

GEO HORS-SÉRIE AVENTURE

Au plus près de la nature

S'évader près de chez soi

ASSEZ DES
LONG-COURRIERS !
40 pages de
*micro-
aventures*
faciles et originales



Mai-juin 2020

BEL. 7,50 € - CH. 11,90 CHF - CAN. 14,00 \$ - D. 11 € - ESP. 15 € -
GR. 8 € - LUX. 7,50 € - ITA. 8 € - PORT. 6,00 € - 8 € - DOM. Bataillon 7,50 € -
Maroc. 8,50 DH - Tunisie. 15,00 TND - Zone CFP. Bataillon 11,00 XPF

PM PRISMA MEDIA CPPAP

M 01041 - 9 - F: 6,90 € - RD



*Ils vivent
leur rêve*

AUX USA, TÉMOIGNER
DE LA BEAUTÉ SAUVAGE

*Ces aventures
qui font sens*

SUR LES MERS DU GLOBE,
UNE ODYSSEE ZÉRO CO₂ !

*Sortir de
l'ordinaire*

DEUX HOMMES ET
UN RADEAU EN SIBÉRIE

*Nos experts
conseillent*

VÉLO, JOGGING... BIEN
CHOISIR SON ÉCLAIRAGE



**ALLIBERT
TREKKING**

Guides par passion

Et si c'était vous ?



Fitz Roy, Patagonie, Argentine

Spécialiste du voyage d'aventure

Trekking | Randonnée | Trail | Vélo | Kayak

WWW.ALLIBERT-TREKKING.COM



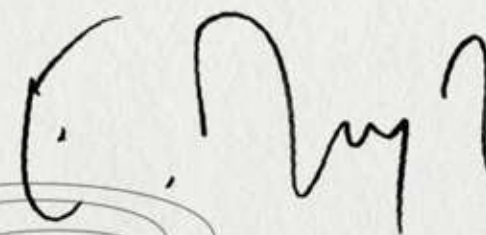
Le bloc-notes

D'ÉRIC MEYER,
RÉDACTEUR EN CHEF

✓ Aéroport Charles-de-Gaulle, terminal 2D, départ des vols low cost, un vendredi matin. Une file d'attente interminable, qui déborde des cordons de sécurité. Des voyageurs asiatiques portant des masques. Des bips incessants. Des officiers de sécurité brusques et acariâtres. Le rituel lassant devant le portique : attendre, vider ses poches, placer son ordi dans un bac isolé, enlever sa ceinture, calmer le passager suivant - pressé - qui pousse derrière. Affronter à nouveau la file d'attente à la cafétéria... A cet instant, et sans même penser au bilan carbone des voyages en avion, l'image surgit soudain, séduisante, d'une forêt tranquille, d'un tronçon de rivière sauvage, d'une clairière déserte, peu importe le lieu mais pourvu qu'il soit en France, tout près de chez soi. Pourquoi chercher l'évasion lointaine alors qu'elle peut se cueillir à proximité, avec un peu d'imagination et d'organisation ? C'est l'idée de **la micro-aventure**, à laquelle nous consacrons le dossier de ce numéro. Une sortie de deux à trois jours, simple, dans une nature proche de chez soi. La vallée de l'Epte plutôt que celle de l'Indus, la chaîne des Aravis plutôt que celle de l'Himalaya, «la Corrèze plutôt que le Zambèze» pour reprendre le mot

Monaco, quai Antoine 1^{er}, devant le Centre scientifique de la Principauté. A l'intérieur, de nombreux chercheurs travaillent pour la préservation des coraux. Au-delà de la santé des récifs, la Principauté veut se placer à l'avant-garde de la mobilisation pour la sauvegarde de la biodiversité marine. Voilà l'une des grandes aventures humaines des prochaines années : protéger l'océan, lutter contre les déchets, reconstruire les zones abîmées... En écoutant les scientifiques, les défenseurs de l'environnement ou les aventuriers qui se consacrent à ces causes (lire nos pages «Actus»), on s'enthousiasme, on se dit que le chemin vers une planète plus belle est possible. Et puis, on sort du bâtiment. Là, d'immenses yachts attendent l'été pour aller polluer la mer. Dans les potagers bio qu'une artiste engagée a placés sur le port, des fumeurs ont jeté leurs mégots de cigarette. Un ado passe à vélo, s'amuse à rouler sur un déchet plastique et à l'écraser avec la grosse roue de son VTT. On l'aborde, on lui demande : «Pourquoi ne le mettez-vous pas à la poubelle ?» Réponse : «Rien à cirer, c'est pas moi qui l'ai jeté là.»

célèbre de ce député qui dans les années 1950 l'avait rendu célèbre (c'était, à l'époque, pour fustiger les colonies françaises). La micro-aventure ? Au fond, elle recèle cette belle idée que l'étonnement ne vient pas toujours de la nouveauté offerte par le lointain, mais du regard renouvelé sur les choses aimées, les lieux connus. Comme une musique qu'on écoute souvent et qui, parce qu'elle est répétée, révèle ses notes et ses mélodies cachées.





Feuille de route



6

ILS VIVENT LEURS RÊVES

Braver le désert après une maladie ; témoigner de la beauté sauvage des Etats-Unis ; affronter les eaux de Sibérie sur un packraft ; défier les montagnes kirghizes...

14

L'ACTU DE L'AVENTURE

Les festivals, les livres, les expés à suivre...

CES AVENTURES QUI FONT SENS

20

L'ODYSSÉE ZÉRO CO₂

Un ancien voilier de course, *Energy Observer*, a été reconverti en bateau 100 % «vert».

32

MA SURVIE DANS LA JUNGLE GUYANAISE

Elliott Schonfeld a traversé 250 km, sur les traces de l'explorateur Raymond Maufrais, disparu en 1949.

38

AU PLUS PRÈS DE L'ABÎME

Plein de fougue, Loury Lag a mis en jeu son instinct de survie en s'attaquant au glacier Vatnajökull, en Islande.

DOSSIER : LE MÉGA GUIDE

DE LA MICRO-AVENTURE

50

DES AVENTURIERS PRÈS DE CHEZ EUX

66

LE MAÎTRE ET SES DISCIPLES

Une nouvelle façon de voyager selon Alastair Humphreys.

70

15 IDÉES FACILES DE MINI-TRIPS

Sur l'eau, à bicyclette, dans les bois ou encore sous les étoiles...

86

S'ÉQUIPER SANS S'ENCOMBRER

Pour voyager léger, une petite sélection d'objets adaptés à tous les terrains.



ADRÉNALINE

90

CANYON EXTRÊME

Six fous de kayak ont descendu l'Apurímac, une rivière péruvienne qui porte bien son nom : «le dieu qui rugit».

SORTIR DE L'ORDINAIRE

104

DEUX ROBINSONS EN SIBÉRIE

Baptiste et Joffrey se sont élancés dans la taïga et au fil des rivières sur 300 km. Sans boussole ni GPS.



118

IMPÉRIALE POUDREUSE

Pour les fondus de ski, le Japon est un paradis. Reportage à Hakuba.

MATOS

130

ÊTRE SÛR D'ÊTRE BIEN VU !

Guide des meilleurs éclairages quand on court ou que l'on pédale la nuit.

138

LEUR PROCHAIN TRIP

Une traversée sur le fil de l'arête pour Paul Bonhomme. Les sentiers du Ladakh à vélo pour Pauline Fages. Avec des ados, vaincre l'Atlantique pour Laura Dekker.

146

LE JOUR OÙ...

Les services secrets russes ont pris Jean-Louis Etienne pour un espion.

Photo de couverture : Florian Groehn / Gallery Stock.

Continuez l'aventure sur Facebook, Instagram et notre site internet



GEO
Aventure



@magazinegeo
aventure



geo.fr/
aventure

Trek ♦ Ecologie ♦ Expé packraft ♦ VTT

Ils vivent leur rêve



Magali (45 ans) n'est pas une baroudeuse. Mais quand son cancer du sein a été diagnostiqué en décembre 2017, elle s'est lancé un défi : participer, à l'automne 2019, à l'édition marocaine du Rose Trip, un trek 100% féminin qui soutient deux associations (Enfants du désert et Le cancer du sein, parlons-en !). «Je voulais me dépasser», assure la quadragénaire. Pendant cinq jours, Magali, qui a retrouvé son énergie, a ainsi marché sous un soleil de plomb aux côtés de 546 autres femmes. «J'ai ressenti un incroyable sentiment de liberté. Je veux repartir encore !»

Elle a bravé le désert malgré un cancer

Nom Magali Martin-Quéméré

Pays Maroc

Amoureux des grands espaces, Dana (33 ans) et Stéphane (39 ans) ont tout plaqué en 2015 pour partir sur les routes à bord d'un van. En 2019, cette ex-avocate devenue photographe et son compagnon, informaticien, ont sillonné les Etats-Unis pendant six mois à la rencontre de défenseurs de la nature pour réaliser un documentaire. De la Californie à l'Alaska, ils ont ainsi interviewé et filmé des dizaines de chercheurs et de responsables associatifs. «Nous avons voulu montrer que de nombreuses personnes travaillent aujourd'hui activement en faveur de la planète.»



Ils ont voulu *témoigner* de la beauté sauvage

Noms Dana Tentea et Stéphane Boitel

Pays Etats-Unis



Dana Tentea, portrait : @desfenêtresurlemonde

C'est après une projection organisée par la Société des explorateurs français (SEF), en 2017, que ce Breton (28 ans) a eu le déclic. «Ils racontaient leurs aventures et m'ont demandé : "Et toi ?"» Intimidé, il a écouté leurs conseils : «Vasy, prends un zodiac !» Début juillet, il est ainsi parti, seul sur un packraft (canot pneumatique), à travers la Sibérie depuis Orlick, au nord de la Mongolie. Eau gelée, ours, couteau perdu, pagaie cassée, pieds en sang... «C'était dur, mais c'est fou comme on s'adapte !» lance le garçon intrépide qui a parcouru plus de 1 200 km en 36 jours.

Il a affronté les eaux de Sibérie

Nom Hugues Le Tennier

Pays Sibérie





Fin des 36 heures de navigation, expédition Tuva © Hugues Le Tennier



Enfant, Frédéric Horny (28 ans) adorait les virées dans la nature. Après des années de compétition, ce passionné de VTT, d'origine alsacienne, a décidé, en 2010, de sortir des sentiers battus. En août 2019, il est parti avec son ami photographe Richard Bord au Kirghizistan pour un périple de 240 km en 13 jours, franchissant des cols à plus de 4 000 m. «Une rude épreuve», se souvient-il. Pourtant, il garde un souvenir merveilleux de ce voyage démarré au lac Issyk Kul, au nord-est du pays. «Certains endroits n'avaient jamais été explorés, c'était magique !»

Il a défié les montagnes kirghizes

Nom Frédéric Horny

Pays Kirghizistan



Richard Bord

L'actu de l'aventure

..... Sur le Web et les réseaux sociaux



DESCENDRE LES POUBELLES

Face à la pollution qui détruit chaque jour un peu plus leur terrain de jeu, ils ne pouvaient plus rester silencieux. A l'invitation du photographe Dom Daher, dix athlètes de classe mondiale, spécialistes des sports d'extérieur – parmi lesquels l'alpiniste française Liv Sansoz, le skieur Jean-Frédéric Chapuis (à dr.) ou la traileuse suédoise Emelie Forsberg (à g.) – se sont donc réunis dans une déchetterie, près de Fréjus. L'idée : montrer à quoi ressemblerait leur discipline si la nature n'était plus qu'une montagne d'ordures. Le making of de cette séance photo choc, qui entend alerter autant que faire bouger les choses, est en accès libre sur YouTube.

Une bouteille à la mer



Une bouteille à la mer : Dom Daher



YOUTUBE

LE LIÈVRE ET L'OISEAU

A gauche, Tom Erik Heimen, spécialiste du basejump avec 2 000 sauts à son actif, et des vitesses de pointe à 220 km/h. A droite, l'extraterrestre du trail Kilian Jornet, qui a pulvérisé, en dix ans, tous les records (avec notamment une montée aller/retour au Mont-Blanc en 4 h 57 min, et une double ascension de l'Everest dans la même semaine...). Le Norvégien volant et le coureur espagnol se sont lancé un défi : être le premier à monter puis à descendre le Romsdalshorn (1 550 m), en Norvège. On ne vous révèle pas le nom du gagnant, mais à l'arrivée, il n'y avait entre les deux qu'une minute d'écart. Haletant.

Runner VS Base Jumper - The Romsdalshorn Challenge

EXPÉ EN COURS

LE GRAND NETTOYAGE

C'est un fameux trois-mâts de 47 m de long et 1 000 m² de surface de voiles. Le *Kraken*, puisque tel est son nom, a pris le large en 2018 avec un ordre de mission : dépolluer sur son chemin côtes, littoraux et fonds marins. A son

bord, des volontaires (le navire peut accueillir jusqu'à quatre-vingts personnes) se relaient et ont déjà ramassé à ce jour quelque 3 200 kilos de déchets, du plastique sous toutes ses formes, des mégots ou encore des filets «fan-

tômes». Une goutte d'eau ? Peut-être, mais qui, couplée à des opérations de sensibilisation du grand public, compte. L'aventure se poursuivra en 2020, avec la Méditerranée en ligne de mire.

wingsoftheocean.com

LES BONNES APPLIS

BIEN CHOISIR SA RANDO

Vous souhaitez vous balader, mais ne savez pas où et n'avez aucune carte sous la main ? Que vous soyez à pied ou à vélo, Visorando est un outil précieux très apprécié des amoureux de la nature. Il offre plein d'idées de parcours en fonction de son humeur (durée, difficulté...), avec un accès aux cartes IGN et un service de GPS. Au total, l'appli liste près de 16 000 itinéraires en France et à l'étranger.

Visorando, AppStore et Google Play

OÙ DORMIR EN VAN ?

Incontournable pour les fans de *van-life* ! Aires autorisées, parkings, accueil à la ferme, espaces en pleine nature... Où que vous soyez, elle permet de dénicher un endroit pour se poser en consultant photos et avis, et de partager ses découvertes. L'appli répertorie des spots dans le monde entier, dont plus de 40 000 en France et 11 000 en Italie.

Park4night, AppStore et Google Play

AVENTURIERS À SUIVRE



PHILIPPE RIBIÈRE

Ce grimpeur hors norme, atteint d'une maladie congénitale qui a déformé ses mains et ses pieds, escalade, à force de patience et de volonté, des parois où des valides n'oseraient s'aventurer. Un modèle et une inspiration.

f @PhilippeRibiere-pro climber



MÉLUSINE MALLENDER

Voilà dix ans que cette baroudeuse sillonne le monde sur sa moto, documentant par l'image chacune de ses expéditions. Moments de galère, instant de grâce, et surtout, des centaines de rencontre, son vrai carburant.

ig @melusinemallender



TITOUAN LAMAZOU

Vainqueur du Vendée Globe en 1990, le navigateur continue d'écumer les mers pour en dessiner les beautés. Car il est aussi peintre. Pour raconter ses bourlingages artistiques, il vient d'ouvrir sa page Instagram.

ig @titouanlamazou

L'actu de l'aventure

..... Dans les livres

BEAU LIVRE

OPTIMISTES ÉPOPÉES

Voici le portrait croisé de deux utopistes, qui, contre vents et marées, sont allés jusqu'au bout de leur rêve. Le premier, Bertrand Piccard, a bouclé en 2016 le premier tour du monde en avion solaire après avoir rencontré l'incrédulité de son entourage et non sans avoir essuyé, sur la route de ce succès, plusieurs échecs. Il aura fallu vingt ans de recherches au second, Alain Thébault, pour mettre à l'eau son hydroptère et battre, en 2009, le record de vitesse à la voile. Tout en prouvant, par cet exploit, qu'il était possible de naviguer «au-dessus» de l'eau, en élevant la coque du bateau grâce à la technologie des *foils*. Deux «savanturiers», comme ils aiment eux-mêmes à se définir, qui partagent une même ténacité, une même envie de faire bouger les lignes... et surtout un même et communicatif optimisme.

Pionniers d'un monde durable, de Francis Demange et Hervé Bonnot, éd. de La Martinière, 35 €.



ESSAI

VISIONS DU RHÔNE

Jean-Louis Michelot est un amoureux du Rhône. Non seulement il en a parcouru tous les recoins en canoë, mais il lui a aussi consacré sa thèse de doctorat. Alors, quand le géographe se retrouve hospitalisé et contraint à une longue convalescence, il se débrouille pour obtenir une chambre avec vue sur son objet d'étude. Cette immobilité forcée juste en surplomb du cours d'eau est le point de départ d'un voyage mental, où se mêlent souvenirs personnels de balades, observations naturalistes et références à d'autres auteurs, qui de Stendhal à Mistral, chantaient aussi le Rhône. Une ode vibrante et très personnelle au fleuve.

Sur le Rhône, de Jean-Louis Michelot, éd. du Rouergue, 22 €.



RÉCITS

TOURISME SENTIMENTAL

Géant de la littérature américaine, Henry James fut aussi un écrivain voyageur, documentant de sa plume sensible ses errances en Europe et dans son pays natal. Pour la première fois en France, l'ensemble de ses pérégrinations littéraires sont réunies dans un même volume. L'occasion de découvrir une autre facette de l'auteur, qui aimait à se définir comme un «touriste sentimental».

Voyages d'une vie, de Henry James, éd. R. Laffont, 32 €.

TRISTE MEXIQUE

En 2017, Félix Macherez, un Parisien désenchanté, s'envole pour le nord du Mexique. Il veut rejoindre, comme Antonin Artaud, le pays des Indiens Tarahumaras, espérant y trouver l'émerveillement qu'avait documenté l'écrivain en 1936 : la terre sacrée, le culte du soleil, les rites magiques pour connecter les hommes aux dieux... A l'opposé, il découvre que modernité, drogues et alcool ont tout perverti. Un voyage au pays des désillusions. Et un premier roman brillant.

Au pays des rêves noirs, de Félix Macherez, éd. Des Équateurs, 20 €.



Changez d'adresses comme de chemise

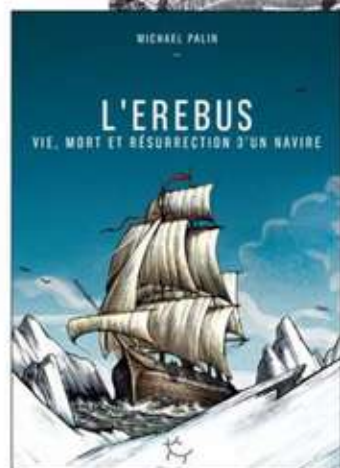
Partir en California, c'est être à la maison où que vous décidiez d'aller. Il peut accueillir jusqu'à 4 personnes sans jamais vous donner l'impression de quitter votre cocon et ce, quelles que soient vos aventures : du petit week-end entre amis aux grandes vacances en famille. Découvrez-le dès maintenant chez votre distributeur Volkswagen Véhicules Utilitaires.

California 6.1 : Consommation (mixte) : 9,1 à 7,7 l/100 km / Emissions de CO₂ (mixte) : 238 à 202 g/km.
Volkswagen Group France SA - 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts - RCS SOISSONS 832 277 370.

www.vw.fr

L'actu de l'aventure

..... Dans les livres



RÉCIT HISTORIQUE PRISONNIERS DE LA BANQUISE

En septembre 2014, un robot sous-marin retrouvait, dans les eaux glaciales de l'Arctique canadien, la poupe brisée du *HMS Erebus*. Le navire britannique, qui devait ouvrir le passage du Nord-Ouest et relier ainsi l'Atlantique au Pacifique, s'était fait piéger par les glaces. Les 135 membres d'équipage l'abandonnèrent à son sort le 22 avril 1848, pour tenter de rallier le continent à pied. Aucun n'y parvint vivant. Fasciné par ce drame qui inspira en leur temps Jules Verne et Joseph Conrad, Michael Palin,

homme féru d'histoire (et ancien membre des Monty Python) lui consacre cet ouvrage minutieux, agrémenté d'un cahier central où sont consignés des documents d'époque (matériel remonté de l'épave, gravures parues dans la presse de l'époque et, surtout, le carnet de bord de l'expédition, miraculeusement retrouvé). Un récit haletant sur l'une des plus mystérieuses catastrophes à l'âge héroïque des expéditions polaires.

L'Erebus, de Michael Palin, éd. Paulsen, 24,90 €.

TÉMOIGNAGES

LA TRAVERSÉE D'ISRAËL

Officier de gendarmerie avec 150 hommes sous ses ordres, Linda Bortoletto a tout plaqué un jour de 2011 pour arpenter le monde. A pied ou à vélo, elle a ainsi traversé en solitaire l'Alaska, l'Himalaya ou encore la Sibérie où elle s'est initiée au chamanisme. Ce livre raconte son dernier périple spirituel le long du Shvil, sentier de 1 000 kilomètres qui traverse Israël. Une marche d'un mois partagée entre rencontres, contemplation et recueillement.

Le Chemin des anges, de Linda Bortoletto, éd. Payot, 18 €

UNE POULE AUTOUR DU MONDE

Guirec Soudée a 21 ans lorsqu'il se lance, en 2013, dans sa première transatlantique, à bord d'un voilier de 10 m. Lors d'une escale aux Canaries, le Breton rencontre Monique, une jolie poule rousse qui devient sa coéquipière. Ces deux-là s'entendent si bien qu'ils prolongent leur voyage... de cinq ans, voguant où le vent les mène. Un carnet de bord rafraîchissant, où souffle l'esprit de la liberté.

Le Monde selon Guirec et Monique, de Guirec Soudée, éd. Flammarion, 19,90 €.



SAUVAGES CARPATES

Avec sa compagne Kristel, l'écrivain français Lodewijk Allaert s'est lancé dans une traversée à pied de l'arc des Carpates, de la frontière slovaque jusqu'à la frontière roumaine, en passant par la Pologne et l'Ukraine. Quatre mois et 2 000 kilomètres sur des sentiers de montagne et des chemins de transhumance où l'on croise bergers baroques, paysans hors du temps et cueilleurs de myrtilles aux sourires empourprés. Et où l'Europe révèle l'un de ses derniers sanctuaires sauvages.

Carpates - La traversée de l'Europe sauvage, de Lodewijk Allaert, éd. Transboréal, 19,90 €.



Ayez pignon sur route

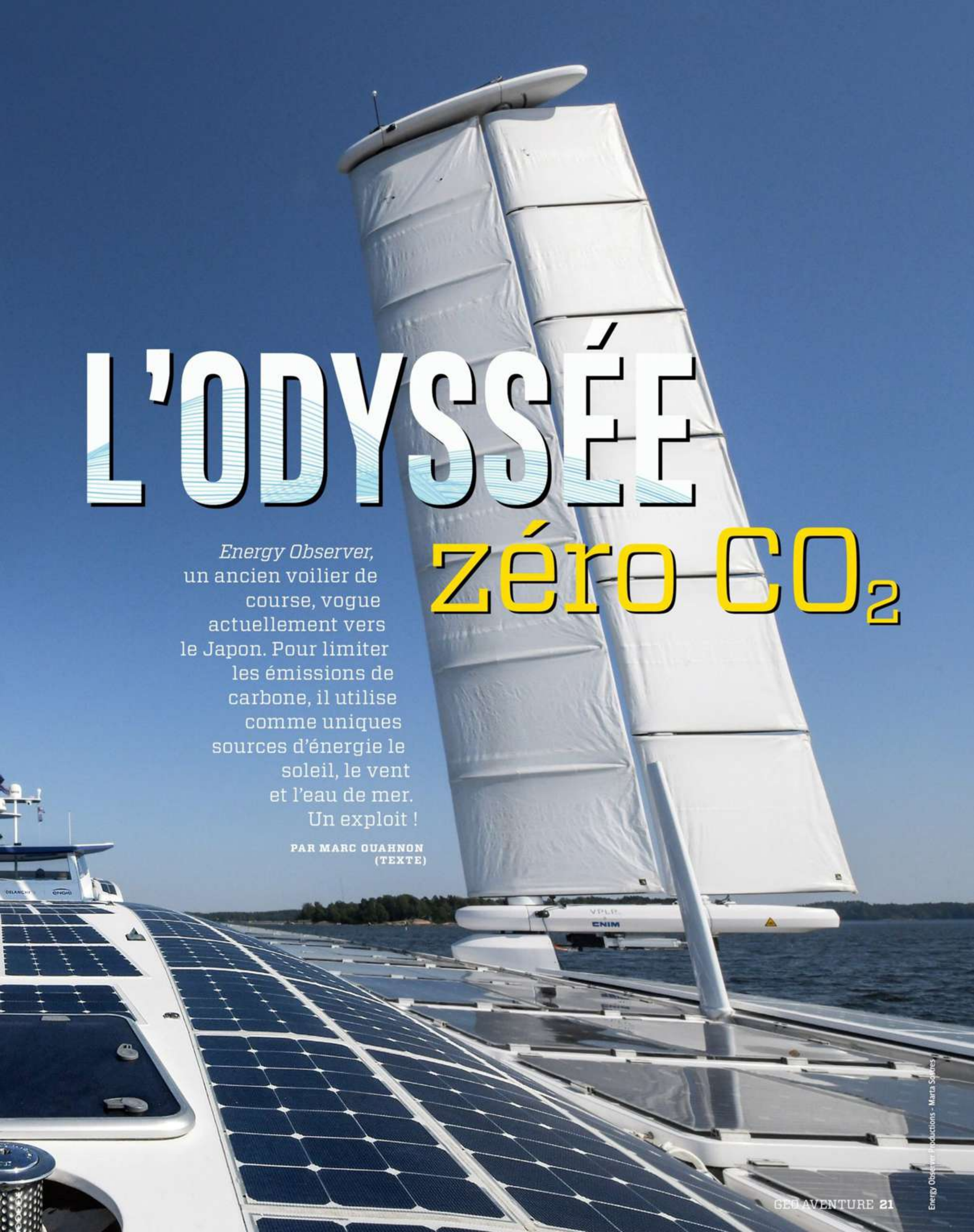
Partir en Grand California, c'est être à la maison où que vous décidiez d'aller. Équipé d'une cuisine, d'une cabine de douche et de toilettes, il peut accueillir jusqu'à 4 personnes sans jamais vous donner l'impression de quitter votre cocon et ce, quelles que soient vos aventures : du petit week-end entre amis aux grandes vacances en famille. Découvrez-le dès maintenant chez votre distributeur Volkswagen Véhicules Utilitaires.

Grand California 600. Consommation (mixte) : 11,4 l/100 km / Emissions de CO₂ (mixte) : 299 g/km.
Volkswagen Group France SA – 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts – RCS SOISSONS 832 277 370.

www.vwu.fr

Ces aventures qui font sens

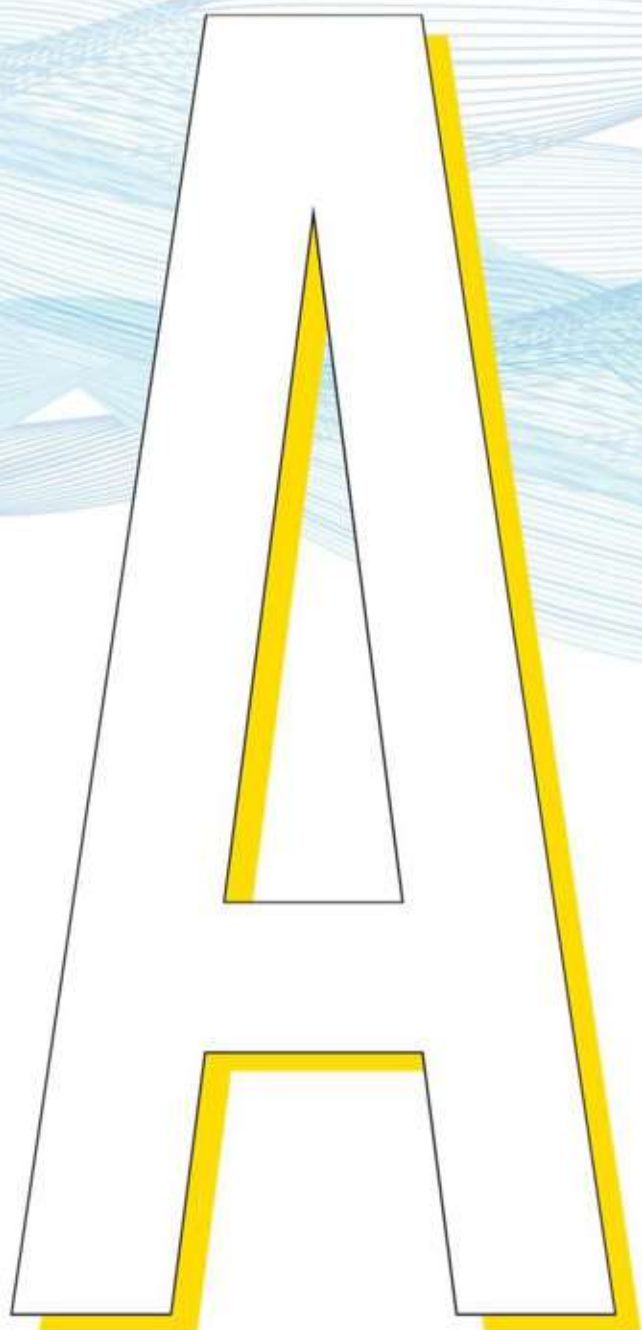
Lancé sur les mers depuis 2017,
ce navire est le premier au monde
à produire de l'hydrogène à bord.

A large white sailboat with a tall mast and white sails is sailing on a body of water under a clear blue sky. The deck is covered with numerous dark blue solar panels. The boat is moving towards the left, with a distant shoreline visible in the background.

L'ODYSSÉE zéro CO₂

Energy Observer,
un ancien voilier de
course, vogue
actuellement vers
le Japon. Pour limiter
les émissions de
carbone, il utilise
comme uniques
sources d'énergie le
soleil, le vent
et l'eau de mer.
Un exploit !

PAR MARC OUAHNON
(TEXTE)



Il a fallu sept ans de réflexion pour obtenir ce bateau 100 % «vert»

vec ses deux ailes rigides dressées vers le ciel à la manière d'une antenne, ses parois recouvertes de panneaux solaires semblables à ceux d'un satellite et sa ligne fine comme une navette spatiale, on croirait un vaisseau futuriste prêt à sillonner la galaxie. Et pourtant, ce prototype a déjà parcouru 33 000 km sur les mers européennes. En ce 22 novembre, le majestueux catamaran de 30 m de long repose à l'abri des regards, sous une immense tente à l'extrémité du bassin Dugay-Trouin de Saint-Malo. Posé sur des palettes de bois superposées, il est entouré d'échafaudages, d'échelles, de bennes, de pots de peinture... A proximité du flotteur bâbord, un ouvrier s'apprête à percer la coque avec une meuleuse. En face, dans une pièce vitrée, sept personnes travaillent sur le bateau, dont deux ingénieurs et deux informaticiens. «*Energy Observer* est en perpétuelle évolution. C'est un

laboratoire flottant qui doit nous permettre de trouver la meilleure combinaison entre les différentes énergies que nous offre la planète», lance Victorien Erussard, responsable du projet. «A terme, nous aimerions que tout le transport maritime puisse s'en inspirer.»

Cette plateforme expérimentale préfigurerait-elle le bateau du futur ? Sans doute est-il trop tôt pour l'affirmer. Mais une chose est sûre : alors que la majorité des experts tirent la sonnette d'alarme sur le réchauffement climatique, cet ancien voilier de course parti à l'assaut des mers en 2017, et aujourd'hui en route pour le Japon, est un exemple à suivre de près. Transformé pour n'émettre aucun gaz à effet de serre ni de particules fines, il dépend en effet à 100 % des énergies renouvelables, avec comme uniques sources le soleil, le vent et la mer. Surtout, il est le seul navire au monde capable de fabriquer son propre hydrogène pendant la navigation. Jusqu'à présent, cette substance utilisée par de petites embarcations, comme le Navibus *Jules Verne* de Nantes, était produite à terre. Cette performance est d'autant plus remarquable que cet élément chimique présente un intérêt majeur : non seulement c'est le plus abondant de l'univers, mais il dégage quatre fois plus d'énergie que le charbon et trois fois plus que le pétrole. Et, à l'inverse de ces deux derniers, il est inépuisable. D'après de nombreux experts, ces propriétés exceptionnelles font de lui l'un des vecteurs énergétiques les

plus prometteurs. Dans un rapport publié en juin 2019, l'Agence internationale de l'énergie assure que «le moment est venu d'exploiter le potentiel énergétique de l'hydrogène pour jouer un rôle clé». L'hydrogène produit à bord d'*Energy Observer* présente, en outre, un avantage de taille : il est 100 % «vert» car il est extrait de l'eau de mer. Ainsi le navire est-il 100 % autonome avec zéro émission de CO₂ – en moyenne, son énergie provient à 19 % de l'hydrogène, 35 % du solaire, 44 % de l'éolien et 2 % de l'hydrolien. «Cette mécanique paraît aujourd'hui bien huilée, mais je peux vous dire que ça a été un parcours du combattant pour en arriver là», confie Victorien.

«Je me suis dit qu'il fallait réfléchir à des bateaux plus intelligents»

De fait, cet ancien skippeur étudie le projet depuis sept ans. Tout a commencé en 2013, pendant la Transat Jacques Vabre. «Je me suis retrouvé au milieu de l'Atlantique avec une panne électrique, sans source d'énergie, impuissant, se souvient-il. Je me suis dit qu'il fallait réfléchir à des bateaux plus intelligents.» Dans les mois suivants, il rachète le catamaran *Formule Tag*, construit en 1983 par le Canadien Mike Birch, et sur lequel le navigateur néo-zélandais Peter Blake a remporté le Trophée Jules-Verne en 1994. Un an après, Victorien demande conseil à l'écologiste Nicolas Hulot, qui lui vante les bienfaits de l'hydrogène. Puis, en 2015, il convainc l'explorateur océanique



Ancien skippeur, Victorien Erussard a fédéré de nombreux partenaires autour d'*Energy Observer*.

Jérôme Delafosse, Malouin comme lui, de se joindre à l'aventure. «J'ai tout de suite été séduit par le discours de Victorien car, depuis des années, j'étais frustré d'être dans le constat plutôt que l'action», se souvient ce dernier.

Les deux hommes se lancent en quête de mécènes. Au début, beaucoup n'y croyaient pas. Mais les gens ont fini par adhérer au projet, qui regroupe aujourd'hui une quarantaine de salariés, de multiples soutiens (dont la Commission européenne et l'Unesco) et de nombreux partenariats. «Pour avoir une chance de réussir, il nous fallait les technologies les plus innovantes dans chaque domaine», raconte cet ancien officier de marine marchande. Lui et son équipe ont ainsi fait appel à l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe), au Laboratoire d'innovation pour les technologies des énergies nouvelles et les nanomatériaux (CEA-Liten), à l'Institut national de l'énergie solaire (Ines), à des architectes navals et à des start-up.

Le résultat est un bijou de technologie. Pour produire de l'énergie solaire, les parois du catamaran ont été couvertes de panneaux photovoltaïques. De 130 m² en 2017, la surface a été étendue à 202 m² cette année. Des panneaux bifaciaux ont aussi été ajoutés pour capter la réverbération de la lumière dans l'eau. Afin d'exploiter la force du vent, deux ailes rigides baptisées OceanWings, hautes de plus de 10 m mais larges de seulement 3 m, ont été disposées au printemps 2019 à l'avant du bateau. Ces propulseurs

éoliens, dont certains types sont utilisés par les professionnels de la Coupe de l'America, sont automatiques, réglables, abaissables, et surtout ils occupent une faible surface pour ne pas faire d'ombre aux panneaux solaires. «Nous sommes fiers de ces ailes de traction ! Elles sont le fruit de multiples essais et illustrent les mutations permanentes du navire», s'enthousiasme Victorien. Lors de ses deux premières années de navigation, *Energy Observer* était, en effet, tracté par une aile de kite, semblable à un parachute, accompagnée de deux éoliennes à axe vertical. Mais face à l'inefficacité de ce système, les ingénieurs ont trouvé une solution plus adaptée.

L'objectif est aussi de valoriser les pionniers du développement durable

Enfin, les hélices des moteurs électriques, lorsqu'elles ne servent pas à faire avancer le bateau, créent de l'énergie en captant la force du courant. Cela fait donc trois sources d'énergie, dont l'apport varie en fonction du soleil, du vent et du courant. Une fois produite, cette énergie 100 % verte est stockée dans des batteries lithium-ion, et utilisée pour la navigation, la vie à bord et la production d'hydrogène. Car, pour être fabriqué, ce dernier a besoin d'électricité. Le processus s'effectue en trois temps. D'abord, l'eau de mer est purifiée grâce à un dessalinisateur, qui filtre le sel, et à un déionisateur, qui retire les minéraux. Ensuite, cette eau est soumise à un courant électrique dans un

électrolyseur afin de séparer les atomes d'oxygène et d'hydrogène. Le gaz obtenu est, in fine, compressé afin d'être stocké dans des réservoirs. Sous cette forme, l'hydrogène peut alors être transformé en électricité grâce à une pile à combustible.


Au total, 12 millions d'euros ont été investis dans *Energy Observer*. Mais ce n'est qu'un début. Car le projet est estimé à 30 millions. Outre la volonté d'améliorer les performances du bateau, Victorien et Jérôme veulent, en effet, poursuivre leur tour du monde jusqu'en 2022. Le but : multiplier les conférences pour expliquer leur démarche écologique. L'an prochain, les deux compères et leur équipe traverseront à nouveau le Pacifique jusqu'à la côte ouest américaine, avant de rayonner en Amérique centrale, et sur la côte est l'année d'après. Ils souhaitent aussi continuer à rencontrer des pionniers du développement durable et mettre en avant leurs initiatives à travers une plateforme vidéo sur Internet. Particuliers produisant leur hydrogène à domicile, ingénieurs ayant mis au point une bouée qui capte l'énergie issue des vagues, concepteurs de planches de surf en matériaux recyclés... Pendant les périples, les découvertes ont toujours été très riches. En valorisant ces pratiques innovantes, *Energy Observer* est donc bien plus qu'un simple bateau autonome. Il s'agit aussi d'un projet soucieux de prouver qu'un autre monde est possible, celui où l'énergie est 100 % verte. ■

MARC OUAHNON

Ces aventures qui font sens



Arrivé à Saint-Petersbourg en 2019, le catamaran a parcouru 33 000 km depuis 2017.



La production d'hydrogène à partir de l'eau de mer est prometteuse

GEO Que pensez-vous de ce projet ?

François Kalaydjian L'idée de combiner différentes sources d'énergie comme le solaire, l'éolien et l'hydrolien est intéressante. La production d'hydrogène par électrolyse à partir de l'eau de mer est, elle aussi, prometteuse. Contrairement au vaporeformage, qui consiste à exposer du gaz naturel à de la vapeur d'eau très chaude, et qui est la technique la plus répandue, elle n'émet aucun CO₂. Cela dit, je ne pense pas que la technologie d'Energy Observer puisse se généraliser à l'heure actuelle.

Pourquoi ne croyez-vous pas à une généralisation à court terme ?

Avant tout, pour des questions de coût. La production d'hydrogène par électrolyse coûte entre 4 et 6 € le kilo, trois fois plus qu'avec le vaporeformage. Même en fabriquant des équipements en série, cette technologie restera liée au prix de l'électricité puisqu'elle en utilise. Pour rendre compétitif l'hydrogène décarboné, il faudrait que le prix du gaz augmente. Les technologies actuelles ne permettent pas non plus de produire suffisamment d'hydrogène pour alimenter de gros bateaux. Pour fournir de l'énergie à un méthanier par exemple, il faudrait produire 1,4 tonne d'hydrogène par heure, c'est colossal comparé aux possibilités d'Energy Observer ! La seule solution pour ces embarcations serait donc d'embarquer des réserves d'hydrogène. Et puis, il ne faut pas oublier les risques de cette substance.

L'hydrogène est donc dangereux ?

Il existe des risques d'inflammabilité et de fuite, car les molécules étant minuscules, elles peuvent s'échapper à travers des ouvertures très fines. L'hydrogène nécessite donc des technologies de confinement et de gestion spécifiques.

À quelle échéance l'«hydrogène vert» va-t-il pouvoir se développer ?

Difficile à dire. De nombreuses innovations sont nécessaires avant cela. Je ne le vois pas représenter une part significative du mix énergétique d'ici à 2040. ■



François Kalaydjian

Cet ingénieur des Mines et docteur en physique est directeur du département «économie et veille stratégique» à l'Institut français du pétrole énergies nouvelles (IFPEN).

IFPEN - Entreprise Corporate

Energy Observer Productions

Ces aventures qui font sens

L'ancien bateau de course (ici dans le canal de Corinthe, en Grèce) n'émet plus aucun CO₂.



31
mètres
de long

12,8
mètres
de large

34
tonnes

4
nœuds
vitesse moyenne

33 336
kilomètres
parcourus (1)

40 000
kWh
produits (1)



DES PÉRIPLÉS DE PLUS EN PLUS LONGS

France (2017)
7 400 km de Paris à Monaco via Boulogne-sur-Mer, La Rochelle, Saint-Sébastien, Marseille.

Méditerranée (2018)
11 000 km de la Corse à Lisbonne (Portugal) via la Tunisie, Israël, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, le Maroc.

Europe du Nord (2019)
14 000 km des Pays-Bas à Dunkerque via Helsinki (Finlande), Saint-Pétersbourg (Russie), le Spitzberg (Norvège).

De l'Afrique aux Etats-Unis (2020)
37 000 km de Casablanca (Maroc) à San Diego (Etats-Unis) via Dakar (Sénégal), Panama, Tokyo (Japon), Los Angeles (Etats-Unis).

0
gaz
à effet de serre

- 18 %
de dépenses
énergétiques (2)

12
millions
d'euros investis

40
personnes
sur le projet

(1) Entre 2017 et 2019. (2) Au minimum, par rapport à un bateau classique. Source : Energy Observer

Un laboratoire flottant 100 % énergies propres

Montrer qu'il est possible de sortir de la dépendance aux énergies fossiles, qui contribuent au réchauffement climatique, tel est le défi de cet ancien bateau de course. Fruit de sept années de travail, ce catamaran qui émet zéro CO₂ sillonne les mers uniquement grâce au solaire, à l'éolien et à l'hydrolien. Plus étonnant : il est le premier au monde capable de produire de l'hydrogène pendant la navigation, lequel est ensuite utilisé pour créer de l'électricité.

1 LE DESSALINISATEUR ET LE DÉIONISATEUR

Ces deux équipements permettent de filtrer l'eau de mer pour en retirer le sel, puis les minéraux afin de la rendre pure. C'est la première étape pour produire de l'hydrogène «vert».

2 L'ÉLECTROLYSEUR

En soumettant l'eau filtrée à un courant électrique, cette machine casse les molécules de H₂O pour séparer les atomes d'oxygène (O) de ceux d'hydrogène (H). Ce procédé qui permet de produire de l'H est la seule manière «verte» d'y parvenir. À condition, comme dans le cas d'Energy Observer, d'utiliser de l'électricité issue d'énergies renouvelables.

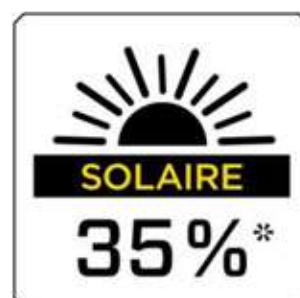
3 LE COMPRESSEUR

Il permet de comprimer l'hydrogène sous forme gazeuse.

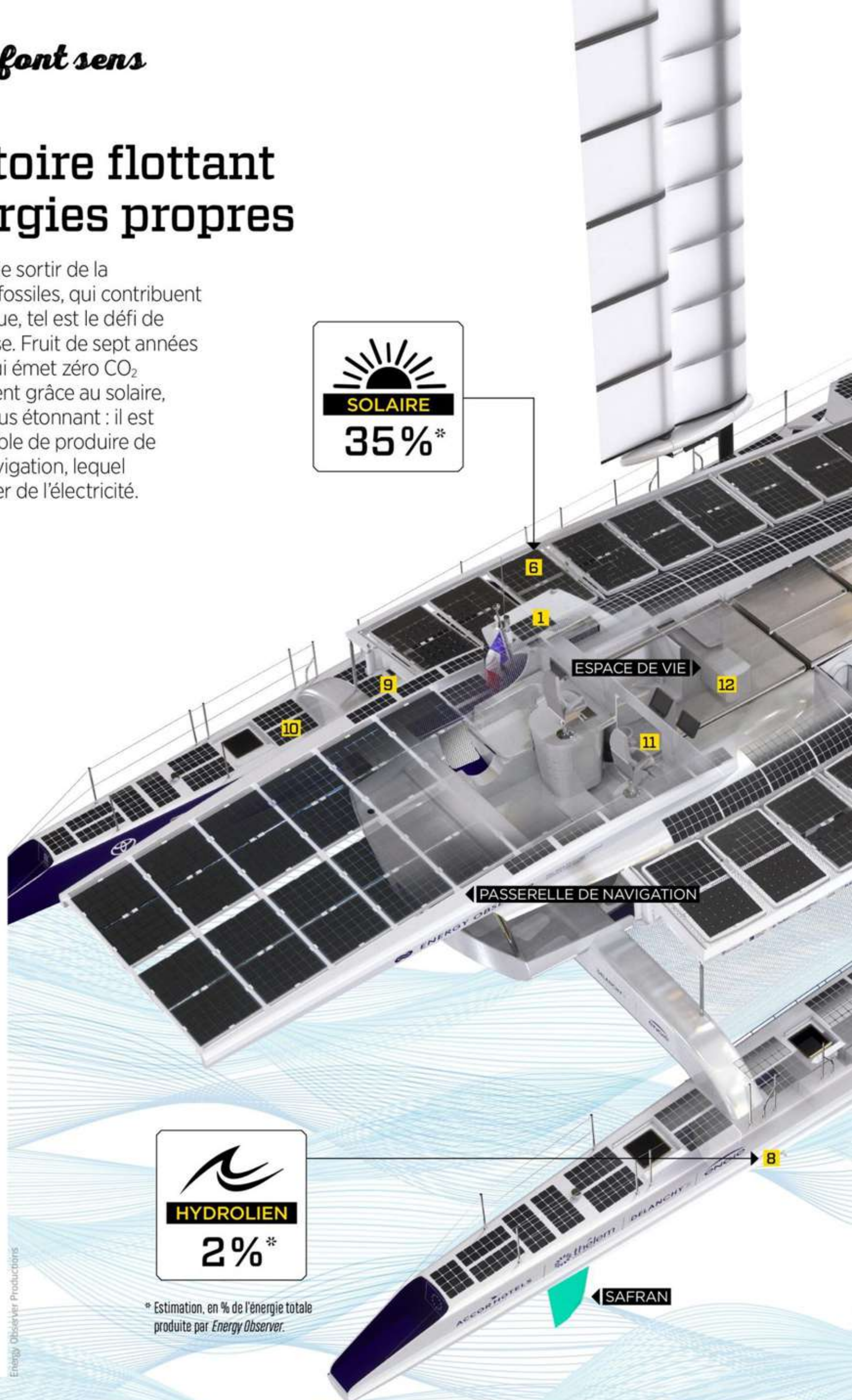
4 LES BOUTEILLES D'HYDROGÈNE

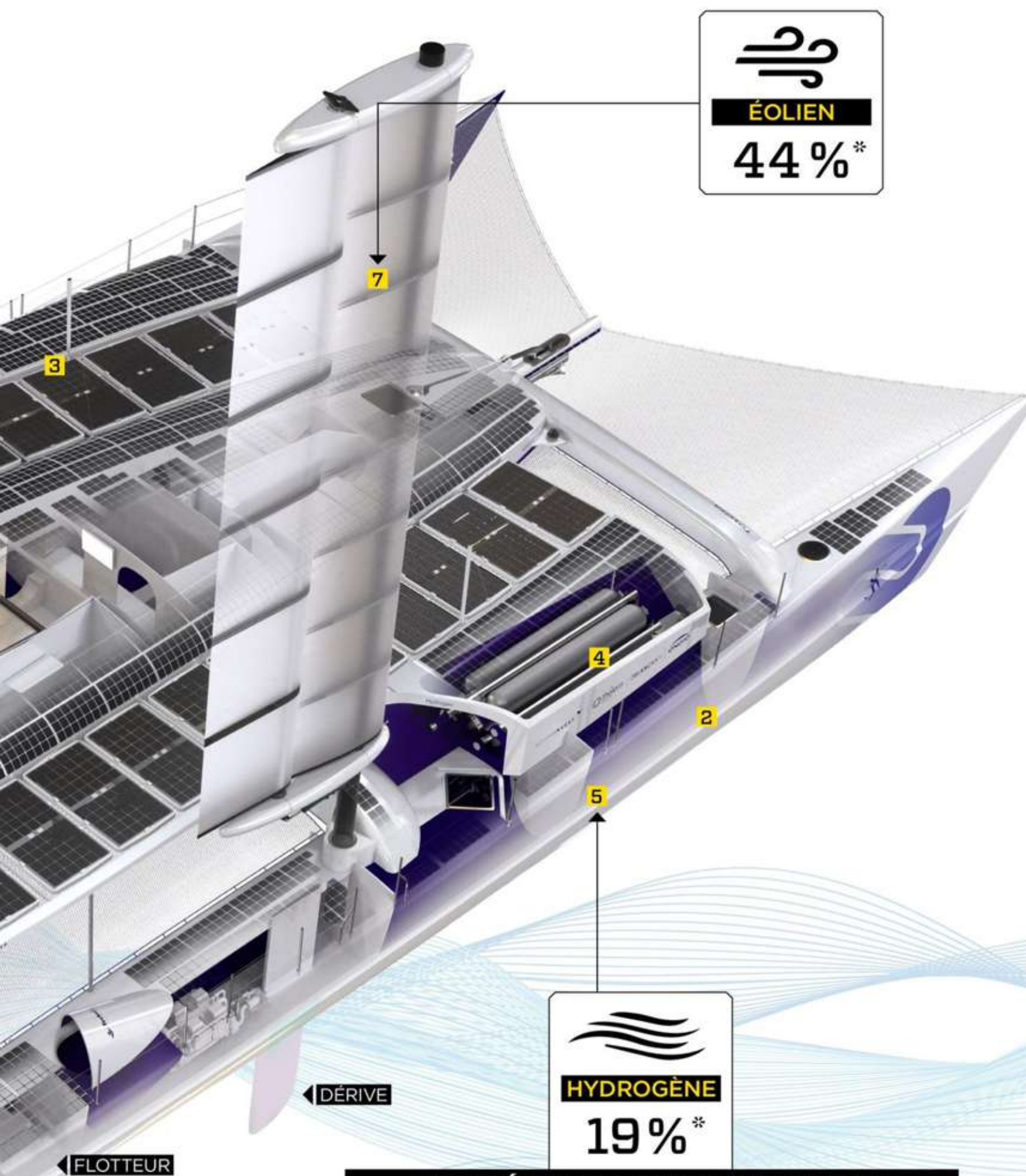
Ces réservoirs stockent l'hydrogène sous forme gazeuse. Le bateau en comprend huit, disposés dans les coffres extérieurs de chaque aile. Au total, ils représentent une énergie nette de 1 MWh, de quoi propulser le bateau pendant 90 heures.

Energy Observer Productions



* Estimation, en % de l'énergie totale produite par Energy Observer.





5 LA PILE À COMBUSTIBLE

Elle transforme l'hydrogène sous forme gazeuse en électricité. Cette dernière provenant de ressources décarbonées, on parle d'hydrogène «vert».

6 LES PANNEAUX SOLAIRES

Pour mieux capter l'énergie du soleil, leur surface est passée de 130 m² en 2017 à 202 m² en 2020. Des panneaux bifaciaux ont été ajoutés afin de récupérer la réflexion du soleil dans l'eau.

7 LES AILES RIGIDES

Hautes de 10 m et larges de 3 m, elles propulsent le bateau. Automatiques, elles s'adaptent seules à la force et à la position du vent. On peut les retirer ou diminuer leur surface selon les besoins.

8 LES DEUX HÉLICES

Situées sous chaque flotteur à l'arrière du bateau, elles sont reliées aux deux moteurs électriques. Lorsque ces derniers fonctionnent, ce sont elles qui, en tournant, font avancer le bateau. Mais quand le vent suffit à le propulser, leur rotation produit de l'électricité.

9 LES BATTERIES

Les batteries 400 volts alimentent les moteurs électriques. Celles de 24 volts servent à la navigation et à la vie à bord (cuisine, éclairage, etc.).

10 LES DEUX MOTEURS ÉLECTRIQUES

Ils sont situés à l'arrière des flotteurs, reliés aux batteries 400 volts et aux hélices.

11 LE SYSTÈME DE GESTION ÉNERGÉTIQUE

Ces équipements informatiques permettent de connaître en temps réel la consommation et la production d'énergie ainsi que l'état de chaque installation technique à bord.

12 L'ESPACE DE VIE

Il comprend un espace commun avec une cuisine, une salle à manger (avec tables et canapés) et 6 cabines (4 doubles et 2 simples), avec salle de bains et toilettes.

UNE RÉVOLUTION PROMETTEUSE

L'hydrogène est l'une des sources d'énergie les plus intéressantes. Surtout quand sa production est 100 % «verte».

ÉTAPE 1 L'eau de mer est débarrassée de son sel grâce à un dessalinisateur (1). Une partie de l'eau douce obtenue est utilisée à bord, l'autre partie sert à produire de l'hydrogène.

ÉTAPE 2 Les atomes d'hydrogène (H) et d'oxygène (O) de l'eau douce sont séparés

grâce à un électrolyseur (2), à l'aide d'un courant électrique.

ÉTAPE 3 Une fois séparé des atomes de O, l'hydrogène est comprimé (3) puis stocké sous forme de gaz dans des réservoirs de stockage (4).

ÉTAPE 4 Les réserves d'hydrogène sont converties en électricité par la pile à combustible (5). L'énergie utilisée étant renouvelable, l'hydrogène est 100 % «vert».



CAPITAINE ET FONDATEUR

Victorien Erussard. Né à Saint-Malo, cet ancien skippeur devenu officier de la marine marchande est l'initiateur du projet *Energy Observer*. Son idée d'un bateau «plus intelligent» lui est venue en 2013 quand il est resté en panne au milieu de l'Atlantique pendant la Transat Jacques Vabre.



CHEF D'EXPÉDITION

Jérôme Delafosse. Sca-phandrier professionnel depuis l'âge de 20 ans et ancien protagoniste de l'émission de télévision *Les Nouveaux Explorateurs*, il a rejoint le projet en 2015, après une rencontre avec Victorien lors de l'avant-première de son film *Les Requins de la colère*.

Une équipe d'experts



CAPITAINE DE BORDÉE

Jean-Baptiste Sanchez. Officier de marine marchande sur des remorqueurs de haute mer, il est expert des sauvetages et des opérations de dépollution.



TECHNICIEN POLYVALENT

Julien Bonnard. Spécialiste des fluides, cet ingénieur est issu du Laboratoire d'innovation pour les technologies des énergies nouvelles et les nanomatériaux (CEA-Liten).



INGÉNIEUR SYSTÈMES

Roland Reynaud. Ex du CEA-Liten (le même laboratoire que Julien Bonnard), cet expert travaille sur les systèmes de contrôle de commande en mer.



REPORTER EMBARQUÉE

Amélie Conty. Cette journaliste, qui a vécu en Amazonie, partage l'aventure d'*Energy Observer* en images.



TECHNICIEN POLYVALENT

Raymond Mouchel. Ex-électricien sur des plateformes pétrolières, il s'est reconverti dans le domaine des énergies renouvelables et de l'hydrogène.



SECOND CAPITAINE

Marin Jarry. Officier de marine marchande, il dirige les opérations d'optimisation du bateau.





En 2019, *Energy Observer* est allé au Spitzberg, une île de l'archipel norvégien du Svalbard.



Ces aventures qui font sens

Eliott Schonfeld, jeune aventurier, a décidé de refaire le périple de Raymond Maufrais, un explorateur mythique disparu en forêt amazonienne en 1949. Un rêve... et un cauchemar.

PAR ELIOTT SCHONFELD (TEXTE) ET SANDRINE LUCAS (ILLUSTRATIONS)

«Ma survie dans la jungle guyanaise»

En entrant dans cette librairie parisienne en juillet dernier, jamais je n'aurais imaginé que ma vie allait basculer trois semaines plus tard. Mon regard s'arrêta sur le titre *Aventures en Guyane*, de Raymond Maufrais (éd. Points). Je saisis l'ouvrage et le lus jusqu'à la dernière page. Je découvris alors le carnet de bord d'un explorateur de 23 ans racontant le défi qu'il s'était imposé en 1949 : traverser seul la jungle amazonienne pour rejoindre les monts Tumuc-Humac, une chaîne de montagnes légendaire, et rencontrer une tribu d'Indiens qui, selon la rumeur, avaient les yeux bleus, étaient de grande taille et vivaient encore à l'âge de pierre. Tout le monde tenta de le dissuader de cette folie, mais il ne renonça pas. Et il n'est jamais revenu. Si un Indien teko (aussi appelé émeillon) n'avait pas découvert son carnet dans la jungle, personne n'aurait su ce qui lui était arrivé. En refermant le livre, je me suis senti terriblement proche de Maufrais. Ma décision était prise : j'allais retenter son périple pour achever son rêve, muni toutefois un GPS. Trois semaines plus tard, je m'en-volais pour Cayenne. Partant du village de Maripasoula, à la frontière avec le Suriname, jusqu'à Camopi, situé à l'est, à la limite du Brésil, j'ai traversé 250 km de forêt guyanaise. Seul, à pirogue, à pied et en radeau, j'ai vécu pendant quarante-six jours au cœur de la jungle. Cette expédition fut la plus éprouvante de ma vie. Parfois, j'ai cru mourir, comme lui. Mais cette aventure fut la plus intense de toutes. Elle m'a profondément changé. Voici quelques-uns des moments forts...

30 juillet. Après avoir été accompagné par des Indiens en pirogue à moteur pendant deux jours jusqu'à Grigel, à 50 km environ au sud-est de Maripasoula, je démarre ce premier jour vers 6 h 30. Dès le début, je le

Soudain,
mon canot se met
à dériver.
L'eau s'infiltre
de partout

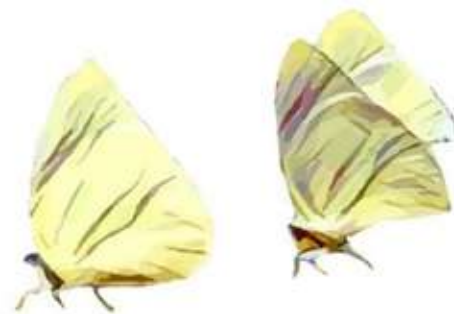
comprends : remonter la rivière Waki est une idée de fou. Rien ne m'est épargné. Le courant que je dois combattre met tout en œuvre pour me décourager. La peur ne me quitte pas. Après dix jours, les berges, auparavant si éloignées, se resserrent. La végétation dégringole de partout et étrangle littéralement la rivière. Prisonnier de ce chaos végétal, je peine à entrevoir l'eau, dissimulée sous un amas de plantes. La machette dans une main, la pagaie dans l'autre, je tire, je pousse, je coupe, je hurle, j'avance mètre par mètre. Soudain, une liane m'arrête : mon embarcation se met à dériver, emportée par le courant, puis se bloque. L'eau s'infiltre de partout. Paniqué, je saute par-dessus bord. Trop tard ! Mon canot commence à couler... Accroché à une branche, tétanisé, trempé, je tente de l'empêcher de sombrer dans le sable. En vain, il se renverse et se perd dans les lianes. En me retournant, horreur ! J'aperçois

mes sacs emportés par la rivière. Si je ne fais rien, ils auront vite disparu. Je plonge aussitôt à leur poursuite comme si je tentais de rattraper ma vie. Pourvu que j'arrive à temps ! Grâce au courant, je finis heureusement par les saisir. Mais il faut que je récupère ma pirogue. Je reviens sur mes pas en m'accrochant aux lianes. Miracle, je finis par la retrouver. Je puise dans mes dernières forces

pour l'extirper de la végétation, la retourner et la vider. Enfin, elle flotte à nouveau... Mais je n'ai pas le temps de souffler que la panique surgit à nouveau : la rame et la machette ont disparu ! Or sans rame, je ne peux aller nulle part, c'est mon moteur. Mes pensées s'agitent, cherchant une solution, un espoir. Il faut que je me fabrique de quoi ramer. Armé de mon Opinel, j'arpente la forêt et finis par tomber sur une grosse liane plate. Je me mets à la tailler et, après six heures de travail, victoire : je tiens dans ma main une rame grossièrement sculptée. Elle est lourde, et le manche me brûle la peau, mais elle me fait avancer. Je suis sauvé !

15 août. Pour la première fois depuis le début du périple, la rivière s'élargit à travers la jungle luxuriante. Tout est si calme... Je pense à Maufrais, mon seul compagnon de l'expédition, et à son récit que je lis religieusement chaque jour. Soudain, j'aperçois un immense rocher planté au milieu de la rivière comme un iceberg.





D Je ne suis jamais venu ici et, pourtant, je le reconnais. Maufrais en parle. Les Indiens qui l'accompagnaient ont prié un long moment à côté. « Nous rencontrons un gros rocher et ils s'arrêtent car c'est leur dieu. Avec de la terre, ils tracent des signes cabalistiques puis prononcent des invocations, buvant puis crachant l'eau de pluie déposée dans les fissures de la roche. » Je passe en caressant la pierre du bout des doigts, cette même pierre touchée il y a soixante-dix ans, le 5 décembre 1949. Quelle étrange sensation. En jetant un œil sur mes cartes, je me rends compte que je suis tout près du Saut Verdun, un affluent de la rivière Waki que je remonte depuis dix-huit jours. C'est de là que Maufrais est parti pour traverser la jungle à pied. C'est donc de là que je partirai aussi. J'exécute mes derniers coups de pagaie et atteins enfin l'embranchement, où j'installe le camp. Allongé dans mon hamac, j'observe la forêt. Je me demande si j'aurai le courage d'y pénétrer et repense au livre. « Dans la forêt, il n'y a rien, rien, aucun espoir si l'on se perd. Une fois parti, une fois pris par elle, l'abandon, la fatigue, le cafard, plus rien n'est permis. Il faut aller de l'avant ou crever. » Avant le grand départ, le lendemain, j'ai de l'appréhension, mais je suis ému.

18 août. En ce quatrième jour en pleine jungle, je dois l'admettre : avancer ici sans machette est un enfer. En moyenne, je progresse de 500 m par heure. La végétation m'étrangle de partout. Mon sac de 17 kilos me laboure le dos. Pourtant, Maufrais, m'avait prévenu. « Marcher en forêt, c'est ployer sous le sac à chaque pas, trébucher, glisser, tomber, on se raccroche à un arbre, et c'est épineux ! On le lâche pour un autre, il cède car il est pourri et vous voilà couvert de fourmis ; on évite une liane pour tomber dans une autre ; on met les pieds dans un tronc qui cède et vous voilà enlisé

« Dans la forêt,
une fois parti, il
faut aller de
l'avant ou crever. »
R. Maufrais

jusqu'aux genoux. » Pour me donner du courage, je me raccroche à mon rêve, le même que celui de Maufrais : vivre dans la jungle, me libérer de la civilisation qui la détruit, réapprendre à vivre sur Terre. Je me remémore ses mots : « Allons garçon, supporte les mauvais moments dans l'attente des bons. Tout passe. Tu vis la plus belle aventure de ta vie, celle que tu pourras raconter à tes petits-enfants en guise de conte de fées. Songe

que tu es en brousse et que tu cours les bois pour vivre librement et t'instruire encore. » En retrouvant mon calme, ce qui m'apparaissait comme hostile devient accueillant, la forêt me révèle ses trésors. Partout où mon regard se pose, la vie est là. Des grenouilles se distinguant à peine des feuilles, des phasmes pareils à des brindilles, des fourmis avançant par cen-

taines, telle une coulée de lave verte, des macaques aux mains dorées me jetant des bouts de bois et, surtout, des singes hurleurs, ceux-là mêmes qui hantaient mes premières nuits dans la jungle avec leur plainte rauque et étranglée. Avec leur fourrure orange et leur barbe blanche, ils veillent comme de vieux sages, perchés à des dizaines de mètres.

Le soir, j'attache mon hamac entre deux arbres, près d'un ruisseau. J'allume un feu et me baigne dans l'eau froide pour me débarrasser de la crasse et soulager mes blessures. Le bol de riz est avalé trop rapidement. J'ai mal calculé mes provisions, je ne m'autorise qu'un maigre repas par jour. C'est peut-être là ma plus grande erreur. J'aurai dû faire comme Maufrais, partir avec un fusil ou, mieux, apprendre à fabriquer un arc, pour chasser. Le dernier grain de riz raclé au fond de la gamelle, me voilà dans mon lit, à l'abri des chauves-souris qui frôlent la moustiquaire. J'ai du mal à apercevoir le ciel par-delà la canopée, mais bientôt les lucioles arrivent. De petites lumières vertes éclosent et disparaissent ici et là. Devant un tel spectacle, on se passe de l'horizon céleste. Après trois semaines de périple, toujours aucune trace des Indiens évoqués par Maufrais, mais une chose est sûre : la jungle est magique, j'avais failli l'oublier.



22 août. A force de me rationner, la fatigue me rattrape, et je maigris à vue d'œil. La panique m'envahit. Désormais, je suis trop loin pour faire demi-tour. Ma seule option est de réussir. Mais serai-je capable de sortir d'ici ? La route est encore longue. Il n'est que 14 heures, je viens de faire 1 km en deux heures de marche, je n'en peux déjà plus. Avec la démarche d'un homme ivre, je décide de m'arrêter, d'installer le camp, et de faire un feu. J'ai besoin de manger. Alors je fais bouillir de l'eau pour les pâtes. Soudain, je suis pris de vertiges et une douleur me frappe au bas du dos. Incapable de rester debout, je m'affale contre un arbre, les jambes tremblantes. Abandonnant ma gamelle, je me traîne jusqu'au hamac, mais la souffrance ne se calme pas. Vais-je crever ici ? Je rassemble mes forces pour appeler à l'aide avec mon téléphone satellite, mais aucun signal sous la canopée. Les heures passent et le supplice commence à me rendre fou. Pour la première fois de ma vie, j'entrevois la mort. J'imagine mes proches en train d'apprendre la nouvelle. Quel égoïste, il faut que je tienne ! Demain, je grimperai en haut d'un arbre pour avoir du réseau et téléphoner. Mais demain est si loin que j'ai envie d'en finir. Vers 23 heures, après huit heures de lente agonie, je finis par me laisser glisser du hamac, atterris sur le ventre et reste prostré la tête contre le sol. La douleur se calme enfin, je m'endors. En me réveillant le lendemain, miracle : je ne sens plus rien. Que s'est-il passé ? Serait-ce un avertissement de mon corps pour que je le nourrisse davantage ? Peu importe, je dois atteindre la rivière au plus vite. Là-bas, je pourrai pêcher et n'aurai plus qu'à suivre le courant pour sortir de là. Avoir survécu à cette nuit me donne une impression de sursis, qui multiplie ma fureur de vivre. J'avance à toute allure.

A force de me
rationner,
je maigris à vue
d'œil, la panique
m'envahit

30 août. J'ai enfin rejoint la rivière Tamouri, là où Maufrais tenta, en vain, de se construire une embarcation. Si je veux vivre, il faut que je réussisse là où il a échoué. Je retourne dans un endroit où j'ai aperçu de larges bambous. Encore une fois, mon couteau me sauve. Je m'arme de patience, et après quatre heures de travail, je replonge dans l'eau avec six rondins de 4 m de long. Soudain, je le vois : un anaconda, le roi de la rivière ! Son corps gigantesque et luisant repose au soleil sur un lit de branches, comme sorti d'une légende. Fasciné, je n'ai bizarrement pas peur. J'aimerais rester là à l'observer, mais il m'aperçoit et se glisse dans l'eau. Je me hâte de rejoindre la terre ferme et, de retour au camp, assemble les bambous. A la tombée du jour, l'embarcation est prête, je la mets à l'eau mais... elle coule. De retour dans mon hamac, l'anxiété me gagne.

Voilà déjà trois jours que je suis à Dégrad Claude. En relisant un extrait du livre, j'ai l'étrange sensation de suivre la même pente fatale que mon ami. «J'ai réuni toutes les cordes que je possède puis j'ai cherché des lianes et j'ai amarré solidement les traverses. Je pense qu'il va me porter... non... oh ! Rage, je me sens prisonnier du Tamouri», a-t-il écrit voilà soixante-

dix ans. Ne parvenant pas à construire une embarcation ni à chasser depuis des jours, il laissa toutes ses affaires, dont son carnet, et partit à la nage. Il est probablement mort dans les jours qui ont suivi.

Sur les 5 kilos de provisions que j'avais au début de l'expédition, il ne reste plus que quelques poignées de riz et un kilo de couac (farine de manioc). Je désire tellement quitter ce lieu que l'idée d'abandonner la construction du radeau, et de partir à la nage, m'attire, comme lui, terriblement. Mais je résiste et décide de procéder à une ultime tentative. Si j'échoue, demain, je partirai à la nage. A l'aube, je suis de retour dans la rivière et rapporte quatre nouveaux rondins, que je taille et assemble pour ajouter un étage au radeau. Le manche en bois de mon couteau est brisé et la lame est dentée sur toute sa longueur. J'attache ensuite entre elles



Des deux parties que j'ai construites et, de nouveau, je teste l'ensemble en m'asseyant. Miracle, ça flotte ! Je boucle mon sac et le place à l'avant du bateau. 120 km de navigation m'attendent sur le Tamouri pour rejoindre le village de Camopi, comme Maufrais l'avait prévu. J'espère y arriver en deux semaines. Avant de partir, je dépose entre deux racines mon précieux livre, dont le manuscrit a été retrouvé ici même. La seule trace qu'on ait de lui. Je le laisse là où il l'a posé. Je relis ses ultimes mots rédigés le 13 janvier 1950 : «Allons... en route ! A bientôt parents chéris ! Confiance, je laisse ici ce cahier. Il est à vous, je l'ai écrit pensant à vous et je vous le remettrai bientôt. Je vous ai juré de revenir, je reviendrai, si Dieu le permet.»

7 septembre. Dans ce dernier tronçon en radeau, les obstacles rythment mes journées. Pour avancer, je dois souvent «couler» mon embarcation afin de la faire passer sous les arbres tombés en travers de la rivière ou me frayer un chemin à travers des barrages de plantes. Qu'importe ? Après plus de quarante jours dans la jungle, je sais comment m'y prendre, la forêt m'a appris à avancer à travers son royaume. Et puis, pour la première fois de l'expédition, le courant est dans mon sens. Chaque jour, la rivière s'ouvre, le ciel creuse la toison végétale, l'obscurité s'illumine. Jamais la jungle n'a été aussi féérique ! Ici un caïman, là des couples d'aras, devant moi un iguane perché sur un arbre qui se jette à l'eau et, au-dessus de ma tête, ce magnifique papillon morpho, grand comme mes deux mains, qui déploie ses ailes d'un bleu irisé. Au XIX^e siècle, des bagnards rescapés de Cayenne, une fois libérés, se sont enrichis en chassant ces merveilles. Encerclé par cette splendeur du vivant, j'ai le sentiment que ce voyage, s'il avait été réalisé il y a un siècle, 200 ans ou 3 000 ans, aurait été le même. Ici, la vie règne comme si elle venait d'être créée. Seul pro-

blème : la faim qui me torture. Certes, de jour, sur le radeau, je l'oublie car je suis happé par un tourbillon de couleurs, de formes, de chants, d'odeurs. Mais chaque nuit, elle me rattrape. Malheureusement, je ne parviens pas à pêcher assez. La tâche est bien plus complexe que lors de mon expédition en Alaska. Là-bas, l'eau était claire, je distinguais les poissons. Ici, elle est opaque. Mon ignorance me pèse, mon hameçon remonte presque toujours vide. Il faut que je tienne, je ne vais tout de même pas crever si près du but !

12 septembre. Vers la fin de l'après-midi, j'ai parcouru une dizaine de kilomètres, j'observe les berges pour repérer le bon endroit où camper. Soudain, j'entends un bruit de moteur. Je scrute le ciel, pensant y découvrir un avion. Mais rien. Pourtant, le bourdonnement se précise. Le cœur battant, je tourne mon regard vers la rivière. Et là, dans un tournant, surgit un point blanc. Une pirogue ! Je hurle de toutes mes forces et agite les bras. Les premiers hommes rencontrés

depuis quarante-six jours ! Ce sont des Indiens. Je pense à Maufrais : «On l'a fait mon vieux, on est sauvé !» Ils m'invitent dans leur pirogue et m'offrent du poisson salé délicieux. J'apprends que mes trois nouveaux compagnons appartiennent à la tribu des Teko. Ils disent être des descendants de Monpéra, l'Indien émerillon qui a retrouvé le carnet de Maufrais dans la jungle. Je passe la soirée à pêcher avec eux. Dans mon hamac, repu pour la première fois, je comprends que mon expédition touche à sa fin. Des larmes coulent sur mes joues. Cela va être dur de quitter ce monde. Je ne suis pas parvenu à vivre dans la jungle, j'ai juste réussi à y survivre. Mais je reviendrai, car cette expédition est la plus belle de ma vie. J'ai eu plus de chance que Maufrais, toutefois, j'ai dépassé une limite que je ne veux plus jamais franchir. Je réalise tout ce qu'il me reste à apprendre et songe à mon prochain départ... Cette fois, j'irai habiter avec les Indiens, j'apprendrai à me tailler un arc et à me nourrir seul. Ainsi, mon esprit et mon âme seront entièrement dédiés à la forêt qui m'abritera. Alors seulement, je pourrai être libre. ■

ELLIOTT SCHONFELD





En 1949, à 19 ans, l'explorateur partit seul, en pirogue, à travers la jungle guyanaise. Après la disparition de son fils, en 1950, Edgard Maufrais (à dr.) le chercha pendant douze ans. En vain.

Mais qui était Raymond Maufrais ?

Enfant, il rêvait d'explorer la forêt amazonienne et de devenir journaliste. Après des années de scoutisme puis de résistance pendant la guerre, ce fils unique, originaire de Toulon, embarque pour le Brésil en juillet 1946, à 19 ans. À son retour, l'année suivante, il écrit des articles pour la presse et le livre *Aventures au Mato Grosso*, qui sera publié à titre posthume. Il repart trois ans plus tard avec un nouveau projet : relier la Guyane française et le Brésil par les monts Tumuc-Humac en traversant la jungle. Après quelques reportages réalisés à Cayenne, il se rend à Maripasoula, à la frontière avec le Suriname, puis à Grigel, 50 km plus loin environ, d'où il se lance, seul, en pirogue. Mais, sans matériel adéquat ni aucune préparation, il disparaît le 13 janvier 1950, selon son carnet de notes retrouvé quelques mois après par un Indien, et dont sera tiré *Aventures en Guyane*. «L'affaire Maufrais» fait les gros titres de l'époque. Persuadé que son fils a été recueilli par des indigènes, son père, Edgard Maufrais, part à sa recherche en 1952. Sans succès : après dix-huit voyages et 12 000 km – dont sera tiré son livre *À la recherche de mon fils* (éd. Points), il finit par renoncer, à bout de forces, en 1964. A ce jour, le mystère n'a toujours pas été élucidé. ■

Ces aventures qui font sens

AU PLUS PRÈS DE L'ABÎME

Loury Lag a connu la délinquance dans sa jeunesse. Mais aujourd'hui, terminé ! Il met en pratique sa fougue et son instinct de survie dans des expéditions. La première en 2019, en Islande.

PAR ANNE FAIRISE (TEXTE) ET SAMMY BILLON/AGENCE ZEPPELIN (PHOTOS)





En solitaire et sans expérience, Loury a traversé le Vatnajökull islandais (8 300 km²), le deuxième glacier le plus volumineux d'Europe.

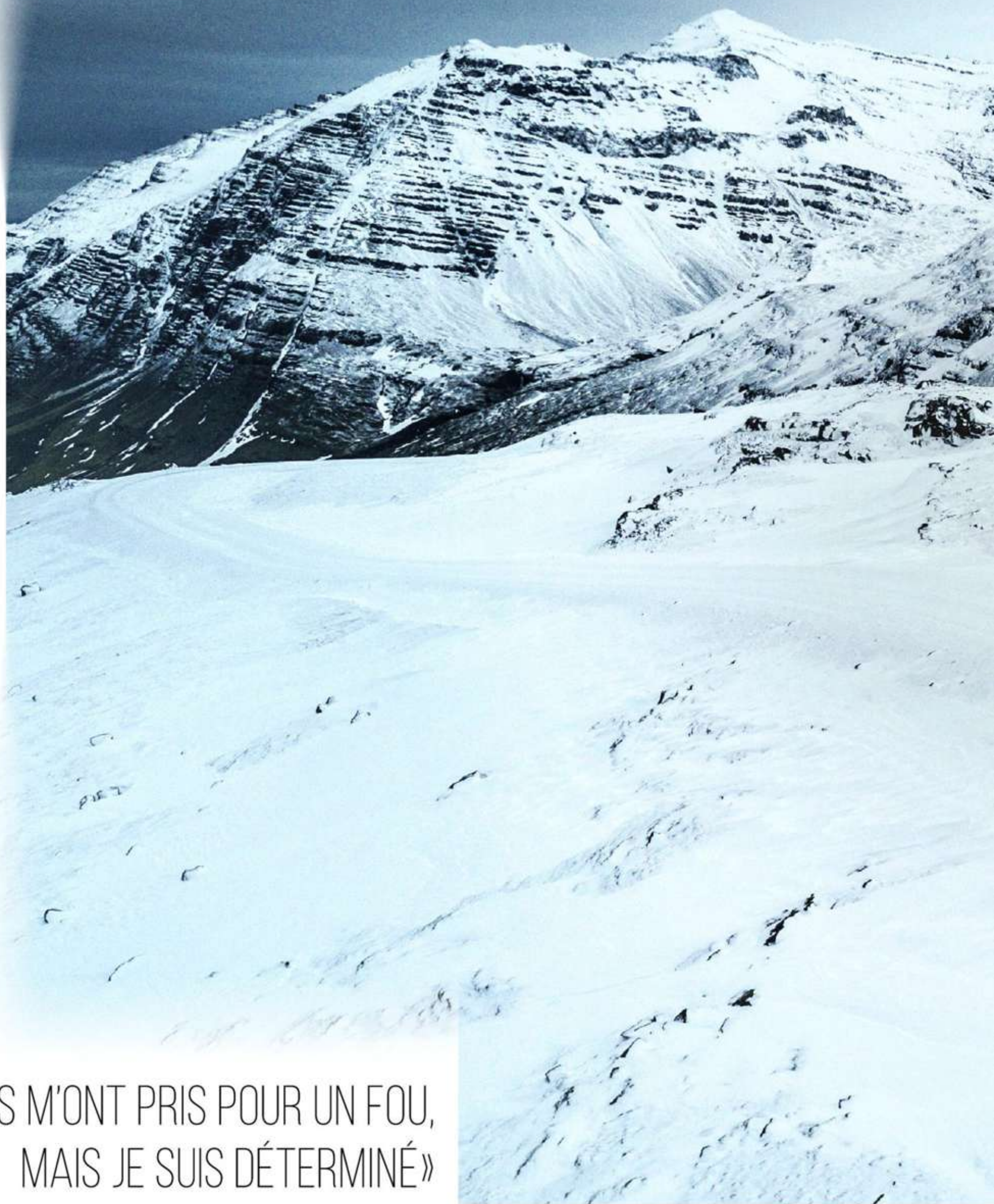


Enfin sur le toit de l'Islande, à 1 722 m d'altitude ! A sa manière, le soleil a salué l'exploit, perçant la voûte laiteuse pour accompagner Loury Lag sur les derniers mètres au sommet de sa calotte glaciaire. A 14 h 17, ce 11 mars 2019, l'aventurier est arrivé, après sept jours de marche, avec pour seule aide, ses skis, ses deux GPS satellitaires et son matériel de survie : 127 kilos tractés dans des pulkas (des traîneaux) sur 100 km et 1 300 m de dénivelé positif. De sa caméra, il capte la magie du champ de neige qui recouvre le glacier. Et adresse un victorieux : « J'ai réussi mon pote ! » aux gars des quartiers. A tous ceux, aussi, qui n'ont pas cru au challenge, à commencer par les guides locaux. Braver le Vatnajökull, ses champs de crevasses, ses vents aussi subits que violents, son grand froid, sans expérience polaire ? « Tout le monde, partout, m'a pris pour un fou. Mais j'étais déterminé », lâche le trentenaire, heureux d'être le « premier Français à avoir traversé en solitaire le géant islandais, dans sa partie la plus large, d'est en ouest ».

Il n'est pas né celui qui dictera sa conduite à ce baroudeur endurci, qui tient un décompte des pays écumés : trente-trois, en Asie, Afrique, Amérique centrale et latine. *Extreme Life or Nothing* annonce le compte Instagram du Biarrot, qui a grandi entre une banlieue de Bordeaux et le Cap-Ferret. « J'ai toujours eu besoin de flirter avec la mort pour me sentir vivant. J'ai été, très jeune, en situation de survie », lance-t-il tout de go. L'homme ne cache rien de ses années de délinquance, après une fugue adolescente pour fuir la violence de son

père. Deals, vols, six mois de prison. Après deux overdoses, il tourne la page. Bien sûr, la transition ne s'est pas faite en un jour. « Le mal causé à ma famille, aux autres, m'a fait comprendre que cette vie ne me correspondait pas. » Il en garde la conscience aiguë de la fragilité de l'existence, qu'il faut considérer toute mauvaise expérience comme un apprentissage, et tracer sa route sans perdre de temps. Mais il en sort aussi avec la conviction d'avoir les ressorts pour s'extirper de toutes situations. « Ma force vient de mon mental. Je sais relativiser la place que nous occupons dans ce monde. » Il a reconsidéré ce qui est essentiel : l'authenticité des relations humaines et le contact avec la nature dans ce qu'elle a de plus sauvage et de plus pur. D'ailleurs, il vit pieds nus, tant que cela est possible. « C'est ma manière d'exprimer ma liberté », confesse-t-il.

Son besoin d'adrénaline, Loury le canalise aujourd'hui dans des expéditions en milieu réputé inaccessible. « Il s'agit d'un moyen légal de faire des choses extrêmes, plus dangereux que n'importe quel délit », assume cet hyperactif. Là encore, le virage n'a pas été pris en un jour. Au début, il s'essaye à une carrière d'acteur, avant de revenir à du plus concret. En 2014, il devient entrepreneur dans le bâtiment, spécialisé dans la construction de maisons à très basse consommation d'énergie, et fonde une famille. Mais, après un burn-out et un dépôt de bilan, il part pour l'Asie. Ce voyage de trois mois sera son déclic. Fin 2017, il débarque en Chine, seul et sans son bagage perdu. Et décide de poursuivre pieds nus, en suivant le fleuve Mékong.



«ILS M'ONT PRIS POUR UN FOU,
MAIS JE SUIS DÉTERMINÉ»

Loury force le respect des explorateurs. «Il montre qu'il est possible de se transcender au contact des grands espaces», constate Stéphane Dugast.





Le baroudeur a emporté son carnet (pour consigner son périple), 127 kg de matériel et deux GPS satellitaires. Le premier faisant office de balise et de récepteur de messages, le second pour se repérer sur le glacier.



«Je me suis retrouvé en mode survie, et j'ai adoré les défis permanents», se souvient-il. La suite relève du hasard. Un compagnon de route rencontré au Vietnam propose, par défi, sa candidature à *Retour à l'instinct primaire*, l'émission de télé-réalité de RMC Découverte. Le principe ? Tester la capacité de deux anonymes, un homme et une femme, à survivre pendant trois semaines en milieu hostile, sans eau, sans nourriture et nus. Il fonce et atterrit en mars 2018 dans la savane du Limpopo en Afrique du Sud. Sa partenaire abandonne après trois jours, mais pas lui, inébranlable et tranquille. On le voit se nourrir de scorpions, boire son urine faute d'eau potable. Ce sera sa naissance médiatique à la rentrée 2018, devant 500 000 téléspectateurs. Et son second déclic. «J'étais livré à moi-même, mais il y avait une organisation derrière, et notamment des médecins», lance Loury. Il décide alors de faire de l'aventure, avec défis sportifs mais sans assistance, sa raison de vivre.

En juin 2018, il traverse en solitaire, et pieds nus, les 250 km du désert espagnol des Bardenas en dix-sept jours. En septembre de la même année, il gravit le Vignemale, point culminant des Pyrénées françaises (3 298 m), encore *barefoot*. Six mois plus tard, enfin, il parvient au sommet du Vatnajökull islandais. Sa détermination et son caractère trempé n'ont pas échappé à la Société des explorateurs français (SEF). Créée en 1937 par une poignée d'aventuriers alors peu connus (Paul-Emile Victor, Théodore Monod, Ella Mailland), cette institution regroupe des scientifiques, écrivains voyageurs, réalisateurs ou diplomates passionnés d'expéditions. «Loury est un Rocky prometteur avec des tripes et du cœur qui revient de loin. Il montre qu'il est possible de se transcender au contact des grands espaces», souligne Stéphane Dugast, son secrétaire général.

Parmi la nouvelle génération d'aventuriers, le trentenaire détonne. D'abord, il se revendique «papa aventurier» alors que beaucoup laissent leur famille dans l'ombre. Pita et Elie, 5 et 3 ans, «me donnent de la puissance et me font avan-

cer», avoue-t-il. Au sens propre : il a tatoué leurs prénoms sur ses mollets. Ensuite, il refuse d'être catalogué parmi les «éco-aventuriers», un titre très disputé parmi les néo-explorateurs qui font de leurs exploits un outil de sensibilisation à la transition écologique, s'assurant ainsi une médiatisation. Il a commencé son périple en Islande à pied pendant trois semaines, tractant sur 500 km les déchets rencontrés sur la Route 1, au sud de l'île, mais il s'agissait, dit-il, «d'une question de responsabilité individuelle». «Je ne reste pas inactif devant ce que l'on peut changer.» Lui se présente comme un homme qui fait sa part. Telle la légende amérindienne du colibri racontée par Pierre Rabhi, une figure de l'agriculture écologique en

«J'APPRENDS TOUS LES JOURS À MIEUX GÉRER LES RISQUES»


France : l'oiseau n'observe pas impuissant l'incendie de la forêt, il va chercher quelques gouttes d'eau dans son bec.

Enfin, Loury est parti en Islande sans avoir peaufiné son expédition. «Sur le Vatnajökull, j'ai clairement manqué de préparation physique, technique et matérielle», reconnaît-il. De fait, dans les semaines précédant son départ, il s'était contenté de multiplier les bains d'eau froide, de faire «trois-quatre sorties en ski de randonnée dans les Pyrénées», et de prendre conseil auprès de guides de haute montagne. Pis, il s'est lancé avec du matériel d'occasion qu'il n'avait pas testé dans des conditions similaires à celles de son expédition, et sans avoir emporté, en double, le matériel vital (cordons d'alimentation des GPS satellitaires, arceaux de tente).

Cette inconscience a failli lui coûter cher. D'autant qu'il a enchaîné trois semaines de marche depuis Reykjavik avant l'ascension du Vatnajökull, le plus grand glacier du pays et le deuxième d'Europe : 8 300 km², presque autant que la Corse. «Comme Loury n'a pas rencontré assez de neige sur le parcours, il a souvent tiré ses pulkas au lieu de les

Ces aventures qui font sens





Loury faisait fondre de la neige pour pouvoir se désaltérer dans la journée. Il a souffert «physiquement et mentalement» pendant toute l'expédition.

«J'AI L'INSTINCT DE SURVIE»,
RECONNAÎT LOURY LAG



EXPLORATEUR ET RESPONSABLE

Traverser en solitaire le glacier Vatnajökull n'est pas le seul défi relevé par Loury Lag en Islande. Depuis la capitale Reykjavik, il a rallié à pied la calotte glaciaire (située à plus de 400 km à l'est) en ramassant et tractant les déchets trouvés sur la Route 1, qui fait le tour de l'île en longeant plages, lagons et sources d'eau chaude. Au total, il a récupéré l'équivalent de cinq pulkas : des sacs plastique, des canettes et de nombreuses bouteilles laissées par les touristes asiatiques, qui fondent l'hiver sur l'île. Pour l'aventurier, il s'agissait d'alerter sur les dégâts du tourisme de masse. Et de transmettre un message de responsabilité. «Respecter la nature implique de ramasser les détritiques.» Au quotidien, le Biarrot n'agit pas autrement : il mange bio, privilégie les produits en circuit court, et achète en vrac. ■

D faire glisser. Il est donc arrivé fatigué au glacier», raconte Sammy Billon, un photographe de l'agence Zeppelin qui l'a rejoint à 420 m d'altitude. Dès le premier jour, l'élan de Loury a aussi été stoppé net. Le vent, la pente, les traîneaux qui le tirent vers l'arrière : son corps cède au bout de 2 h 30, pétri de crampes. Il est contraint au repos sous la tente, avec «un goût amer dans la bouche». L'intensité des bourrasques l'immobilise une journée de plus et bouleverse le programme (huit heures de marche, soit 12 km par jour). Le troisième jour est un «désastre matériel» : il perd le câble de recharge de l'un de ses deux GPS et l'un de ses deux thermos. Résultat : chaque jour, il doit s'arrêter deux fois 30 minutes pour faire fondre de la neige.

C'est donc sur place que Loury a pris conscience du défi. Une fois confronté au très grand froid (jusqu'à -29 °C), qui l'a obligé à millimétriser chaque geste, et à la météo changeante, plus blizzard et brouillard que soleil. L'homme n'est toutefois pas totalement irréfléchi. Juste avant son départ, un Français a dû être secouru sur le Vatnajökull : il avait les doigts gelés. Du coup, le baroudeur a écrit les coordonnées de son frère sur son journal de bord, «en cas de décès». Et enfoui sous les couches de vêtements, contre sa poitrine, le GPS attaché à son cou, pour qu'il ne se détache pas à la moindre chute. «Je ne suis pas le meilleur, mais j'ai l'instinct de survie», reconnaît-il. Puis il s'est fait confiance. Pendant l'expédition, il

avance ainsi même quand il n'y voit pas à un mètre, et traverse les zones de crevasses grâce aux techniques apprises de tutoriels sur Internet. Le septième jour, enfin, il parvient au sommet. «J'étais exténué, mais je me suis senti le maître du monde», lance-t-il.

Malheureusement, ce moment de bonheur est bref. La nuit qui suit est un cauchemar. Annoncés par le GPS, des vents de 180 km/h brisent les arceaux de sa tente. Il bricole une réparation mais doit les soutenir de l'intérieur, avec ses épaules ou ses pieds, pendant huit heures d'affilée. Pire, le lendemain, à la sortie de la tente, ses pulkas ont disparu. Impossible de poursuivre sans ! Pour sortir du glacier, il lui reste 50 km à parcourir, quatre jours de marche.

Comment faire ? Plutôt qu'appeler les secours, il tente le tout pour le tout et revient sur ses pas, 10 km en arrière, près du sommet où se trouve un refuge pour scientifiques. Par chance, il découvre une pulka qui lui permet de reprendre sa route en tractant son matériel de survie. Sauf qu'il ne peut plus prétendre à une expédition en autonomie. Potion plus amère encore : le dernier jour, alors qu'il est proche de la sortie du glacier, sa compagne, inquiète de ne plus voir bouger le point GPS, appelle les secours qui viennent le chercher. Il s'en sort, épuisé avec deux grosses engelures aux pieds.

«TENTER CE QUI N'A ENCORE JAMAIS ÉTÉ FAIT ME FASCINE»

Fin de l'aventure ? À en croire Loury, certainement pas. «Je vais y retourner, pour refaire la traversée en totale autonomie et établir un record de vitesse», promet-il. En attendant, il s'est engagé dans un nouveau projet fou (nommé Icarus Project) avec Matthieu Belanger, un autre aventurier. Les trentenaires veulent gravir les sept plus hauts sommets de la planète d'ici à 2026, à raison d'un par un an. En mars 2020, ils ont ainsi mis le cap, depuis le Canada, sur le Denali (6 190 m), le plus haut sommet d'Alaska. Leur objectif : traverser à ski les 3 000 km de la mer gelée du passage du Nord-Ouest, poursuivre à vélo sur 1 350 km jusqu'au géant de glace, puis redescendre à ski et en raft, le tout en cinq mois. Avant eux, personne n'a osé un tel périple. «Tenter ce qui n'a jamais été fait, voilà ce qui me fascine», sourit Loury Lag. D'ailleurs, le Denali est sa première expédition en alpinisme. «L'Islande était un échauffement comparé à ce qui m'attend.» Mais cette fois, pas d'amateurisme, il s'y prépare depuis quinze mois. «J'apprends tous les jours, non pas à moins prendre de risques, mais à mieux les appréhender.» ■

ANNE FAIRISE

À CHAQUE SAC À DOS, SA RANDO!



RANDO ÉVASION : EN MARCHE POUR L'AVENTURE!



Dossier

LE MÉGA GUIDE
DE LA

micro- aventure

DOSSIER COORDONNÉ PAR
CLÉMENT IMBERT



A photograph of a campfire in a forest at night. The fire is burning brightly in a metal fire pit, surrounded by rocks. The background is a dark, dense forest with some light filtering through the trees. The text is overlaid on the upper part of the image.

Les rivières sauvages du Montana ? Les nuits étoilées du désert marocain ? Non ! Tentons plutôt la Lozère ou le Vexin. Un nouveau type de voyage naît, qui cherche l'échappée insolite près de chez soi, pour deux ou trois jours, style low cost et sans planification complexe. **Bref, l'aventure c'est d'abord ici et MAINTENANT !**





En Lozère

AMÉLIE DELOFFRE

RAME, RAMEURS, RAMEZ



En 1992, dans *Et au milieu coule une rivière*, Brad Pitt s'adonnait à la pêche à la mouche dans une rivière du Montana. Amélie Deloffre, créatrice de la newsletter et du guide *2 Jours pour vivre*, a tenté un remake de ce film culte... en France, dans le cadre sauvage des gorges du Tarn. Un week-end en canoë à cinq copains, au début de la saison touristique, du

village de Sainte-Enimie jusqu'à celui du Rozier (40 km en aval), avec bivouac sur les galets et parties de pêche en salopette Néoprène pour s'initier au geste subtil du lancer fouetté. Le tout sous le regard de Fred, un moniteur du coin, et des vautours nichant dans les falaises calcaires au flanc des Grands Causses. Pourquoi l'Amérique, quand on a la Lozère ? ■



A photograph of a cyclist wearing a yellow helmet and black shorts, riding a bicycle with panniers on a dirt path through a forest. The path is surrounded by trees with green and yellow leaves, suggesting autumn. The cyclist is seen from behind, riding away from the camera.

Dans le Valois

ALEXANDRE LEROY

TRACE TA ROUTE !

48 heures
Chrono

Dans notre dernier numéro, nous vous racontions nos tribulations sur la Mad Jacques. Le but de cette course en auto-stop est d'atteindre un coin perdu de la Creuse, en relevant, sur la route, un certain nombre de défis. Le concept se décline aussi en version vélo. Objectif : rallier Paris à un village du Valois (Picardie) en 48 heures. «Chacun compose son itinéraire comme il l'entend, en passant par des checkpoints en forêt, dans des fermes», explique Alexandre, qui a pris part à l'édition 2019. A l'arrivée, un festival dédié au cyclotourisme attend les participants. «Comme on est tous passés par les mêmes galères, le contact est simple et l'ambiance joyeuse !» ■

Dans les Pyrénées

CHLOÉ DELANOUE ET SON FILS LÉON

L'ÉCOLE DU GRAND AIR

1 week-end

Rando à pied ou à vélo, surf, ski, canyoning...

La fondatrice de Kinda Break (un blog consacré à des escapades au Pays basque et dans les Landes) a la bougeotte. Et ce n'est pas la naissance de Léon, 5 ans aujourd'hui, qui a changé la donne. «Il y a toujours un moyen de modifier une sortie outdoor pour l'adapter aux enfants. Il suffit d'être patient, de ralentir le rythme.»

L'échappée préférée de la petite famille ? Le tour des lacs d'Ayous, une boucle de 14 km en vallée d'Ossau. Sur le blog de Chloé, le récit de cette balade a bien marché auprès des touristes en vacances dans la région. Mais aussi sur les habitants du coin. «C'est ça aussi l'esprit de la micro-aventure, découvrir des lieux qu'on ne soupçonnait pas près de chez soi.» ■





En forêt de Fontainebleau

STEPHEN RATER

LA TÊTE DANS LES ÉTOILES

1 nuit

Non, les feux de la ville n'ont pas éteint toutes les étoiles. «Bien sûr, le ciel au-dessus des agglomérations n'est pas aussi pur que dans le désert marocain. Mais malgré la pollution lumineuse, on y observe de belles choses à l'œil nu : la plupart des planètes, des nébuleuses, les constellations majeures et même une autre galaxie», explique Stephen Rater, qui organise des astrobivouacs en périphérie parisienne. Cette nuit-là, après une heure de marche télescope au dos, ils étaient douze à camper dans une clairière de la forêt de Fontainebleau. «Il y a toujours quelque chose de magique lorsqu'une personne voit pour la première fois les anneaux de Saturne.» Et ça, à quelques stations de Transilien de chez soi. ■







Sur le canal de l'Ourcq

MARIANNE AVENTURIER ET ALEX VOYER

LES PADDLES DE LA MARNE

6 jours

A l'été 2019, alors qu'ils devaient convoyer leur voilier du Mexique au Panama, ces deux Parisiens se voient cloués au port en raison d'une avarie. «Tout le monde parlait de micro-aventure dans notre entourage, et comme on avait du temps à tuer, on s'est dit qu'on allait monter la nôtre», se souvient Alex. Habitué des baignades sauvages dans la Seine et dans le canal de l'Ourcq, le couple décide donc de remonter ce dernier en stand-up paddle. Partis du bassin de la Villette, ils gagnent Meaux en trois jours. Puis ils empruntent la Marne, bivouaquant le soir sur les berges. «Tout était improvisé et spontané, et au final, c'est une des plus belles semaines qu'on a passée... A quelques kilomètres du périph !» ■



Alex Voyer

A Paris

VALENTIN DROUILLARD, MAXIME LAINÉ,
THOMAS TIRTIAUX

SOUS LES PAVÉS, LA LAPONIE

1 soirée

Avec leur collectif Les Engagés, ces trois entrepreneurs parisiens ont déjà à leur actif quelques sacrées expéditions. Une traversée du Groenland à ski en 2018 ou l'ascension de l'Aconcagua (le point culminant des Andes, à 6 962 m) en autonomie, l'année dernière. «On a tous des agendas professionnels chargés, donc on s'entraîne près de chez nous, sur nos week-ends», commente Valentin. Grâce notamment à des mini-trips, qu'ils organisent un peu partout en France. Juste avant leur dernière grosse expé en Laponie (janvier 2020), ils ont ainsi sorti skis et pulkas en plein Paris. L'occasion de faire un inventaire du matériel. «Et surtout un clin d'œil, pour montrer que l'aventure est partout, même au coin de la rue.» ■







Sur la Seine

MATTHIEU TORDEUR

PARIS-LE HAVRE EN KAYAK

6 jours

L'Amazone, le Yukon ou... la Seine ? Il y a quelques années, Matthieu Tordeur rêvait de descendre un grand fleuve. Mais cet aventurier reconnu (il a atteint en 2019 le pôle Sud en solitaire) n'avait alors pas les moyens de monter une telle expé. « Je prenais souvent le train de Paris à Rouen. La ligne longe la Seine. Je me suis dit que mon terrain de jeu pouvait aussi bien être là, en Normandie. » En 2016, le baroudeur de 28 ans a pagayé pendant une semaine de Vernon jusqu'à la Manche, en kayak et en autonomie, en dressant sa tente sur la berge ou sur une île déserte. Bien sûr, ce périple n'a pas l'ampleur d'une odyssée polaire. Mais on y retrouve l'intensité de l'aventure. « Et on mobilise les mêmes compétences, les mêmes réflexes... » ■



Matthieu Tordeur

L'idée

Une nouvelle façon de voyager ?

Théorisée en Angleterre voilà dix ans, la micro-aventure débarque en France. Mais qu'est-ce qui différencie ces mini-trips de la bonne vieille sortie «nature» ? Décryptage.

Une grande traversée, ça vous tente ? Pas de la forêt amazonienne ou de l'Himalaya. Non. Mais d'un joli cours d'eau de 113 km qui s'écoule de Forges-les-Eaux (Seine-Maritime) jusqu'à Giverny (Eure), où il se jette dans la Seine. En route, l'Epte traverse forêts, bocages et des cités aussi exotiques que Gisors ou Gournay-en-Bray. Soyons honnêtes : pour s'évader le temps d'un week-end, ce coin de périphérie parisienne fait moins rêver que les lochs écossais ou la Sierra Nevada andalouse. Et pourtant, sur le site français de rando Helloways, qui cible les jeunes urbains, l'itinéraire de la Grande traversée de l'Epte, deux jours à pied et en canoë avec accès en train de banlieue, est l'un de ceux qui fonctionnent le mieux, selon Clément Lhommeau, 30 ans, fondateur de la jeune start-up. Il y a quelques années encore, on aurait hésité à raconter une sortie de ce type à ses collègues le lundi matin. Aujourd'hui, elle est limite glamour. A condition d'y mettre les formes : ne pas dire qu'on est parti en «week-end rando canoë». Mais plutôt en «micro-aventure». Ce terme reste confidentiel en France, mais le concept gagne du terrain. «On en entend parler depuis deux

ans, estime Guillaume Cromer, président de l'association Acteurs du tourisme durable. A l'origine, il a été inventé par un Anglais, Alastair Humphreys.» Au début des années 2010, ce natif du Yorkshire, après une décennie à sillonner la planète, décida de chercher l'aventure dans son propre pays. Jusqu'à en faire un concept : la *microadventure*. En 2012, l'idée lui valut le titre d'«aventurier de l'année» du magazine *National Geographic*. Dans la foulée, le Britannique de 42 ans publia un livre manifeste, dans

Et pourquoi ne pas faire Paris-Meaux à vélo pour acheter une meule de brie ?

lequel il lista des dizaines d'idées d'aventures de proximité : sauter dans un train au hasard et rentrer à vélo, rejoindre sa famille à pied pour Noël, bivouaquer sur une colline près de chez soi un soir de semaine... Son constat : «La plupart des gens aiment l'aventure, mais ils n'ont pas le temps de faire le tour du monde à vélo.» La solution ? La vivre près de chez eux - en mode micro. De notre côté de la Manche, l'idée d'Humphreys a

trouvé un écho. Plusieurs acteurs l'ont déclinée en sites, groupes Facebook, comptes Instagram et guides papier. Derrière le mot-clé, un patchwork de mini-trips dans la nature, en général d'un à quatre jours, autour des grandes villes ou partout en France, à pied, à vélo, en canoë ou tout ça à la fois. On y trouve du paddle sur les canaux de Paris, des virées dans la campagne périurbaine, des nuits en bivouac sous les étoiles du Vercors ou en forêt de Rambouillet pour écouter le brame du cerf, et un large choix d'idées farfelues : faire Paris-Meaux à vélo pour acheter du brie, descendre une rivière de nuit, nager à Paris de Bastille à République... Par moments, tout ça sent un peu le déjà-vu. Après tout, ce ne sont jamais que des activités de plein air ! Mais derrière le côté réchauffé, il y a des nouveautés.

Le public, d'abord : «Bien sûr, pour un Grenoblois, camper dans le Vercors n'est pas une micro-aventure, c'est juste normal ! s'amuse Guillaume Cromer. Ce terme s'adresse plutôt à des citoyens qui ont perdu le lien avec la nature.» Amélie Deloffre, qui a créé *2 Jours pour vivre*, un guide et une newsletter orientés sur les week-ends en France, décrit ses lecteurs comme «des urbains de 25 à 40 ans. Parmi eux, certains pratiquent régulièrement, mais beaucoup sont des néoaventuriers.» Des jeunes citoyens,



**Alastair
Humphreys**

De retour dans son Yorkshire natal après dix ans à parcourir le monde, Alastair avait toujours la bougeotte. Plutôt que de reprendre l'avion, il imagina des dizaines de courts périple (se baigner dans un fleuve, dormir à la belle étoile dans son jardin...) à la porte de chez lui, qu'il consigna dans un ouvrage. La microadventure était née.

Le maître

pris dans une vie stressante et hors-sol, qui ressentent le besoin de se reconnecter aux choses simples. Mais aussi de sortir de leur zone de confort.» Le genre de public à saliver devant les récits de Mike Horn et Sylvain Tesson, les films des soirées du festival Montagne en scène ou les podcasts des Baladeurs. Sans oser les suivre dans des exploits qui requièrent entraînement, logistique et financements. Pour eux, la micro-aventure devient une façon d'assouvir leur soif de dépaysement sans partir loin ni longtemps... et de façon plus sexy que la rando à papa. Mais pour inciter ce nouveau public à choisir le grand air, encore faut-il changer de ton. Dans les guides et sites de micro-aventures,

les codes de la «sortie nature» sont dépoussiérés : ton décalé, humour, récits vivants, photos taillées pour Instagram... Chilowé, une plateforme dédiée à la micro-aventure et qui publie chaque année un guide papier truffé de bons plans, use et abuse des calembours et des pastiches façon *Copain des bois*, ce manuel pour enfants des années 1980. Chez *2 Jours pour vivre*, derrière la devise «métro, boulot, yolo», Amélie Deloffre raconte ses week-ends comme à des copains qu'elle voudrait embarquer, sur un ton enthousiaste, avec photos en immersion et infographies fantaisistes. «Je ne me reconnais pas dans les guides classiques ou les magazines spécialisés, détaille cette Parisienne de

32 ans, qui travaille dans la communication. C'est pour ça aussi que j'ai écrit le mien différemment. Je voulais raconter l'aventure comme je la vis, parler des gens avec qui je pars, des rencontres, des galères, des émotions...» Chez Helloways, dont le slogan est *Make Rando Great Again*, Clément Lhommeau abonde : «Nous essayons d'avoir une approche décalée, rigolote et qui inspire, avec des beaux contenus permettant aux gens de se projeter. Ce qui nous distingue déjà d'un guide de rando classique.» Dans son opération relifting, la start-up a aussi lancé les Randoshows, des balades avec concert, dégustation de bière ou encore observation des étoiles. «Pour nous, le concept de micro-

Thibaut Labey
alias
Toucan loufoque

En créant, en 2017, Chilowé, une plateforme internet dédiée à la micro-aventure, ces deux trentenaires ont importé en France le concept d'Alastair Humphreys. En y ajoutant un ton décalé et des défis... farfelus.



Ferdinand Martinet
alias
Castor fougueux

Les disciples

GEO Qu'est-ce que la micro-aventure ?

Thibaut Labey C'est une expérience dans la nature de courte durée, de proximité, et qui requiert un minimum de moyens et d'organisation. La micro-aventure parfaite : prendre un train de banlieue un soir de semaine avec son vélo, trouver un coin où planter sa tente, et revenir comme une fleur le lendemain matin. Ça remplit le cahier des charges.

Votre plateforme internet, Chilowé, rassemble quel type de public ?

Il est urbain, âgé de 25 à 40 ans et CSP+, même si on voit dans nos groupes Facebook (Paris, Lyon, Bordeaux, Nantes) que cela s'élargit. Lorsque les gens s'inscrivent, nous leur demandons leurs motivations. Souvent, c'est : « Je n'en peux plus de ma vie à Paris, j'ai besoin de m'échapper et de rencontrer des gens dans le même état d'esprit. »

Ils comprennent qu'ils font la même chose tous les week-ends, qu'ils connaissent mieux les logos des applis que les feuilles des arbres... Notre mission est de les aider à passer plus de temps dehors, à mieux connaître et respecter la nature grâce à des actions faciles demandant peu de moyens.

Le guide Chilowé parle de brame du cerf, de rando dans le Vercors... Rien de bien nouveau, pourtant !

Ça dépend à qui on s'adresse. 60 % de notre public vit en Ile-de-France. Un week-end dans le Vercors en dormant dans une cabane, ça le fait rêver. Il a presque plus l'habitude de prendre un TGV pour se promener sur le Vieux-Port ou d'aller l'été en Thaïlande. Le but de Chilowé, c'est de l'amener à faire ce qui sera nouveau pour lui. Nous adaptons notre discours à ce public en levant les freins qu'on a identifiés : trouver les idées, les infos

pratiques et des gens avec qui partir. Tout en donnant le bon niveau d'information pour que l'expérience garde une part d'aventure.

Que dit la tendance de la micro-aventure de notre époque ?

Nous sommes dans un monde en mutation, et nous avons envie d'y prendre notre part en consommant, travaillant, nous déplaçant différemment. La micro-aventure s'inscrit dans ce désir. Elle nous fait prendre conscience que la France est un formidable terrain de jeu. Qu'il est aussi sexy de crapahuter dans le Jura que de surfer au Costa Rica. Notre idée n'est pas de culpabiliser les gens de prendre l'avion, mais de leur donner envie de partir près de chez eux, de prendre un vélo et de pédaler dans le sens du vent, de découvrir des lieux proches qu'ils n'ont jamais vus. Cette tendance n'en est qu'au début. ■

► aventure permet aussi d'aborder la rando autrement, d'en faire un prétexte pour aller dormir dehors, ramasser des champignons, rencontrer des gens, sortir de sa zone de confort...»

Ce changement de discours reflète une nouvelle approche de l'outdoor dans la jeune génération, qui tranche avec celle, dominante, axée sur la performance. Dans la micro-aventure, on sort pour le plaisir, pas pour le chrono. «L'idée est de profiter du moment, de prendre le temps de s'émerveiller, remarque Guillaume Cromer. On y verra rarement la promotion du trail, une discipline qui explose par ailleurs. La micro-aventure est à contre-courant de ça.» L'effort physique, s'il n'est pas exclu, n'est pas une fin en soi.

Enfin, la micro-aventure est une affaire de non-spécialistes. Chaussures de rando, vélo, canoë, packraft (petit bateau gonflable), skis... Tous les moyens d'avancer sont bons. Le concept se décline aussi en version enfant. Chilowé vient de lancer *Mowgli*, une newsletter junior. «Souvent, les gens ne partent plus quand ils ont des enfants, note Alix Chambéron, qui la rédige et a elle-même deux petites filles. Au contraire, cela peut être une source d'inspiration pour continuer, en adaptant les aventures, en étant prévoyant sur la logistique, les horaires... Au lieu de faire Paris-Meaux à vélo en 4 heures, on comptera un ou deux jours.»

Peu importe le timing, tant qu'on continue à ressentir – même un peu – les frissons d'une grande expédition. C'est le credo d'Alastair Humphreys : la micro-aventure reste de l'aventure, avec sa quête de nouveauté, son état d'esprit curieux et enthousiaste, sa part d'imprévu... Même près de chez soi, même avec moins de risques. Dans les guides ou sites spécialisés, les idées ne ressemblent pas à des topos ultra-détaillés : l'idée est de donner envie, pas de prendre par la main. Charge à chacun de faire sa part de préparation ou d'improviser. Lorsqu'elle part en week-end, Amélie Deloffre jongle entre les deux : «Je préfère connaître mon itinéraire, car on n'a que deux jours ! S'il y a une chose que je ne prévois pas trop, c'est l'endroit où l'on va dormir. La nuit en bivouac apporte une grande partie du côté aventureux.» Cette approche se retrouve dans la place laissée à la spontanéité et à la

créativité : on est libre d'adapter son itinéraire, de le concocter soi-même, d'inventer des concepts... Faire le tour de Belle-Ile en plein hiver, du longboard le long de la Meuse, une rando en forme de cœur en forêt de Fontainebleau...

Enfin, la micro-aventure est indissociable d'Internet et des réseaux sociaux. Chilowé, *2 Jours pour vivre* et consorts s'appuient sur des communautés en ligne (près de 5 000 membres pour le groupe Facebook Chilowé Paris, par exemple), qui permettent d'échanger des idées ou de trouver des compagnons de sortie. Le site Helloways parle aussi sur une interface dynamique, façon

Ces escapades sont aussi un prétexte pour redécouvrir la France

Airbnb de la rando, qui dépoussière les vieux topoguides. Et même si la micro-aventure vante parfois la déconnexion et le retour à la carte papier, on n'oubliera quand même pas de sortir son smartphone au bivouac pour partager les bons moments sur les réseaux.

D'ailleurs, peut-être est-il devenu plus valorisant de s'exhiber en canoë sur l'Epte ou au bivouac dans le Cantal que pendant un *city trip* en Europe avec accès en vol low cost ? Amélie Deloffre, de *2 Jours pour vivre*, qui pratique depuis longtemps les week-ends rando ou vélo dans la pampa française, a vu le regard changer sur ses activités : «Il y a quelques années, les gens ont commencé à trouver ça cool, alors qu'avant c'était *has been*.» Derrière cette tendance, il y a aussi un public pour qui partir loin est devenu banal voire coupable (l'urgence climatique et la «honte de prendre l'avion» sont passées par là), qui se passe volontiers de voiture (d'autant plus qu'il

vit en ville) et qui revient aux circuits courts pour la nourriture, les vêtements et les vacances. La micro-aventure, c'est aussi ça : redécouvrir ces coins de France oubliés des radars. Comprendre qu'on est allé en Thaïlande et en Californie, mais qu'on ignore tout du Perche, du Vexin ou de l'Aubrac. S'apercevoir que des coins d'Auvergne ressemblent à une Patagonie miniature, ou que pour descendre un fleuve, pas besoin de viser le Yukon – il y a aussi la Loire. Prendre conscience qu'il peut être plus exaltant de traverser la France à pied, tel Sylvain Tesson, que de visiter le Machu Picchu à la queue leu leu. «Nous n'avons pas la prétention d'inventer quelque chose, nous sommes là pour porter un nouveau regard sur ce qui existe déjà», résume Julien Libert, 31 ans, qui anime le site *sentiersduphoenix.be* et promeut la micro-aventure dans l'Ardenne belge, région de forêts et de rivières «où l'on a cette impression d'être au bout du monde à 20 km de chez soi.»

Julien Libert travaille aussi pour la Fédération du tourisme de la province de Namur. Au printemps 2020, celle-ci éditera une brochure comprenant dix idées de micro-aventures dans l'Ardenne, dans le cadre d'une stratégie de changement d'image : la région veut devenir une «destination nature» et attirer un nouveau public. La micro-aventure, un outil marketing en or pour doper l'attrait des territoires en les parant d'un parfum de terra incognita ? Quelques-uns y viennent : *2 Jours pour vivre* a comme partenaire le Comité du tourisme de la Lozère, Chilowé a collaboré avec Savoie Mont-Blanc ou les Landes de Gascogne. Cependant, les campagnes sur ce thème restent rares. «Pour l'instant, la tendance est trop récente, et les régions ne voient pas quel bénéfice ils vont tirer de gens qui font du bivouac, observe Guillaume Cromer. C'est oublier que les micro-aventuriers sont des super ambassadeurs sur les réseaux sociaux, des influenceurs qui parlent d'une destination et donnent envie d'y aller, y compris à des gens qui ne partiront pas dans ce mode-là.» Reste à espérer que la tendance ne prenne pas trop d'ampleur. L'Epte avec des embouteillages de canoës, ça fait moins rêver ! ■

VOLKER SAUX





A vous de jouer

15 idées pour se lancer dans la micro-aventure

Trop loin, trop cher, trop risqué, trop polluant... Les raisons abondent pour ne pas se lancer dans un voyage. L'esprit de la micro-aventure, c'est justement de balayer ces obstacles, de s'en remettre à ses envies, à son imagination et à son sens de l'improvisation. Passer la nuit en forêt pour écouter le brame du cerf, randonner au clair de lune, se baigner dans la rivière la plus proche de chez soi... Voici quinze idées, **faciles à mettre en œuvre**, réalisables partout en France, et qui ne vous coûteront rien, ou alors juste un billet de train. Alors plus d'excuse, et vive l'aventure !

A l'eau



Malte Mueller / FStop / Getty Images

L'ART DE LA BAIGNADE IMPROVISÉE

DÉPAYSEMENT	🌊🌊🌊🌊
DURÉE	1/2 journée
BUDGET	50 € (si vous n'avez pas déjà un maillot !)

L'EXPÉRIENCE

A première vue, l'idée peut sembler un peu... bateau. Alastair Humphreys, le pape de la micro-aventure, y voit pourtant l'expérience parfaite, autant en termes de dépaysement que d'accessibilité. Il suffit de choisir un fleuve ou une rivière qui coule près de chez vous, de vous arrêter à l'endroit qui vous plaît, de vous mettre en maillot et de vous jeter à l'eau. Si vous êtes équipé d'un sac étanche pour mettre vos affaires, vous pourrez vous laisser porter par le courant. Mais quelques brasses avec retour au point de départ suffisent à se sentir loin, bien loin de son quotidien.

OÙ S'AVENTURER

Sur les quelque 500 fleuves et rivières français, presque tous ont une portion où l'on peut se baigner. L'appli Qualité Rivière (gratuite sur Android et App Store) permet de vérifier la qualité de l'eau. Renseignez-vous aussi sur le courant et sur les risques de changement brusque de débit (à proximité d'un barrage notamment). Pour le reste, laissez parler votre imagination, en privilégiant les endroits insolites aux zones de baignade bondées.

LE BON CONSEIL

On trouve dans le commerce des poches flottantes et imperméables, dans lesquelles vous pourrez glisser vêtements et effets personnels. Cela vous permet de sortir de l'eau où bon vous semble. En ayant gardé un œil sur vos affaires laissées au sec.

PREMIERS COUPS DE PAGAIE

DÉPAYSEMENT	🌊🌊🌊🌊
DURÉE	1 à 3 jours
BUDGET	400 € pour le SUP et les rames.

L'EXPÉRIENCE

Léger, passe-partout, facile à utiliser... Le stand up paddle (SUP) s'est imposé comme le compagnon idéal du micro-aventurier d'eau douce. Cette planche, sur laquelle on rame en se tenant debout et qui se gonfle en quelques minutes, tient dans un gros sac à dos, une fois repliée. Il suffit d'une ou deux sorties sur un plan d'eau pour en maîtriser les bases et acquérir l'équilibre nécessaire. On peut ensuite se hasarder au fil d'un canal ou d'une rivière. Voire envisager des randonnées sur plusieurs jours, puisqu'il est tout à fait possible d'embarquer son matériel de camping à l'arrière de la planche.

OÙ S'AVENTURER

Tant que le courant reste faible, n'importe quelle rivière ou canal fera l'affaire, y compris leurs portions urbaines - l'Ille à Strasbourg ou le Rhône et la Saône à Lyon... Près de Paris, on vous recommande le canal de l'Ourcq, que l'on peut même remonter jusqu'à Meaux si on a deux jours devant soi.

LE BON CONSEIL

Vous préférez ramer en position assise ? Optez pour le packraft, un petit bateau gonflable qui cultive le même esprit de simplicité que le SUP (une fois vidé, il pèse à peine 3 kilos et se glisse facilement dans le barda). Quel que soit votre choix d'embarcation, munissez-vous de pagaies démontables et légères. Il s'agit de s'encombrer le moins possible.

RANDONNÉE EN CANOÛ

DÉPAYSEMENT	🌊🌊🌊🌊
DURÉE	2 jours minimum
BUDGET	30 €/jour pour la location du canoë.

L'EXPÉRIENCE

Un programme un peu plus ambitieux cette fois, puisqu'il s'agit d'un trip d'au moins deux jours, avec étape en bivouac. L'idée est de choisir un cours d'eau qui vous fait envie, et de le descendre en canoë dans le sens du courant, d'un point A à un point B, en comptant une vingtaine de kilomètres par jour. On embarquera à bord le nécessaire pour passer une à deux nuits dans la nature. Ne planifiez pas à l'avance l'emplacement des campements, mais laissez-vous plutôt la liberté de choisir au fil de l'eau le coin qui vous attirera (un coin de berge paisible, une île déserte...).

OÙ S'AVENTURER

Même s'il est envisageable de descendre la Seine où le Rhône, préférez, pour une première, une rivière plus sauvage et avec moins de navigation. La Dordogne, par exemple, l'Allier, ou la partie amont de la Loire, entre Roanne et Nevers. Plus près de Paris, on peut opter pour l'Epte ou bien l'Eure.

LE BON CONSEIL

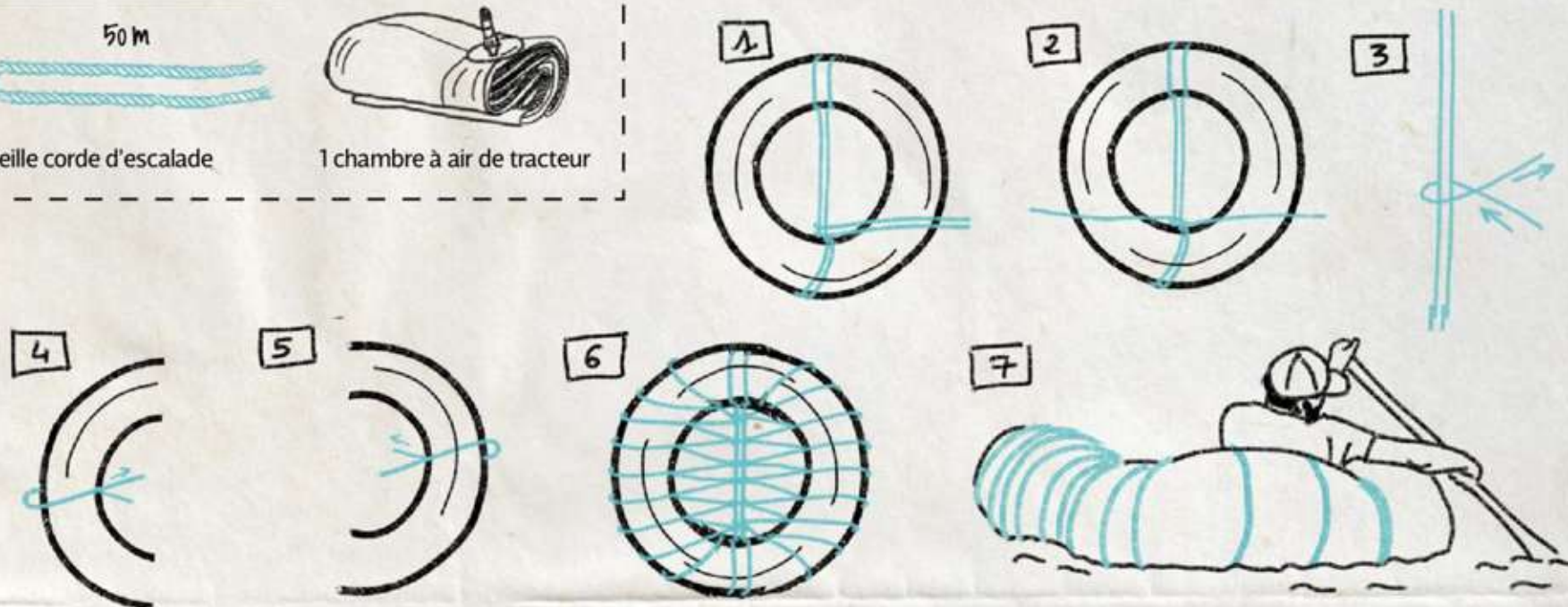
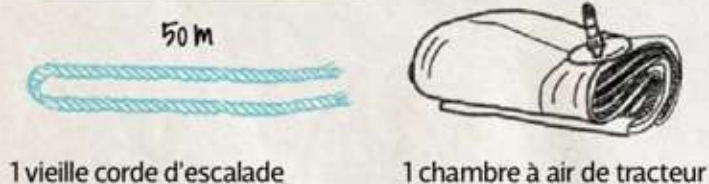
Le principal défi est d'ordre logistique, un «vrai» canoë s'avérant aussi cher qu'encombrant. Deux solutions pour rester léger et dans le budget : se procurer un modèle de canoë-kayak gonflable (assurez-vous qu'il est prévu pour la randonnée), que vous pourrez emporter dans le train. Ou louer votre embarcation sur votre lieu de départ (à condition de pouvoir le rendre à votre point d'arrivée).

Heureux comme des poissons

UN RADEAU INCREVABLE

Pas de budget pour un kayak neuf ou un packraft dernier cri ? Faites-vous votre propre radeau en matériaux de récup. Pas aussi hydrodynamique, certes, mais il flotte... et c'est tout ce qu'on lui demande.

CE QU'IL VOUS FAUT



1. Pliez votre corde en deux moitiés égales. Après avoir gonflé la chambre à air, formez l'axe central de votre radeau en pratiquant une boucle à une extrémité, puis une seconde de l'autre côté.

2. Faites un nœud autour de l'axe en passant un brin dessus, l'autre dessous.

3. 4. 5. «Tressez» vos deux brins de part et d'autre de l'axe central : prenez celui de droite, réalisez une simple

boucle côté droit de la chambre à air, puis une autre autour de l'axe. Faites de même côté gauche.

6. Répétez l'opération en alternant un côté puis l'autre, et en remontant progressive-

ment le long de la bouée. Quand il reste 2 m de corde de part et d'autre, rabattez-les vers le centre, et nouez les deux extrémités.
7. Et maintenant, souquez, moussaillon.

L'ART SUBTIL DU RICOCHET

Le ricochet est une pratique sérieuse... avec sa fédération nationale, ses compétitions, son record du monde établi à 88 (oui, 88...) rebonds. Et même ses traités scientifiques. Voici quelques conseils pour parfaire votre technique.

La pierre Choisissez la plate, arrondie, fine, et de la taille de la paume.

La prise Tenez la pierre entre le pouce et l'index, face inférieure reposant sur le majeur recourbé.

La position De profil par rapport à l'eau, jambes légèrement écartées.

Le mouvement A mi-chemin entre un lancer au base-ball et un coup droit au tennis, il doit être parfaitement exécuté. Le poignet donne son mouvement de rotation à la pierre, ce qui stabilise sa trajectoire.

La puissance Lancez aussi fort que possible pour donner le maximum de vitesse et de rotation.

L'angle d'attaque Le défi principal. Il faut que la pierre attaque la surface de l'eau avec un angle de 20°. Ni plus. Ni moins. Le premier rebond se fera assez près du lanceur.



dans l'eau

BOMBES AQUATIQUES

Il y a le plongeon olympique, où il s'agit d'entrer dans l'eau sans éclaboussure. Et puis il y a le bon gros plat qu'on fait pour amuser la galerie et arroser le plus de monde possible. Figures choisies.



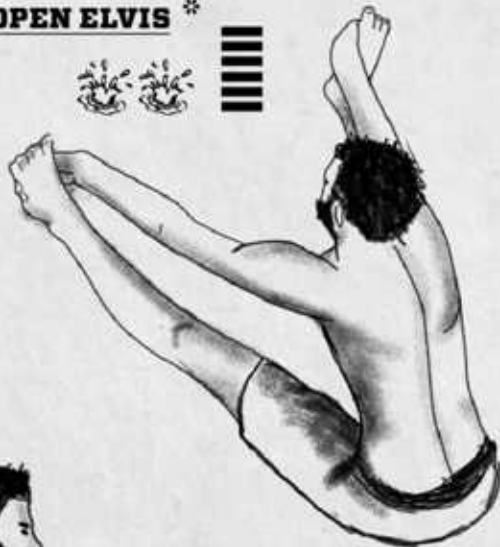
LE PETIT CHAT



L'ÉQUERRE



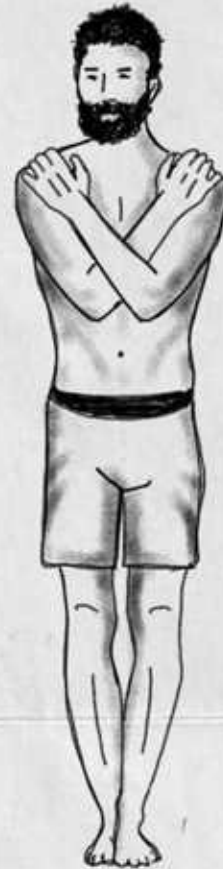
L'OPEN ELVIS *



LA BOMBE



L'ANCRE



LA CHANDELLE



LE BOULET DE CANON



* Tous ces plongeurs ont été imaginés et baptisés par l'Allemand Christian Guth, ex-champion du monde de *splashdiving*. Car oui, il s'agit d'une discipline sportive à part entière.

DIFFICULTÉ			COEFFICIENT D'ÉCLABOUSSURE		
Facile	Moyen	Difficile	jusqu'à 2 m.	jusqu'à 4 m.	plus haut que 4 m.

A bicyclette

Malte Mueller / FStop / Getty Images

TOUT DROIT, SANS SE RETOURNER

DÉPAYSEMENT	☀️☀️☀️☀️☀️
DURÉE	2 à 3 jours
BUDGET	25 € pour le billet de train retour.

L'EXPÉRIENCE

On ne peut plus simple ! Vous prenez un week-end éventuellement agrémenté d'une RTT, vous choisissez une direction, vous enfourchez votre vélo en bas de chez vous, et roulez jeunesse ! Faites des pauses comme vous le sentez, et lorsque vos mollets ou vos fessiers vous rappellent à l'ordre (en général, quand on ne fait pas de vélo régulièrement, vers le km 70 ou 80), arrêtez-vous. Le lendemain et le surlendemain, rebelote. Il ne vous reste plus qu'à élire, vers la fin de votre dernière journée, une ville d'arrivée, d'en trouver la gare, et de rentrer à la maison en train.

OÙ S'AVENTURER

Il existe 15 000 kilomètres d'itinéraires aménagés pour le vélo en France. Autant dire que, quel que soit votre point de départ, vous trouverez de quoi pédaler. Privilégiez dans un premier temps des trajets sans trop de dénivelés. Et essayez de repérer les véloroutes et les voies vertes, garanties sans camions.

LE BON CONSEIL

Pour la ou les nuit(s) d'étape, le maître mot reste l'improvisation. On trouve toujours un endroit pour dresser sa tente en chemin (prévoyez du matériel de bivouac qui tienne dans vos sacoches). Et si vous avez envie d'un peu plus de confort, profitez d'une pause pour passer en revue les options de gîtes et de chambres d'hôtes dans les 20 km à la ronde.

LE PLAISIR DE TOURNER EN ROND

DÉPAYSEMENT	☀️☀️☀️☀️☀️
DURÉE	2 à 3 jours
BUDGET	50 € pour l'aller-retour en train.

L'EXPÉRIENCE

Il s'agit cette fois-ci d'opérer une boucle de deux à trois jours depuis une ville de votre choix. Cela demande un peu plus d'organisation que l'idée précédente, mais rien de bien sorcier. Rejoignez votre point de départ en train, puis établissez un itinéraire réaliste (en comptant environ 60 km par jour si vous débutez) pour être sûr de revenir à la case départ dans le temps imparti.

OÙ S'AVENTURER

Pour le point de départ, toutes les options sont envisageables. Alors choisissez d'abord en fonction de vos envies ! Cela peut être une région que vous avez toujours rêvé de visiter, un lieu où vous avez un point de chute (un ami, de la famille...) Idéalement, mieux vaut qu'il soit à moins de 3 heures en train de votre domicile, afin de passer plus de temps en selle que dans les transports. Pour construire votre itinéraire, le site France Vélo Tourisme peut être une base précieuse.

LE BON CONSEIL

Si vous n'avez pas envie de vous encombrer d'un deux-roues dans le train, faites comme bon nombre de micro-aventuriers : consultez les sites de ventes entre particuliers (type Leboncoin). Les vélos, surtout les modèles basiques, y figurent en bonne place. Vous n'aurez pas de mal, une fois sur place, à dénicher le vôtre... Puis à le revendre, par le même biais, à la fin de votre périple.



JOUE-LA COMME JALABERT

DÉPAYSEMENT	☀️☀️☀️☀️☀️
DURÉE	1 à 3 jours
BUDGET	50 €/jour de location pour un VAE.

L'EXPÉRIENCE

Votre mission : vous attaquer aux cols mythiques, ceux sur lesquels même les coureurs du Tour de France se cassent parfois les dents... et les mollets. Rassurez-vous, vous aurez le droit, pour vous seconder dans votre tâche, à un vélo à assistance électrique (VAE). On ne perd rien au plaisir de venir à bout de l'Iseran ou du Tourmalet. Et on y ajoute celui de doubler en pleine côte ceux qui n'ont que leurs jambes pour moteur.

OÙ S'AVENTURER

Dans les Alpes évidemment, et notamment en Maurienne, où se situent onze cols aux noms tous évocateurs, à commencer par le Galibier (2 645 m), la Croix-de-Fer (2 067 m) ou l'Iseran, le plus haut d'Europe à 2 764 m. Mais ne boudez pas les Pyrénées, qui offrent aussi de sacrés morceaux de bravoure, à commencer par le Tourmalet.

LE BON CONSEIL

Un vélo électrique performant et conçu pour ce genre d'ascension coûte - forcément - cher. Pensez plutôt à la location. L'activité est en plein boom aussi bien dans les Alpes que dans les Pyrénées, et vous n'aurez aucune difficulté à trouver un concessionnaire. A savoir : certains massifs (comme la Maurienne) développent une offre de VAE en libre-service. Pratique pour n'avoir rien à gérer niveau logistique. Enfin, planifiez votre minitrip sur les mois d'été, beaucoup de ces cols n'ouvrant qu'en mai.



Malte Mueller / F Stop / Getty Images

HISTOIRE D'UN SOIR

DÉPAYSEMENT	🌲🌲🌲🌲🌲
DURÉE	juste une nuit
BUDGET	0 € si vous avez déjà votre tente.

L'EXPÉRIENCE

Voici un défi facile à organiser, mais qui vous fera sortir de votre zone de confort. Au lieu de rentrer sagement chez vous après votre journée de travail, rendez-vous dans le bois le plus proche, dressez votre tente, et passez-y la nuit. Même à quelques centaines de mètres des premières habitations, on se sent très loin de son quotidien. Qu'on retrouvera, du reste, dès le lendemain, en retournant au boulot comme si de rien n'était.

OÙ S'AVENTURER

S'il n'y a pas de forêt domaniale à proximité de votre lieu de travail, on vous indiquera bien un bois qui fera l'affaire ! Malgré un flou juridique sur la question, le bivouac est toléré quasiment partout, tant que vous n'êtes pas sur une propriété privée ou sur une zone spécifiquement interdite.

LE BON CONSEIL

Choisissez un endroit à une demi-heure maximum de transport en commun de votre lieu de travail et repérez les lieux en fin d'après-midi. Pour ne pas avoir d'ennui, soyez discret, éloignez-vous des sentiers, dressez la tente le plus tard possible, et levez le camp tôt le matin.

ÇA VA BRAMER

DÉPAYSEMENT	🌲🌲🌲🌲🌲
DURÉE	2 jours
BUDGET	50 € pour l'aller-retour en train.

L'EXPÉRIENCE

Qui a déjà entendu le brame du cerf, la nuit, au fond des bois, peut témoigner : il s'agit là d'une expérience forte. Ce son si particulier, à mi-chemin entre le meuglement et le cri de ralliement d'une horde de morts-vivants, ne ressemble à rien d'autre. Certains le trouvent poétique et fascinant. D'autres, terrifiant. Dressez donc la tente (et l'oreille) une nuit d'automne en forêt pour en décider.

OÙ S'AVENTURER

Des cerfs, il y en a dans presque toutes les forêts de France et de Navarre. A proximité de Paris, c'est à Rambouillet qu'ils sont le plus nombreux. Un peu plus loin, on vous conseille la forêt domaniale d'Orléans ou la Sologne.

LE BON CONSEIL

Chez le cerf, la saison du rut (et donc du brame) commence à la fin de l'été et se prolonge jusqu'à la mi-octobre. Ce n'est pas une science exacte, mais en général, plus l'été a été chaud, plus le brame s'entend tôt. Comme il s'agit également de la saison d'ouverture de la chasse, il est recommandé de se renseigner sur les battues, de se signaler si les fusils sont de sortie, et de ne pas se déguiser en lapin.

MANGEZ-MOI

DÉPAYSEMENT	🌲🌲🌲🌲🌲
DURÉE	1 week-end
BUDGET	20 € pour les provisions de secours.

L'EXPÉRIENCE

Les habitués de la cueillette aux champignons nous rirons au nez pour affirmer cela avec une telle ingénuité... Mais la forêt est un merveilleux garde-manger, et il n'y a rien de plus satisfaisant, après une journée de marche, que de cuisiner autour du feu tout ce que l'on a glané en chemin. C'est l'objectif de cette micro-aventure : bivouaquer un week-end en forêt, en se nourrissant de cèpes, glands, baies, mousses, pissenlits...

OÙ S'AVENTURER

Nous ne sommes pas du genre à révéler nos coins à champignons, mais pas d'inquiétude, il y a de quoi se régaler dans toutes les forêts de l'Hexagone. L'idée est justement de le découvrir par soi-même en faisant l'essai un peu partout, à des saisons différentes.

LE BON CONSEIL

Ne mangez rien que vous n'avez identifié à coup sûr ! Il existe des guides, encyclopédies et applications smartphone pour vous aider dans cette tâche. Faire un repas complet à base de cueillette n'est jamais garanti, donc emportez quand même de quoi manger. Au pire, vous vous ferez une omelette sans champignons...

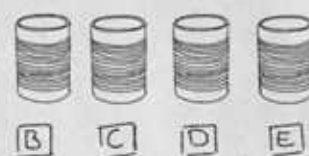
Fabriquer son mini-réchaud en boîtes de conserve

Baptisé *rocket stove* (pour poêle-fusée), ce brûleur portatif est parfait pour le bivouac, où il réchauffera le dîner du soir ou le café du matin. Il se fabrique en un tournemain, avec des matériaux de récup.

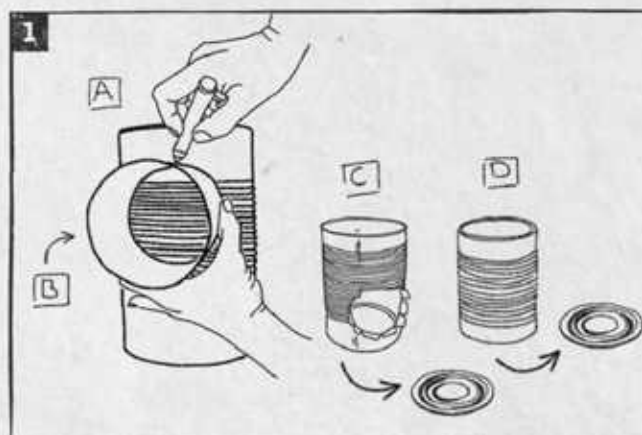
CE QU'IL VOUS FAUT



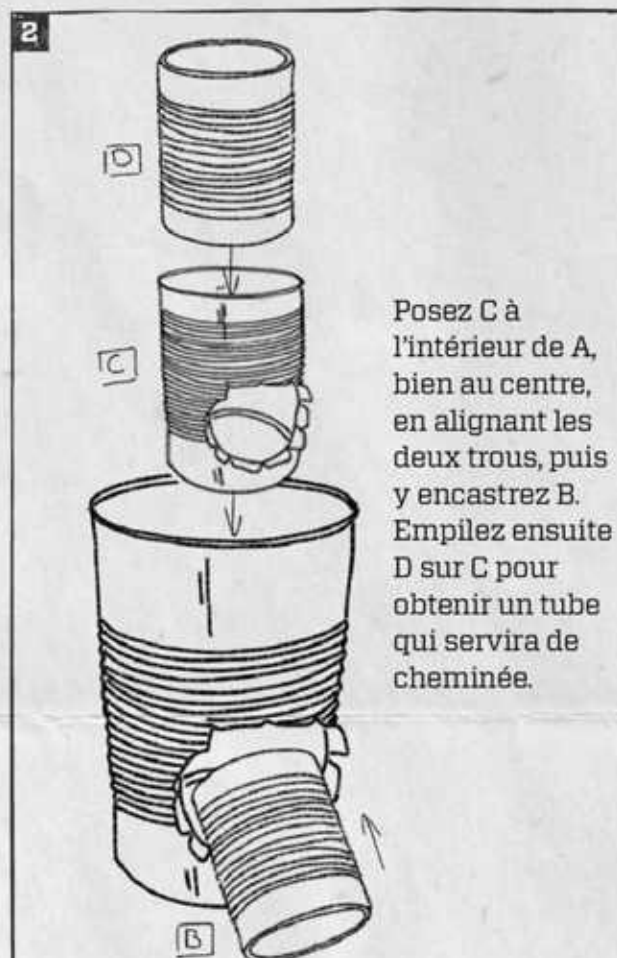
+ 4 petites sans couvercle



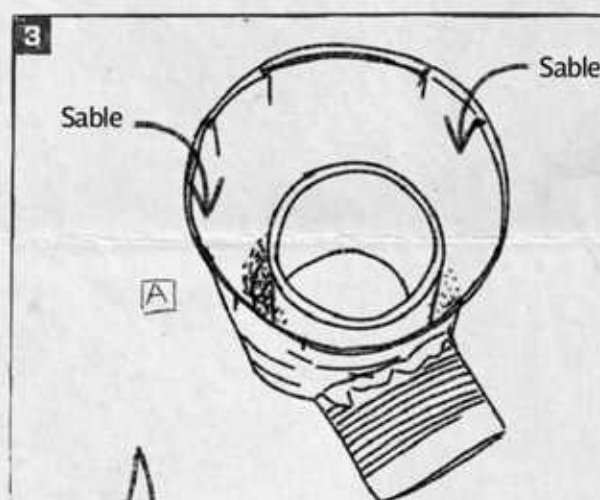
1 paire de ciseaux



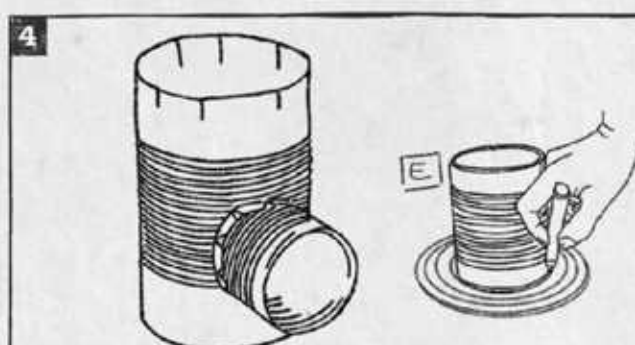
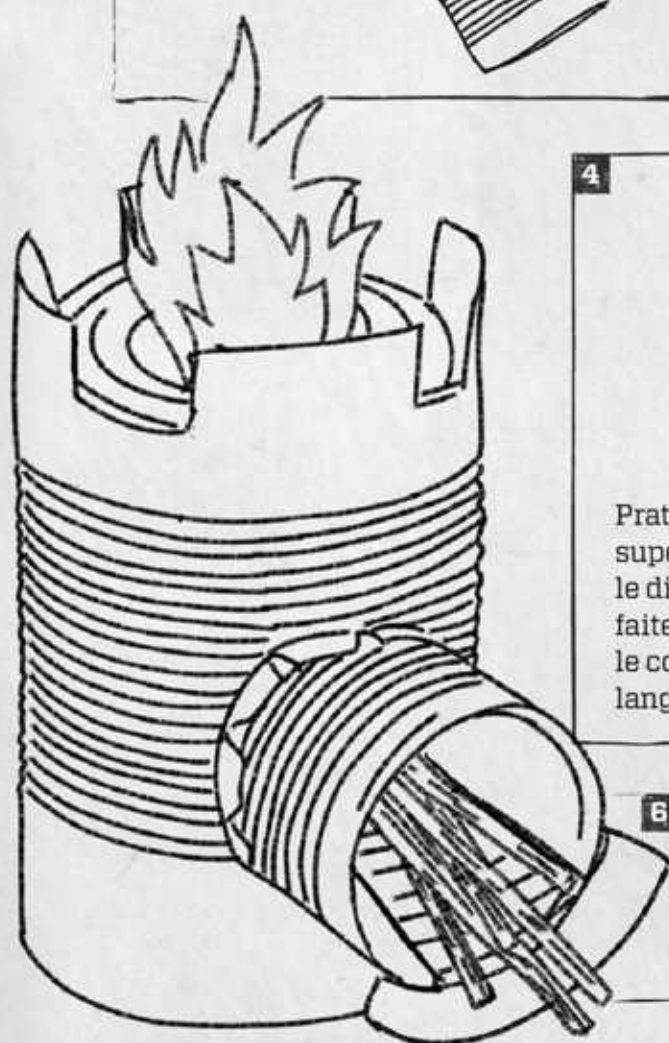
Reportez le diamètre de B sur la partie inférieure de A, puis au milieu de C. Découpez avec des ciseaux les deux cercles ainsi dessinés. Retirez le fond de C, D et B.



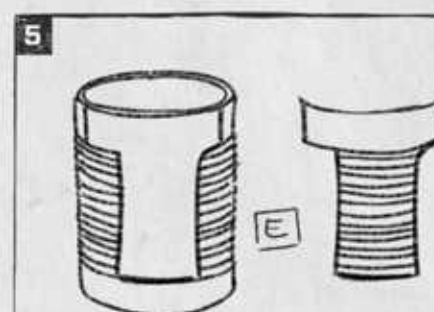
Posez C à l'intérieur de A, bien au centre, en alignant les deux trous, puis y encastrez B. Empilez ensuite D sur C pour obtenir un tube qui servira de cheminée.



Remplissez l'espace entre la paroi intérieure de A et la cheminée à l'aide d'un matériau isolant (sable, argile, cendres...), en compactant bien. Arrêtez-vous à 2 cm du bord supérieur de A.



Pratiquez huit entailles de 2 cm sur les bords supérieurs de A. Puis, après avoir reporté le diamètre de E au centre du couvercle de A, faites une découpe circulaire. Encastrez le couvercle ainsi obtenu, et rabattez quatre languettes pour le maintenir.



Utilisez la boîte restante (E) pour découper une languette en forme de «T». La largeur de sa tige doit être la même que celle du tube B. Insérez ensuite cette dernière dans le tube.

6 Posez le combustible (brindilles et journal dans un premier temps, puis du plus gros bois quand le feu a pris) sur la languette et allumez. Et voilà le travail. Il ne reste plus qu'à utiliser les flammes sortant par la cheminée pour cuire ce que vous voudrez !

Là-haut



Malte Mueller / FStop / Getty Images

PETIT DÉJEUNER AU SOMMET

DÉPAYSEMENT	▲▲▲▲▲
DURÉE	1 nuit
BUDGET	20 € pour un petit déj de compèt.

L'EXPÉRIENCE

Une autre idée de randonnée nocturne, où il s'agira cette fois de faire la course avec le soleil. On partira donc au beau milieu de la nuit pour gravir la montagne de son choix, avec pour mission d'atteindre le sommet juste avant l'aube. Et d'être ainsi le premier à voir l'astre du jour darder ses rayons en contrebas, dans la vallée. Avec comme récompense à cette marche, un doux sentiment d'accomplissement... et la perspective d'un copieux petit déjeuner.

OÙ S'AVENTURER

Le plus important est de choisir un objectif réaliste que vous serez à peu près sûr d'atteindre dans le temps imparti. Exit les ascensions trop physiques ou techniques, le but est de prendre symboliquement de la hauteur. On privilégiera donc un petit volcan auvergnat, un ballon vosgien, voire la plus haute colline des environs plutôt qu'un 4 000 m, avec gros dénivelés et pentes enneigées.

LE BON CONSEIL

Marcher de nuit peut être déroutant, surtout sur un terrain accidenté. Prenez le temps de bien connaître vos repères et essayez de choisir une nuit de grosse lune, sans nuages, pour bénéficier du maximum de luminosité naturelle. Prévoyez dans votre sac un thermos de thé ou de café, et tout le nécessaire pour vous faire un bon gueuleton une fois le sommet atteint. Bien mérité !

LE PARCOURS DU COMBATTANT

DÉPAYSEMENT	▲▲▲▲▲
DURÉE	1 après-midi
BUDGET	150 € pour le kit complet via ferrata.

L'EXPÉRIENCE

Les vias ferratas («voies ferrées» en italien) sont des itinéraires aménagés le long de parois rocheuses et alignant une série d'éléments métalliques pour pimenter le parcours : câbles, ponts de singes, échelles, rampes... Une ligne de vie court tout du long, permettant au pratiquant de s'auto-assurer. Il s'agit d'un excellent moyen d'accéder aux sensations de l'escalade, sans avoir besoin d'un grand entraînement.

OÙ S'AVENTURER

Il existe 200 itinéraires dédiés à la pratique dans l'Hexagone, avec des degrés de difficulté très variables. Privilégiez les notations F (facile), PD (peu difficile) et AD (assez difficiles) dans un premier temps. Certaines vias ferratas disposent de plusieurs voies, aux difficultés différentes, voire de voies d'initiation. Renseignez-vous, et ne présumez pas de vos forces !

LE BON CONSEIL

Pour vous engager dans une via ferrata, il vous faudra un baudrier d'escalade, un casque et une longe spécifique. Pour apprendre à vous servir de cet équipement, effectuez votre première sortie avec un professionnel. Vous pourrez vous débrouiller seul par la suite. Enfin, jetez un œil à la météo... Les éléments métalliques de la voie étant conducteurs d'électricité et les parois s'avérant glissantes en cas de pluie, les sorties par temps orageux sont à proscrire.



À DADA SUR MON BAUDET

DÉPAYSEMENT	▲▲▲▲▲
DURÉE	2 jours minimum
BUDGET	50 €/jour pour l'âne et le matériel.

L'EXPÉRIENCE

Et si, pour votre prochaine randonnée en montagne, vous vous adjoignez les services d'un compagnon à quatre pattes ? En l'espèce, un âne, qui portera les bagages, voire les enfants, testera votre patience, et donnera un peu d'imprévu et de poésie à votre balade. Ceux qui ont essayé ont eu du mal à s'en passer !

OÙ S'AVENTURER

Il existe en France quelque soixante âniers spécialisés dans la randonnée, et auprès desquels vous pourrez louer les services d'un animal pour quelques jours. Choisissez votre itinéraire en fonction : le GR4 par exemple, le long de la chaîne des Puys, au départ de Pessade. Le piémont pyrénéen en Ariège. Ou, plus ambitieux, la grande traversée du Vercors. Vous trouverez tous les itinéraires compatibles avec cette pratique sur le site de la Fédération nationale ânes et randonnées (FNAR).

LE BON CONSEIL

Votre âne sera équipé de son matériel, et notamment de sacoches pour les bagages lui permettant de porter 30 à 40 kilos. Soyez bien attentif aux conseils que vous donnera l'ânier avant le départ, notamment sur le bâtage, les soins à prodiguer à l'animal, et la façon de le mener. Ce genre de randonnée est tout à fait adapté à la famille, votre nouvel ami au poil gris s'avérant une motivation idéale pour les enfants.

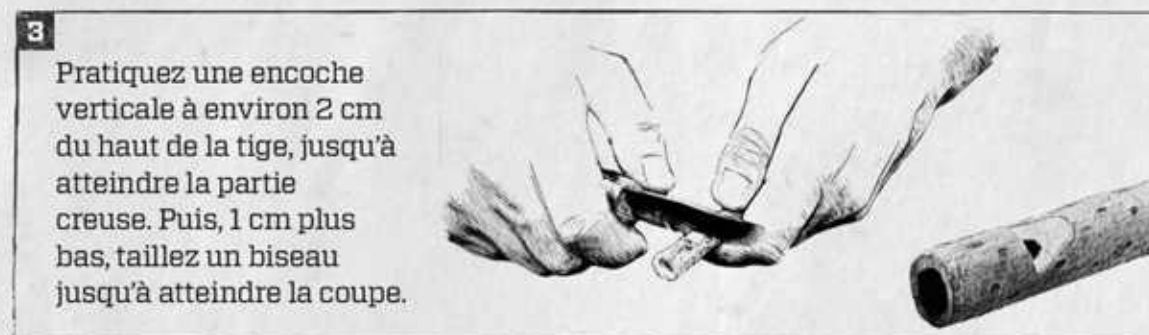
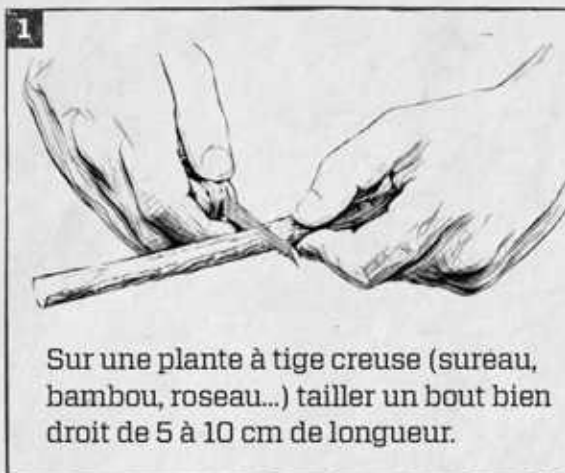
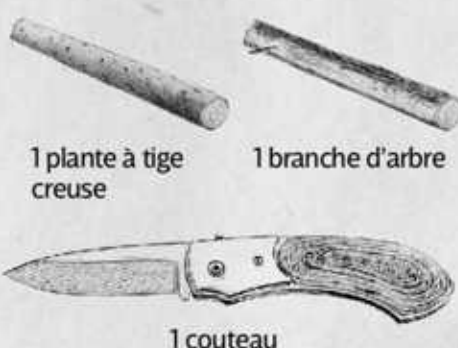
Les bases du bushcraft

Le *bushcraft*, c'est tout simplement l'art de vivre dans les bois en utilisant les ressources fournies par la nature. Voici deux exemples de bricolages basiques pour lesquels vous n'aurez besoin que d'un couteau.

FABRIQUER UN SIFFLET DE SURVIE

Parfait pour se faire entendre quand on s'est perdu en forêt, il permet aussi d'apprendre les rudiments de la découpe sur bois façon *Castor junior*.

CE QU'IL VOUS FAUT

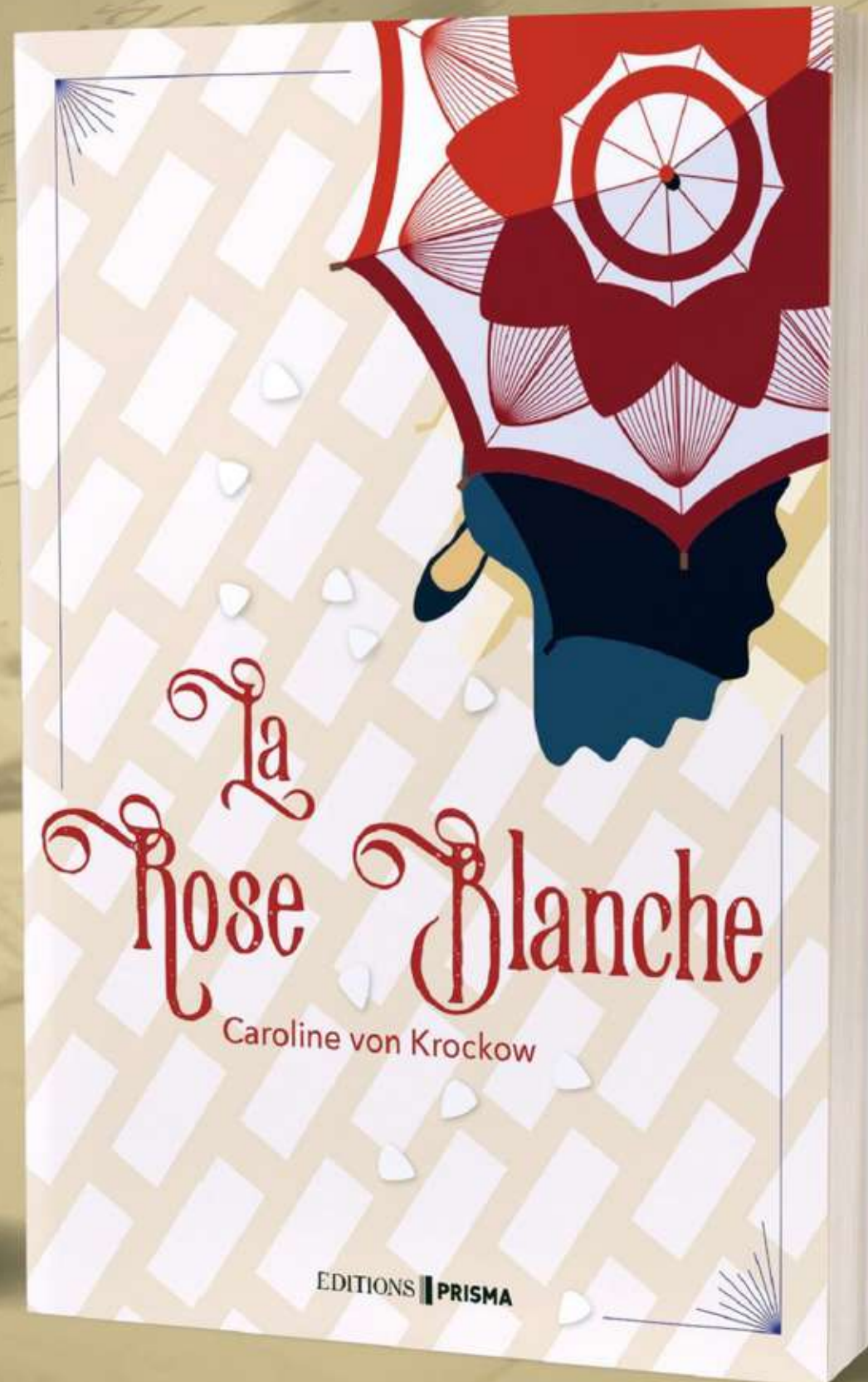


LE BÂTON D'ESSAIS

Ci-dessous, les façons les plus fréquentes de tailler un morceau de bois selon vos différents besoins.



DEUX AVENTURES ROMANESQUES ET HISTORIQUES



Des secrets de famille.
Des femmes au destin singulier.
Une même envie de vérité.

Disponibles en librairie et en e-book



www.editions-prisma.com





Malte Mueller / FStop / Getty Images

LE CIEL COMME SEUL TOIT

DÉPAYSEMENT))))))
DURÉE	1 nuit
BUDGET	80 € pour le <i>bivy bag</i> .

L'EXPÉRIENCE

Encore une idée à dormir dehors... Mais en se passant de tente. Une vraie nuit à la belle étoile donc, avec la constellation de la Grande Ourse en guise de plafond, et la rosée du matin pour se réveiller comme une fleur. On ne vous garantit pas votre capital sommeil du premier coup, mais un regard différent sur le monde, ça oui.

OÙ S'AVENTURER

Alastair Humphreys recommande de tenter le coup d'abord dans son jardin. Si vous n'en avez pas, dans celui d'un ami ou de votre grand-mère. Le but étant de briser cette barrière psychologique qui se dresse face à l'idée de passer la nuit dehors. Une fois celle-ci vaincue, on découvre qu'on peut dormir n'importe où, sur une plage, au bord d'un étang, au fond d'un bois.

LE BON CONSEIL

Les *bivy bags* sont d'excellents compromis à la tente. Ces sacs de couchage optimisés se déplient à même le sol. Ils sont imperméables, protègent du froid et disposent en général d'un matelas intégré. Bref, ils permettent de franchir le pas en donnant un sentiment de protection.

RANDONNÉE PAR NUIT BLANCHE

DÉPAYSEMENT))))))
DURÉE	1 nuit
BUDGET	0 € si vous avez vos chaussures de marche.

L'EXPÉRIENCE

Pas question de dormir, ce coup-ci. L'idée est de prendre le prétexte d'une nuit de pleine lune pour se lancer dans une longue randonnée, du crépuscule jusqu'au point du jour. On se rendra vite compte que les sensations diffèrent de celles que procurent une marche diurne, que la nature n'est plus la même... Et que la lumière reflétée par notre satellite permet même de se passer de lampe torche ou de frontale.

OÙ S'AVENTURER

L'objectif étant de bénéficier au maximum de l'éclairage de la lune, optez pour un terrain ouvert et à bonne distance des lumières de la ville. Plutôt champs ou bordure de fleuve que forêt.

LE BON CONSEIL

Il y a deux paramètres à anticiper. La météo, d'abord, puisqu'il s'agit de sortir un soir où la couverture nuageuse est la moins dense possible. Et l'itinéraire : prévoyez une bonne cinquantaine de kilomètres pour vous tenir éveillé jusqu'au jour, sous forme de boucle, ou en aller simple avec retour par le premier train. Et n'oubliez pas votre gilet réfléchissant !

UN PEU PLUS PRÈS DU FIRMAMENT

DÉPAYSEMENT))))))
DURÉE	1 ap.-midi + 1 nuit
BUDGET	100 € pour la paire de jumelles.

L'EXPÉRIENCE

Voici une idée qui concilie randonnée et observation du ciel. Le concept : prendre un train en début d'après-midi pour rallier une zone forestière. S'y balader jusqu'à dénicher une belle clairière, avec fenêtre ouverte sur le firmament. Et dresser le camp. On passera la nuit à observer planètes, étoiles et nébuleuses. Et tant pis si l'on n'a presque pas dormi.

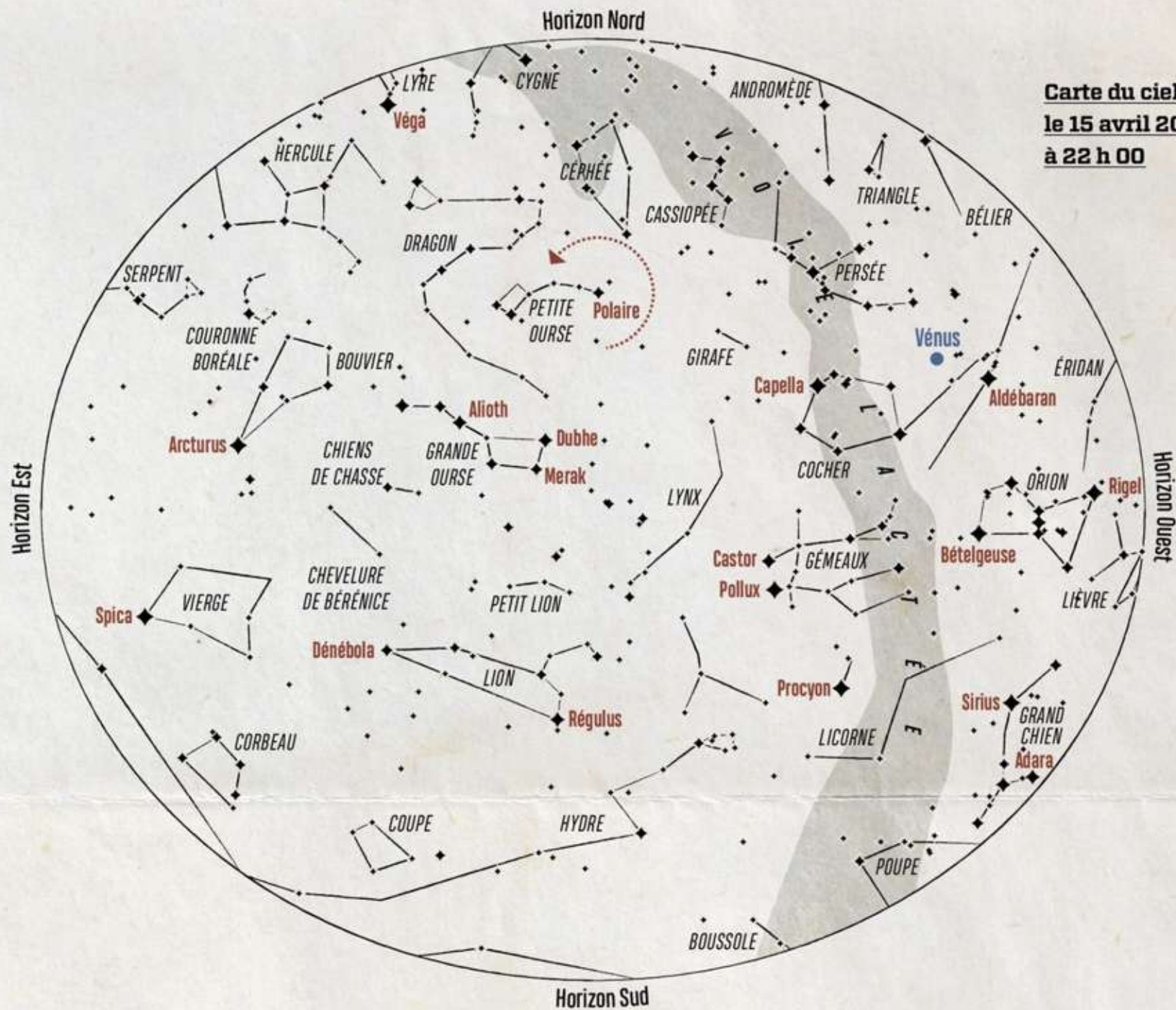
OÙ S'AVENTURER

Evidemment, il vaut mieux privilégier des endroits où la pollution lumineuse est la plus réduite possible (vous trouverez sur Internet des cartes pour les repérer). Mais s'il n'y en a pas à proximité de chez vous, pas d'inquiétude. On peut déjà faire de belles observations à proximité des grandes villes, dans le Vexin français par exemple.

LE BON CONSEIL

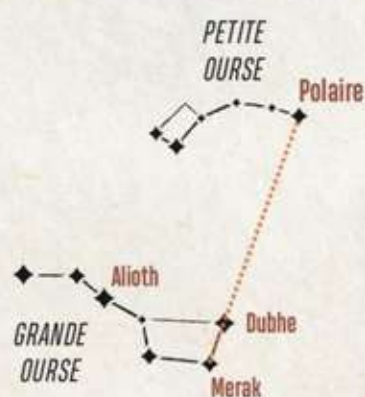
Les passionnés embarquent télescope et trépied dans leur sac de rando. Inutile, pour le néophyte, de s'encombrer. Des jumelles d'observation nocturne, avec un grossissement 10x, suffisent à voir des choses extraordinaires : reliefs lunaires, amas stellaires, certaines lunes de Jupiter...

Se repérer sous la voûte céleste



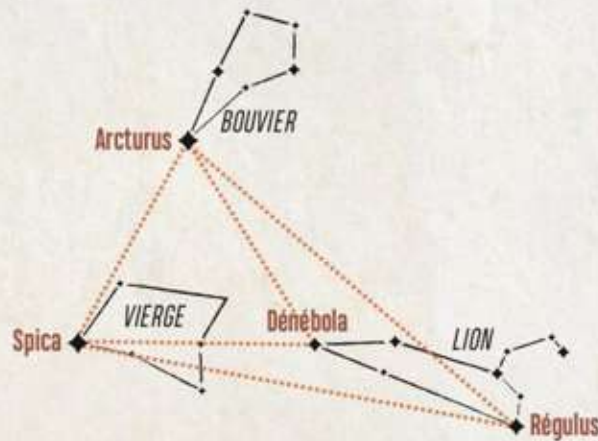
Carte du ciel
le 15 avril 2020
à 22 h 00

NE PAS PERDRE LE NORD



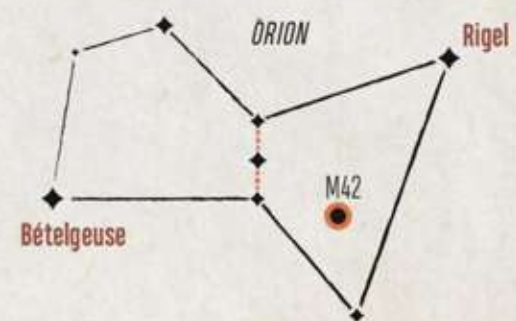
Repère bien connu dans le ciel (c'est autour d'elle que semblent tourner les autres étoiles), l'étoile polaire est la plus brillante de la constellation de la Petite Ourse. Pour la trouver, identifiez la Grande Ourse, puis prolongez de cinq fois le bord extérieur de la «casserole» jusqu'à voir une étoile peu brillante, mais isolée. C'est elle !

LES TRIANGLES DU PRINTEMPS



En prolongeant de dix fois l'autre bord de la «casserole», vous tomberez sur Régulus, l'astre le plus brillant du Lion. Ce dernier forme avec Arcturus du Bouvier et Spica de la Vierge un grand triangle, très visible au printemps. Repérez aussi l'autre triangle, plus petit, que ces deux dernières font avec Denebola, la queue du Lion.

LE BAUDRIER D'ORION



Ces trois géantes bleues, bien alignées, forment l'un des astérismes les plus remarquables du ciel. Elles constituent la ceinture d'Orion, l'une des constellations les plus identifiables dans l'hémisphère Nord avec ses airs de sablier... ou de nœud papillon. En dessous du baudrier, notez l'une des rares nébuleuses visibles à l'œil nu.

Shopping

S'équiper sans s'encombrer

Voyager léger, voici les maîtres mots de la micro-aventure.
Petite sélection d'objets adaptés à tous les terrains.

PHOTOS : OLIVIER PLACET

1. Chilowé, le guide qui va mettre tout le monde dehors !, 22 €. **2.** 2 jours pour vivre, d'Amélie Deloffre, éd. Gallimard, 25 €. **3.** Kit de survie SOL, 44,90 €. **4.** Paille filtrante LifeStraw Personal, 26,90 €. **5.** Sac de randonnée Archeon 45 L, Osprey, 240 €. **6.** Thermos Trail Series 70 cl, HydroFlask, 59,95 €. **7.** Pantalon Maxtrail, Columbia, 89,90 €. **8.** Pince 19 outils Signal, Leatherman, 164,90 €. **9.** Vélo pliable Brompton Explore, 2 065 €. **10.** Chaussures de randonnée Locarno Gore-Tex Mid, Lowa, 189,95 €.



11. Réchaud à gaz portatif Micromo, Jetboil, 159,90 €. **12.** Fauteuil pliable Quechua MH500, Decathlon, 30 €. **13.** Serviette ultra-compacte Airlite Towel, Sea to Summit, 11 €. **14.** Panneau solaire portable USB, BioLite 89,95 €. **15.** Hamac ultra-léger The Lightest, Ticket to the Moon, 65 €. **16.** Sac de couchage Lamina, Mountain Hardwear, 124,99 €. **17.** Kit allume-feu Light My Fire, 32 €. **18.** Lanterne rechargeable Apollo, Black Diamond, 60 €. **19.** Set de pique-nique MealKit 2.0, Light My Fire, 20 €. **20.** Coffret d'observation «Le ciel aux jumelles», Stelvision 119 €.



- 1.** Gourde filtrante Go2, LifeStraw, 54,90 €.
- 2.** Lampe frontale Outdoor Serie MH3, Ledlenser 29,90 €.
- 3.** Travel ukulélé, Kala 149 €.
- 4.** Kit de cuisine Alpha 2 Pot Cook Set 2.2, Sea to Summit, 69,99 €.
- 5.** Baume cutané ClimbOn, Black Diamond, 8,90 €.
- 6.** Savon outdoor multiusage biodégradable, Bivouak, 15,90 €.
- 7.** Jumelles d'observation de la faune Adventure D 8x42, Eschenbach, 165 €.
- 8.** *Le Guide des plantes sauvages et comestibles*, de Rudi Beiser, éd. Larousse, 15 €.
- 9.** Débardeur de randonnée pour femme Quechua MH500, Decathlon, 8 €.
- 10.** Tee-shirt Capilene MidWeight Crew, Patagonia, 70 €.
- 11.** Short de randonnée montagne Quechua MH500, Decathlon, 20 €.
- 12.** Mini-réchaud à bois Campstove 2, BioLite, 149,95 €.






13. Matelas isolant gonflable Ether Light XT, Sea to Summit, 169 €.

14. *Parler aux oiseaux, le guide des appeaux*, de François Morel et Laurent Corot, éd. Delachaux et Niestlé, 14,90 €. **15.** *Le Petit Guide du mycologue, identifier et cueillir les champignons*, de Gérard Tassi, éd. Delachaux et Niestlé, 19,90 €. **16.** Kit de cuisine nomade, Opinel, 59 €. **17.** Tente ultra-légère Distance, montable sur bâtons de trekking Carbon AR, Black Diamond, 400 €. **18.** Lanterne ML6, Ledlenser 84,90 €.

Adrenaline!

CANYON



Dans ce vaste labyrinthe d'eau (ici, Boris dans El Abismo, au neuvième jour), il est impératif de «tenir sa ligne» pour ne pas être piégé dans un siphon.

EXTRÊME

Remous à n'en plus finir, rochers énormes, goulots d'étranglement... Cette rivière péruvienne nommée Apurímac, qui serpente de la cordillère des Andes à la jungle, porte bien son nom en quechua : «le dieu qui rugit». Six fous de kayak ont pourtant décidé de la descendre.

PAR ÉLODIE BARAKAT (TEXTE) ET WEAREHUNGRY.FR (PHOTOS)



1 Hugo 34 ans, vidéaste, il vit à Larchant (77).
Surnom : Clouzberg.
Son rôle : réalisateur, créatif et ingénieux. Il invente des astuces pour filmer et faciliter la vie au camp. En kayak, il est prudent.

2 Louis 32 ans, paysagiste, il vit à Paris (75).
Surnom : Loulou.
Son rôle : blagueur, il a toujours le sourire. Au coin du feu, il joue de la flûte de Pan. Sur l'eau, il est prudent et tranquille.

3 Stéphane 42 ans, métallier chaudronnier, il vit à Sassenay (71).
Surnom : Daron.
Son rôle : plus âgé et plus expérimenté que les autres, il est fédérateur et les rassure tous.

4 Boris 29 ans, vidéaste, il vit dans à Guillestre (05).
Surnom : Bobo.
Son rôle : dernier arrivé dans le groupe, il est spécialiste du slalom et obsédé par la sécurité. Mais souvent malade.

5 Guillaume 32 ans, menuisier charpentier, il vit à Sardan (30).
Surnom : Boulbi.
Son rôle : nerveux, il est le plus tête brûlée, une fois sur l'eau. Efficace, c'est le moteur de l'équipe au quotidien.

6 Mathieu 32 ans, vidéaste, il vit à Aiguilles (05).
Surnom : Coldo.
Son rôle : très expérimenté et technique, il a organisé le parcours. Il est présent dans toutes les situations. Donc rassurant.






A deux pas de ce canyon renversant, les Incas avaient construit, au XV^e siècle, la cité de Choquequirao. Une fois en haut, les aventuriers sont subjugués par les lieux, mais n'ont qu'une envie : retourner sur l'eau.

Adrénaline !



Les sportifs (ici, Boris, dit Bobo) ont dû contourner certains rapides, trop dangereux, par la berge. Pas non plus une sinécure car, chargé, le kayak pèse 50 kg.



Pour rejoindre Cuzco, le camp de base, l'équipe, ici en train de jouer à la coinche (une variante de la belote), a dû rouler 24 heures depuis Lima, la capitale.

Dans les rapides de classe V, il faut être vigilant. Hugo s'est retrouvé pris au milieu des remous après avoir été délogé du contre-courant par des chutes de pierres.



Se réveiller le matin, au pied de sommets culminants à plus de 5 500 m, quel spectacle ! Le temps d'avaler un petit déjeuner et de tout ranger, le groupe levait le camp entre 8 et 9 heures.





Chaque soir, la routine : dresser le campement, allumer le feu et préparer le dîner (ici, Coldo). Au menu : pas de denrées lyophilisées, mais du riz et du quinoa.

325 KM

DISTANCE TOTALE



DÉNIVELÉ

2 078 M

DÉPART 2 800 M - ARRIVÉE 722 M



PARCOURS MAX :
44 KM/JOUR (J17)

PARCOURS MIN :
3,1 KM/JOUR (J10)



Ayacucho

Kimbiri

ARRIVÉE

Lechemayo

Apurímac

Quel changement de décor ! Après 325 km parcourus en 17 jours, au milieu des gorges, les kayakistes sont arrivés dans ce petit village situé dans la jungle. Fini le gris de la roche, ils découvrent alors une végétation luxuriante.

Puente Pasaje

Choquequirao

Dominé par des sommets de plus de 5 000 m, ce canyon est le plus risqué de tous. Une fois qu'on y pénètre, impossible de faire marche arrière ! Luigi, leur équipier péruvien, a préféré quitter le groupe avant d'y entrer.

El Abismo

Puente Cunyac

Machu Picchu

Cañón Blanco

Cañón Negro

Cuzco

DÉPART


Colcha

Le premier canyon fut un calvaire. Le débit de la rivière était faible, mais de nombreux rochers jonchaient le parcours. Heureusement, le groupe avait mis en place un rituel de repérage pour déjouer les pièges.



30 km

Le périple a commencé au cœur des Andes. Depuis Lima, les six kayakistes ont roulé 24 heures à travers les montagnes pour atteindre Cuzco, l'ancienne capitale de l'Empire inca. Puis 2 h 30 pour arriver à Colcha.



Dans ce rapide, le premier classe V du Cañón Blanco, les kayakistes portent habituellement leur canot pour éviter l'énorme siphon, ici caché. Mais Coldo, lui, s'y est refusé.

A

dolescents, ils se sont rencontrés lors de compétitions de kayak et sont devenus amis. Leur passion les avait déjà emmenés en Islande. Mais cette fois, les six aventuriers cherchaient une descente en autonomie pendant plusieurs jours. Ils voulaient une rivière assez longue, sans barrage – avec du débit – mais pas trop dangereuse et en altitude, afin d'avoir de l'eau vive tout le parcours. L'Apurímac, la source la plus éloignée de l'embouchure du fleuve Amazone, qui prend naissance dans les Andes, au sud du Pérou, répondait aux critères. Mais elle était risquée. Dans les années 1950, l'explorateur français Michel Perrin avait fait naufrage. Deux décennies plus tard, l'Américain J. Calvin Giddings a surmonté l'épreuve, qu'il a racontée dans son livre, *Demon River Apurímac*. Il lui a toutefois fallu 31 jours pour faire un trajet à peine plus long que celui des kayakistes. Eux ont mis 17 jours pour 325 km, de la cordillère des Andes à la jungle amazonienne, en traversant les 95 km de rapides classe V, considérés comme extrêmement difficiles, de l'Abismo. Un canyon que seuls quelques kayakistes expérimentés affrontent chaque année. En septembre 2018, les six athlètes ont relevé le challenge.

J1 EN AVANT TOUTE ! COLCHA, 3 000 M, POINT ZÉRO

Depuis Cuzco, les aventuriers ont rejoint la rivière en bus. Avant de se lancer, Luigi, un ami péruvien qui les

accompagne au début du périple, dépose trois feuilles de coca sur l'eau. C'est une offrande à l'Apurímac pour qu'elle prenne soin des kayakistes. Dans la culture inca, cette rivière représente un dieu et signifie «le dieu qui rugit» en quechua.

J3 GARE AUX SIPHONS ! CAÑÓN NEGRO, 12,4 KM PARCOURUS

Peu de débit, des rochers de tous les côtés et, surtout, le danger des siphons : des masses d'eaux s'engouffrent sous les rochers et avalent tout ce qu'elles piègent. Les consignes sont claires : «On ne s'engage pas dans un rapide si on ne voit pas la sortie», «on ne sort pas du kayak sans la corde de sécurité», «on le pose bien pour qu'il ne glisse pas.» Un rituel de repérage se met en place : le premier arrivé s'extrait de son embarcation, observe et montre la meilleure «ligne» à suivre, puis se lance tandis qu'un autre se place en sécurité sur la berge, avant d'être à son tour relayé... «C'est un sport individuel qui se pratique en équipe», explique Boris. Et si aucune voie satisfaisante n'est trouvée, il faut porter. Le canot pèse 23 kilos à vide, 50 avec l'équipement et la nourriture, qui doivent alors être chargés sur l'épaule, sur des rochers glissants.

J4 LA ROUTINE S'INSTALLE CAÑÓN BLANCO, 25,7 KM PARCOURUS

Près de 23 km parcourus aujourd'hui, autant que les trois premiers jours réunis ! La rivière devient plus fluide, les passages moins compliqués. Le moral remonte. Des habitudes s'installent. Le groupe est réveillé par le lever du soleil, avant 6 heures. Le temps de petit-déjeuner et de tout ranger, les kayaks sont à l'eau entre 8 et 9 heures. La cérémonie de la coca amorce les trois à quatre premières heures de navigation. Puis pause déjeuner et recharge des batteries solaires. Suivent deux à trois heures de navigation supplémentaires et, à partir de 16 heures, il faut chercher un lieu où s'arrêter, avant la tombée de



la nuit, à 17 heures «C'est compliqué de trouver et de monter un camp à la lame frontale !» lance Daron. Place, ensuite, au bivouac : eau à filtrer, feu à allumer, dîner à préparer, affaires à sécher... Enfin, autour de 20 heures, le sommeil des athlètes. Les corps épuisés dorment en rang d'oignons, sous des moustiquaires tendues sur une corde entre deux pagaies. «La routine est une alliée, elle donne l'illusion d'être chez soi partout», avoue Hugo.

J7 NAVIGUER MÊME MALADE CAÑÓN BLANCO, 103,8 KM PARCOURUS

La traversée de ce tronçon est forte en émotions. La rivière s'engouffre entre les parois calcaires, et de gros rapides s'y succèdent. Un plaisir pour la plupart, mais pas pour Daron : il est pris de nausées toute la journée. L'eau a beau être filtrée, elle leur retourne les tripes. Le soir, Boulbi, chargé de lire les ordonnances, s'occupe des soins et distribue les comprimés. Aujourd'hui, à Puente Cunyac, ils font le premier ravitaillement. Pâtes, riz, avoine, fruits secs, thon en boîte, pain... C'est aussi ici que Luigi quitte le groupe. Il ne se sent pas prêt,



Le groupe (ici, Daron) est arrivé, après sept heures de marche, à Choquequirao, une cité inca, considérée comme la «sœur» du Machu Picchu.

Dans El Abismo, le canyon le plus risqué du parcours, les athlètes (ici, Coldo) ont affronté une multitude de rapides de classe V.



techniquement, pour affronter l'étape du lendemain, la plus difficile du voyage : El Abismo. Le soir, près du feu, Loulou joue de la flûte de Pan, le groupe reste pensif. Ici, en 1975, J. Calvin Giddings et son équipe avaient attendu pendant trois jours avant d'oser entrer dans le canyon.

J8 AU POINT DE NON-RETOUR

EL ABISMO, 134,6 KM PARCOURUS

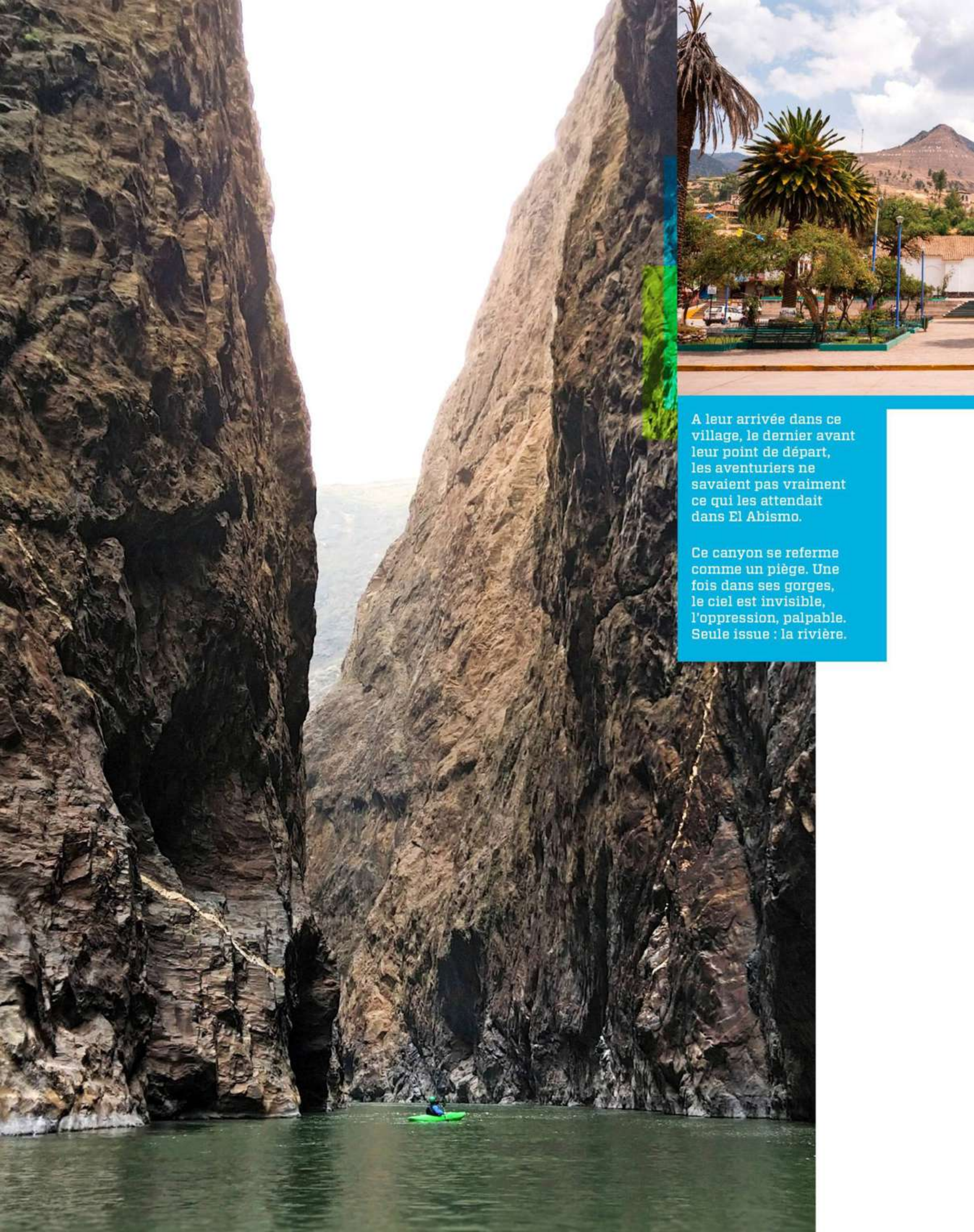
Cette zone est la plus risquée du périple. L'équipée y entre comme dans une cathédrale. Le canyon est majestueux, silencieux, imposant. Sur l'eau, calme plat. Les parois, magnifiquement dentelées par l'érosion, se referment lentement sur les kayakistes... comme un piège. La rivière transperce alors la cordillère des Andes, coincée entre des murs de pierre verticaux de plus de 400 m de hauteur. Autour, les sommets culminent à 5 000 m d'altitude. Aucune autre issue possible, à part l'eau. Rapidement, la tranquillité s'efface, les siphons se multiplient. L'Apurímac devient vicieux. Il faut s'armer de patience, de prudence, et quand c'est trop risqué, porter le kayak. La nuit commence à tomber, le groupe est bloqué en pleine gorge. Un contre-la-montre démarre. Un coin de berge apparaît enfin derrière un rocher, tout juste de quoi bivouaquer. Plus tard, autour du feu, les visages sont tendus. «Le tronçon était difficile et dangereux. Tout le monde savait que, quoiqu'il arrive, il fallait prendre sur soi et avancer», confie Loulou.

J10 PERTE D'UN KAYAK

EL ABISMO, 174,2 KM PARCOURUS

En ce troisième jour dans El Abismo, les nerfs sont tendus. Après moins de 9 km parcourus hier, la rivière est plus que jamais redoutable. Les kayaks se retournent. Inquiets, les sportifs font des repérages et discutent des meilleures voies de passage. Certains se lancent, d'autres hésitent. Daron rejoint Coldo sur un rocher pour analyser un passage difficile quand, soudain, il se retourne. «Mon kayak n'était





A leur arrivée dans ce village, le dernier avant leur point de départ, les aventuriers ne savaient pas vraiment ce qui les attendait dans El Abismo.

Ce canyon se referme comme un piège. Une fois dans ses gorges, le ciel est invisible, l'oppression, palpable. Seule issue : la rivière.



D plus là. J'ai tout juste eu le temps de le voir se faire avaler par un siphon.» Pris au piège sous le rocher, le canot ne réapparaîtra jamais. Hormis ses papiers, son téléphone et ce qu'il porte sur lui, Daron a tout perdu. Comme les 5 kilos de riz qu'il transportait pour le groupe. Finir à la nage ? Trop dangereux ! A pied ? Impossible, il n'y a pas de berges ! «J'ai cru que j'allais pleurer. J'ai mis tout le monde dans la difficulté, et puis les copains ne voulaient pas me laisser partir seul.» Par chance, au-dessus de la falaise, il existe un chemin de trek qui rejoint la passerelle de Santa Rosa, où les kayakistes on prévu de camper. Mais Daron doit d'abord sortir du canyon, en remontant des centaines de mètres de dénivelé rocheux émaillé de ronces et de pierriers. Il s'écorche, manque de dévaler la pente abrupte. Pourtant, après trois heures, il parvient enfin en haut. Après une demi-heure de marche, il atteint la passerelle où ses amis l'accueillent avec soulagement. «Je me suis fait plus peur que jamais dans un kayak», soupire-t-il.

J11 AU ROYAUME INCA **CHOQUEQUIRAO, 177,3 KM**

Deux jours sans kayak : direction les ruines de Choquequirao («berceau d'or» en quechua). Cette parenthèse hors de l'eau, prévue dans le parcours, vient à pic pour oublier la mésaventure

de la veille. La cité inca, construite au XV^e siècle, est connue comme la sœur jumelle du fameux Machu Picchu. Plus difficile d'accès, elle est moins visitée. La dernière partie du chemin se fait à pied. Cinq heures de marche mènent les kayakistes à un village perché à 3 000 m d'altitude, où ils passent la nuit. Le lendemain, après deux heures supplémentaires, ils atteignent le site. La puissance du lieu, construit à flanc de montagne sur plusieurs niveaux, les laisse sans voix. «Après plusieurs jours sur la rivière, on se demandait comment, six siècles auparavant, des gens parvenaient à vivre ici, isolés de tout», se souvient Hugo. Mais rapidement, comme sous emprise, leurs yeux cherchent la rivière. «On s'était bagarrés avec le canyon pour en sortir, mais une fois loin de l'eau, on n'avait qu'une envie, c'était d'y retourner !» confie Loulou.

J13 OÙ EST L'HORIZON ? **EL ABISMO, 177,3 KM PARCOURS**

Sans kayak, Daron doit quitter le groupe. «Repartir à cinq au lieu de six, ça nous a pincé le cœur», admet Boulbi. Comme pour remonter le moral du groupe, le parcours devient moins dangereux, plus joueur. Pourtant, l'oppression commence à se faire sentir. Depuis des jours, des montagnes et des parois infinies barrent, en effet, le ciel. Où est l'horizon ? «On était toujours en dessous de tout, enfoncés dans les entrailles des Andes», souligne Hugo. «On avait l'impression que la roche plongeait dans la rivière, et que nous étions au cœur de tout», ajoute Loulou.

J15 REFAIRE LE PLEIN **PUENTE PASAJE, 218,5 KM**

Enfin, El Abismo arrive à sa fin. Au sortir des montagnes, la rivière s'ouvre et s'adoucit : moins de danger, plus de plaisir. Le groupe parcourt 100 km d'eau vive sans aucun siphon, un

paradis qui coule jusqu'à la jungle amazonienne. Il est temps de faire le second ravitaillement à Puente Pasaje. Mais les aventuriers déchantent vite : le village est désert ! La gaieté du début de journée se transforme en désarroi. Assis contre une baraque vide, les cinq compagnons font le point sur ce qui leur reste : une boîte de thon, une ration de riz, quelques amandes... Un peu juste pour les trois jours restants. Après une heure d'attente, miracle ! Un camion rempli de bananes, maïs et autres denrées s'arrête. L'équipée repart les bras chargés, soulagée. Le soir, autour du feu, popcorn au menu, c'est la fête !

J17 LA JUNGLE, ENFIN ! **LECHEMAYO, 279,9 KM PARCOURS**

Lentement, les kayaks s'enfoncent dans la forêt. Le bruit de l'eau disparaît peu à peu, couvert par une note aiguë. «C'était comme si des milliers de grillons se mettaient à chanter en simultané. Le moment était presque mystique», raconte Hugo. Le vert de la végétation luxuriante remplace les couleurs minérales des roches. Au-dessus de la tête des aventuriers, quelques oiseaux. Autour d'eux, le brouhaha des animaux qui grouillent, mais ne se laissent pas voir... Ils savourent cette ambiance inédite en glissant sur les derniers kilomètres qui les séparent du point final : Lechemayo. Ce village d'agriculteurs campé sur la rive compte une cinquantaine de baraques tout au plus. Ils profitent de leurs dernières heures avec la rivière, prêtent leur kayak à des enfants du village, font leur lessive au coucher du soleil. Le lendemain, ils doivent partir pour Lima, où les attend leur compagnon d'infortune. Et leur vol de retour.

■
ÉLODIE BARAKAT

*Sortir de
l'ordinaire*



DEUX ROBINSONS

en Sibérie

Baptiste et Joffrey ne sont pas de grands sportifs, mais fans d'outdoor. En août 2019, ils se sont élancés au cœur de la taïga et au fil des rivières, sur 300 kilomètres. Sans boussole ni GPS. Et avec tout juste assez de nourriture pour survivre.

PAR MARINE SANCLEMENTE (TEXTE)
ET LES FRÈRES HUBLLOT/AGENCE ZEPPELIN (PHOTOS)





Avec seulement
deux kilos de riz
dans leur sac,
il leur a bien
fallu s'adapter.
Principaux moyens
de subsistance :
la cueillette
et la pêche.

Baptiste Dulaar

A 17 ans, ce baroudeur a quitté l'école pour étudier les plantes. Depuis, ce presque trentenaire vit dans un tipi au cœur de la forêt vosgienne et forme les aventuriers aux techniques d'autonomie avec son association Vivre la Forêt.

Joffrey Bonnechère

Après des études d'informatique, ce Normand passionné de grands espaces (29 ans) a parcouru l'Europe à pied jusqu'à la Turquie. Amoureux des nuits à la belle étoile, en pleine nature, il a choisi de faire du voyage son mode de vie.



Les aventuriers ont préparé leur sac à la va-vite quelques jours avant le départ. Aucun vêtement technique ni accessoire dernier cri, mais des duvets d'occasion, une tente prêtée, une paire de vieilles chaussures en cuir achetée deux euros dans une brocante, deux pulls en laine, quelques paires de chaussettes, une trousse à pharmacie avec des huiles essentielles (arbre à thé, ravintsara...), une casserole, deux briquets, une hache et deux herminettes. Pas de manteau donc, ni de savon, ni de brosse à dents. «Les branches de saule et le charbon sont efficaces pour se laver les dents. Nous n'avons rien pris de superflu», plaisante Baptiste. Le reste, les deux amis l'ont trouvé dans la nature. «Ils collectent les souvenirs, pas les objets», lance Alexis Lopez, l'un des deux photographes qui les a accompagnés.



Baptiste et Joffrey
ont dû attendre
dix jours pour être
rassasiés : soixante-
dix-huit perches
attrapées en seulement
deux fois !

«Quand le sac est plein,
on ne cherche pas ce que
la nature peut nous apporter.»



Myrtille des marais

AU QUOTIDIEN, LA FAIM AU VENTRE



Baies, champignons...
Dans la partie
européenne,
c'était royal pour
la cueillette !

En partant trois semaines avec seulement deux kilos de riz par personne, ils ont pris un risque. «Mais quand on n'a besoin de rien, on n'observe pas la nature et on ne cherche pas ce qu'elle peut nous apporter», remarque Baptiste. Au début, grâce à ses connaissances botaniques, ils trouvaient des baies polaires, des myrtilles, des champignons et des pignons de pin, aliments précieux pour agrémenter leur unique plat de riz quotidien et varier les apports nutritionnels. Mais, après une semaine de marche soutenue, la nourriture a commencé à se raréfier. Sur le versant asiatique, plus rocheux et plus froid que la partie européenne, la faim a fini par se faire sentir. Après deux jours de jeûne forcé, Baptiste et Joffrey ont finalement trouvé une zone propice à la pêche le long des berges de la rivière. Ils y ont posé un filet. Première prise : 22 poissons relevés, uniquement des perches. Le lendemain, 56. Ils en ont dévoré plus de la moitié en deux soirées. L'euphorie ! «Nous mangions à notre faim pour la première fois depuis le début du voyage», raconte Joffrey avec philosophie.





UN CHALLENGE PHYSIQUE ET MENTAL

↑
Joffrey
(ci-dessus) a frôlé
plusieurs fois
l'hypothermie. Pour
se réconforter,
heureusement,
il y avait le feu
et l'amitié !



Les compagnons ont marché dix heures par jour, qu'il vente ou qu'il pleuve, et dû traverser trois rivières pour atteindre leur but. «On devient humble face à l'immensité et à l'hostilité des éléments naturels», assure Alexis Lopez, l'un des deux photographes. Chaque passage était une épreuve. «L'eau était si glacée qu'elle nous transperçait.» Pour éviter les détours, il leur a fallu franchir la même rivière jusqu'à douze fois en une seule matinée ! Joffrey a plusieurs fois frôlé l'hypothermie. Toute la journée, ils rêvaient du feu de camp qui, le soir, les réchaufferait. Heureusement, les aventuriers avaient appris les techniques pour l'allumer, même par temps humide, grâce à l'écorce de bouleau, inflammable. Mais leurs vêtements avaient du mal à sécher. «Enfiler son pantalon mouillé lorsqu'on sort de son duvet chaud, ça mine le moral», avoue Joffrey. Le froid était d'autant plus difficile à affronter qu'ils avaient faim. Après vingt jours, ils avaient perdu chacun plus de six kilos. «Le périple le plus dur que j'ai jamais réalisé», confie Baptiste.

... **300 kilomètres** parcourus... /... **10 heures** de marche par jour... /... **20 jours**
sans croiser personne... /... **3 °C** en moyenne la nuit... /... **6 jours** de jeûne...



Pour ne pas
multiplier les
détours, il a
fallu affronter
la même eau glacée
jusqu'à douze fois
en une matinée !

UNE EMBARCATION DE FORTUNE



Pin de Sibérie

Pour assembler leur radeau, les deux amis ont campé quelques jours au bord de la Liapine, dans le district des Khantys-Mansis.



A mi-parcours, Baptiste et Joffrey ont atteint les rives de la rivière Liapine, au nord-ouest de la Sibérie. Il leur a fallu trouver un endroit où camper plusieurs jours pour construire une embarcation. Une première pour les baroudeurs. Ils voulaient expérimenter deux méthodes. D'abord une classique : abattre un arbre à l'aide d'une hache et de deux têtes d'herminettes (petites haches à tranchant recourbé), puis le tailler pour obtenir la première coque du bateau. Ensuite, l'ancestrale : façonner le second flotteur avec un autre tronc, en y faisant une entaille puis en le creusant à l'aide d'un feu. Enfin, solidariser l'ensemble avec des morceaux de bois moins larges, solidement reliés par des joncs en guise de corde. Malheureusement, le temps manquera, et les vivres aussi. Comme Joffrey se sentait trop faible pour continuer le travail, Baptiste décidera de bousculer les plans. Ils optèrent alors pour un radeau de fortune en assemblant des troncs d'arbres secs trouvés dans la forêt avec une ceinture et un tee-shirt mis en lanières. Au bout de deux jours, l'engin flottait. Le duo reprit espoir.



SUR LE RADEAU, ENFIN LA QUIÉTUDE

Après avoir enduré
le froid et la
fatigue physique,
les deux baroudeurs
ont fini par
se laisser porter
par le courant.



Pendant la première moitié du périple, les aventuriers n'ont eu aucun moment de répit. «Nous étions en mode survie», confient-ils. Avec l'embarcation, le voyage a pris une autre tournure. Au début, Baptiste et Joffrey pagayaient tout le temps, mais ils s'épuisaient. Ils ont alors opté pour une méthode plus douce : se laisser porter par le courant. Le radeau s'est mis à glisser tranquillement sur l'eau. Adieu la fatigue. «Nous passions environ dix heures par jour allongés comme sur une plage, mais au cœur de la taïga, c'était grandiose», s'amusent-ils. La tête levée vers les nuages, ils profitaient des rayons du soleil et observaient le vol des grands aigles royaux qui planaient au-dessus d'eux. Un état méditatif, dans lequel ils ont pris conscience du caractère magique de leur expédition. L'embarcation est devenue leur maison. Après six jours de navigation, l'équipe est enfin parvenue à Saranpaul, le dernier village en aval des contreforts de l'Oural. «Le temps passé sur le radeau fut le meilleur de notre périple.»



«Toutes ces heures
passées allongés
au cœur de la taïga,
c'était grandiose !»



Pour mieux s'immerger dans la nature et se connecter avec les éléments, Baptiste et Joffrey ont décidé de se couper du monde. Pas de GPS donc, ni de téléphone satellite pour connaître la météo ou donner des nouvelles. «La sensation d'isolement permet d'être plus à l'écoute de soi-même, seul le moment présent importe, cela plonge dans une sorte de solitude méditative.» Afin de réussir à se repérer, les deux baroudeurs ont mémorisé une carte avant de partir, mais ils ne l'ont pas emportée. Pour le reste, ils ont fait confiance à leur sens de l'observation : position du soleil, emplacement de la mousse, traces fraîches des animaux... Car, bien sûr, le contact avec la faune a fait partie de l'aventure. Un matin, alors que l'orage grondait, l'équipe est partie précipitamment sous la pluie. Soudain, Joffrey a poussé un cri : une ourse énorme et ses deux petits se trouvaient à 40 mètres d'eux. «Nous avons tellement froid et faim que l'effet de surprise et la magie du moment ont pris le dessus sur la peur», se souvient-t-il.

EN OSMOSE AVEC LA NATURE ET LE SILENCE





Pendant leur
trois semaines
de progression,
Baptiste et
Joffrey ont
surtout croisé
des hardes
de rennes et une
famille d'ours.

«La sensation
d'isolement permet
de vivre dans
l'instant présent»

Leur objectif :
se couper du monde
pour être
«plus à l'écoute»
d'eux-mêmes.





IMPÉRIALE POUDREUSE

Un enneigement hors norme, une fraîche légère, des flocons énormes... Pour les passionnés de ski, le Japon est un paradis. Reportage dans la célèbre région d'Hakuba, près de Nagano.

**PAR PATRICIA OUDIT (TEXTE)
ET JÉRÉMY BERNARD (PHOTOS)**

Le hors-piste d'Hakuba, situé au pied du massif Shiro-Uma Sanzan, entre 760 m et 1 380 m, attire les passionnés de poudreuse du monde entier.

**«EN EUROPE,
NOUS AVONS DE
LA POUDREUSE
PROFONDE,
MAIS JAMAIS
DE CETTE
QUALITÉ-LÀ»**



Une légèreté de plume,
une douceur de velours,
une variété de terrain...
De quoi faire rêver les
amateurs de ski du monde
entier. Nozawa Onsen (en
bas, à droite) est une petite
station proche de Hakuba.







**LE FREERIDE
EST RÉCENT,
MAIS LA
CULTURE
DU SKI EXISTE
DEPUIS PLUS
D'UN SIÈCLE**

屋根雪注意

頭上を確認して
通行して下さい。

Malgré son succès, la station, d'Hakuba a conservé des hôtels authentiques comme celui-ci, isolé dans la montagne.

**AU JAPON,
LE HORS-PISTE
SE PRATIQUE
DANS UN PAYSAGE
SUBLIME,
DIGNE D'UNE
ESTAMPE**

En 2013, le freeride était encore interdit au Japon. Mais la législation a été assouplie pour attirer les étrangers.





6 SPOTS INCONTOURNABLES POUR LE FREERIDE



Pour Richard Permin, la poudreuse nipponne possède une saveur particulière : elle symbolise sa résurrection. C'est en effet au Japon que le freerider français a choisi, début 2017, de rechausser les skis pour la première fois, après s'être brisé les deux talons sur une mauvaise réception, à Avoriaz, un an auparavant. Vu l'ampleur

de l'accident, la neige dure n'était pas une option envisageable. Lui vint alors l'image du pays du Soleil-Levant. Là où l'or blanc est un puits sans fond. Une condition pour se lancer sans appréhension et retenter des sauts. Richard décide donc de se rendre à Hakuba, la station star des Alpes japonaises, située à 250 km au nord-ouest de Tokyo, et à moins d'une heure de route de Nagano, qui a accueilli les jeux Olympiques d'hiver en 1998. Pour son quatrième trip dans l'Archipel, le sportif trouve ce qu'il est venu chercher, davantage même. Cette année-là, la neige atteint des volumes encore plus prodigieux que d'ordinaire. Dix jours bénis, en orbite autour d'Hakuba, à disparaître dans l'immaculé des gerbes d'écume, à s'y noyer pour se sentir respirer. A enfin ressentir le plaisir qui prend le pas sur la douleur. Plus qu'un soulagement, Richard Permin vit alors une renaissance.

Ce professionnel du freeride n'est pas le seul à bénir la poudreuse japonaise. En dépit de dénivelés de faible amplitude, de pentes assez douces et d'installations vétustes, tous les amoureux du freeride convergent ces dernières années vers le pays du «Soleil-Poudrant». Avec une majorité d'Australiens et de Chinois, mais aussi de plus en plus d'Européens et d'Américains, selon les professionnels locaux. «Cet engouement du grand public est récent,

**ENTRE
CONFORT,
NATURE,
ET RUSTICITÉ,
L'ARCHIPEL
OFFRE UN
ART DE VIVRE
UNIQUE**



mais il remonte à plus de dix-quinze ans dans le milieu des riders pros», assure Jérémy Bernard, qui signe les images de ce reportage, réalisé sur plusieurs années lors de l'étape japonaise du Free-ride World Tour (championnat du monde de ski freeride) dans ce même spot d'Hakuba. Pour ce photographe skieur, cet or blanc fut une révélation. «Adolescent, avec mes copains, on regardait des vidéos sur le freeski au Japon. On rêvait de se faire ensevelir dans cette poudreuse "champagne" !»

Cette neige d'exception n'a pas non plus échappé au Suisse Nicolas Hale-Woods, le patron du Free-ride World Tour. Cet inlassable défricheur de nouveaux terrains de jeu a décidé d'y implanter, en 2018, la première étape de son championnat du monde de ski freeride, après un test sur une épreuve qualificative en 2017. Il y a de quoi faire au Japon, car les montagnes recouvrent 72 % du pays, mais

À VOUS DE JOUER !

► **Quand y aller ?**
Entre janvier et février.

► **Quel budget ?**
1 500 € minimum pour 7 jours (sans les repas).

► **Quel guide ?**
Seules les agences spécialisées en proposent, comme destination-poudreuse.com. Compter 3 000 € pour une semaine (tout compris).

► **Préparer son séjour :**
snowjapan.com



Hakuba a été un choix qui s'est imposé. «On trouve là-bas les sommets les plus hauts et les plus pentus du pays, plus que sur ceux d'Hokkaido (île du Nord), avec une énorme variété de profils et des mouvements de terrain parfaits qui satisfont les meilleurs skieurs et snowboarders.» Depuis cinq ans qu'il s'y rend, il ne s'en lasse pas. «Même lorsqu'il pleut à 2 000 m, cela n'impacte en rien la qualité de la glisse», s'enthousiasme-t-il.

La démesure des hivers : un miracle climatique devenu poudre aux œufs d'or

Il faut dire que cet épais manteau blanc est incomparable. Une légèreté de plume, une douceur de velours. Une texture que les Suisses comparent à la crème de gruyère, quand les Américains évoquent la chantilly. Mais tous s'accordent à dire que les flocons sont énormes, de la taille de mini-pizzas,

jusqu'à 6 cm de diamètre. De l'inédit loin du pays de Heidi. Et puis, quelles quantités ! «En Europe, il nous arrive d'avoir de la poudreuse profonde, mais jamais à cette fréquence-là, et de cette qualité», estime Jérémy Bernard. En moyenne, les cumuls de neige peuvent s'élever à plus de 11 m chaque hiver dans les Alpes japonaises, trois à quatre fois plus qu'en France. De quoi faire rêver les amateurs de grand ski pour qui l'Ouest américain est un must.

D'où vient ce miracle climatique devenu poudre aux œufs d'or ? Selon les météorologues et guides locaux, le phénomène proviendrait du télescopage d'un froid oscillant entre -10 °C et -20 °C l'hiver et d'une humidité permanente. En clair, de la rencontre des flux d'air gelé venus de Sibérie et des eaux chaudes de la mer du Japon, qui provoque presque en permanence des nuages sur la côte nord de l'archipel. De plus, l'enneigement en basse

Bains publics, soupes de nouilles et sushis... tout est prévu pour les skieurs fatigués. En forêt, il n'est pas rare de croiser des saros, ces caprins protégés qui vivent en altitude.



Le haut niveau d'enneigement est lié à la rencontre des flux d'air gelé venus de Sibérie et des eaux chaudes de la mer du Japon.



CES «CAR DANCHI» EN QUÊTE DE FRISONS

Lestés de leur Maple, la plus fiable des cartes routières japonaises, et de leurs smartphones, les *Car Danchi* sillonnent les montagnes pour mettre leurs traces dans de la bonne poudreuse. Apparus dans les années 2000, ces snowboarders désargentés n'ont d'autre solution que de dormir dans leurs voitures. *Car Danchi*, en japonais, signifie «petits appartements délabrés», un peu comme leurs vans customisés à coups de système D. Chacun y va, en effet, de sa technique pour transformer son véhicule en chambre à coucher. Ici, un lit fait de cartons, d'une planche de contreplaqué et de deux tapis de sol. Là, un lit pliable avec une multitude de tiroirs, et des trappes à skate et planches de snowboard. Pour ceux qui voudraient les imiter, reportez-vous à la vidéo *Car Danchi* épisode 1, signée Neil Hartmann, un Américain installé au Japon qui documente depuis le début le phénomène (<https://www.facebook.com/CarDanchi/videos/1038415192901274/>). Une sorte de tutoriel inaugural du *car bed concept*, indispensable pour apprendre l'art du feng shui version modèle réduit. Certains de ces passionnés ont désormais investi dans du plus grand et plus neuf, mais l'état d'esprit reste le même : rouler, rider du sud au nord, et vice-versa. Bref, prolonger l'hiver, pour qu'il n'ait pas de fin. ■

D altitude, dès 700 ou 800 m, abrite du vent les forêts de bouleaux et de pins dans lesquelles s'agrègent les flocons. Idéal pour la glisse : la neige est si sèche que la compacter dans ses mains relève de l'exploit. Dmesure des hivers, qui ont un revers, prévient notre photographe. «Il ne fait quasiment jamais beau. Mais les immenses et superbes forêts de bouleaux garantissent une bonne visibilité. Et puis, dès que le soleil perce, il se met à faire très chaud et la neige devient molle en une heure.»

La démocratisation de cet eldorado n'était pourtant pas gagnée. Certes, depuis plus d'un siècle, il existe une culture du ski dans l'Archipel, comme en témoignent les photos en noir et blanc présentes dans la station d'Hakuba, montrant des sportifs sautant des corniches avec leurs longs skis en bois. Mais, une fois les remontées mécaniques installées, la pratique du hors-piste a longtemps été prosaite, car considérée comme dangereuse. Dans les années 2000, seuls les *Car Danchi*, ces snowboard-

**LES TAUX
D'ENNEIGEMENT
SONT TROIS
À QUATRE
FOIS PLUS
ÉLEVÉS
QU'EN FRANCE**



deurs locaux qui sillonnent le pays en van (voir encadré), se risquaient à traquer la poudreuse en hors-la-loi. Le skieur amateur nippon, lui, ne s'aventurait guère hors des pistes. En 2013, si on enfreignait la loi, on risquait même la prison. Mais les stations japonaises ont perdu les deux tiers de leurs clients entre 1998 et 2017 (de 18 millions à 6 millions, selon les professionnels), si bien qu'elles ont récemment assoupli les règles. Ce qui était un interdit peu négociable avec les autorités s'est ainsi mué en argument de vente qui attire aujourd'hui plus de 30 % d'étrangers.

En haut, l'émerveillement est total. «A Hakuba, on s'échappe par le sommet de la station et là s'ouvre un domaine hors-piste avec des runs (descentes) fabuleux», raconte Jérémy Bernard. Pour mettre en garde les skieurs, il y a les traditionnels piquets et cordelettes assortis de panneaux d'avertissement. Mais attention, si on se lance, c'est encore plus à ses risques et périls que dans les stations alpines car,

au Japon, les secours sont quasiment inexistants : aucun pisteur, guide de haute montagne ou urgentiste. «Ils sont en retard à ce niveau-là. En cas de problème, c'est la police qui gère», prévient notre photographe. Cela dit, la stabilité du manteau neigeux réduit fortement le risque d'avalanches. Et puis, pour que les secours s'améliorent et que skieurs et snowboarders locaux dévalent sereinement les pentes, Nicolas Hale-Woods a mis en place des ateliers éducatifs entre Hakuba et la station suisse de Verbier, finale historique du championnat, afin de contribuer à la formation de pisteurs.

Le caractère sacré des forêts de bouleaux donne une certaine mystique

La qualité et la quantité de neige ne sont pas les seules raisons d'aller rider au Japon. C'est aussi l'occasion d'un voyage inoubliable. «Il y a une certaine mystique avec, par exemple, le caractère sacré des forêts de bouleaux, que l'on dit habitées par les esprits et qui explique en partie la réticence des anciens à les déranger», souffle le patron du Freeride World Tour. Et la culture est fascinante. «Entre *onsen* (bains publics), *ramen* (soupe de nouilles) et sushis, le dépaysement est total», plaide Jérémy Bernard, pour qui cette destination allie deux notions a priori contradictoires : le confort et la rusticité. Cette douceur de vivre, plus cette neige excellente, voilà de quoi motiver n'importe quel *ski bum* (routard des neiges) à économiser puis casser sa tirelire pour découvrir ce paradis. Entre le billet d'avion (environ 600 €), le logement (à partir de 60 € la nuit),

le forfait (50 €) et la location des skis (100 € pour la semaine), il faut compter au minimum 1 500 € (sans les repas) pour sept jours de glisse.

N'attendez pas trop pour vous décider, car les Japonais seront bientôt les rois de cette poudreuse. En trois ans, des dizaines d'académies spécialisées, émanations du Freeride World Tour, ont été créées dans le pays, permettant l'éclosion de très bons glisseurs du cru. Ainsi, Yu Sasaki, 33 ans, un génie du ski, natif de Sapporo, un autre haut lieu de la glisse olympique, a été retenu voici deux ans pour participer au Freeride World Qualifier (la compétition qualificative pour le Freeride World Tour). Et il a remporté l'épreuve d'Hakuba en 2019. Jérémy Bernard se réjouit de ces évolutions. Tout à son rêve de gosse, le skieur photographe – et inversement – a capturé des mains et des têtes qui sortent de la neige. Insoutenable légèreté des êtres émergeant de ce tsunami blanc.

■
PATRICIA OUDIT

Être sûr d'être bien vu !

Quels sont les critères pour choisir un éclairage ?
Quelle puissance privilégier ? Que vous pratiquiez
le vélo, la course à pied ou la trottinette,
voici un guide des meilleurs équipements.

PAR MATTHIEU AMIELH (TEXTE)

Nos experts



**DENIS
VITIEL**

Conseiller à la
Fédération française
de cyclotourisme.



**OLIVIER
SCHNEIDER**

Président de la Fédération
française des usagers
de la bicyclette.

Pas de doute. Les Français sont de plus en plus nombreux à se déplacer autrement qu'en voiture. D'après la mairie de Paris, la fréquentation des voies cyclables de la capitale s'est envolée de 54 % entre septembre 2018 et septembre 2019. A en croire la Région, les cyclistes effectuent désormais 840 000 trajets chaque jour de semaine en Ile-de-France, deux fois plus que les motards et les utilisateurs de scooter. Il faut dire que les engins électriques se popularisent : il s'en est vendu 338 000 en 2018 d'après l'Observatoire du cycle, 21 % de plus qu'un an plus tôt. Et ce n'est qu'un début. Avec son «plan vélo» annoncé en 2018, le gouvernement souhaite faire du deux-roues un mode de transport à part entière au niveau national, en portant sa part dans les déplacements quotidiens de 3 % à 9 % d'ici à 2024. Depuis quelques années, on note aussi l'usage croissant de la trottinette (de plus en plus électrique) qui a envahi les grandes villes (1,4 million achetées en 2018, d'après la Fédération des professionnels de la micro-mobilité). Si l'on y ajoute les 13,6 millions de pratiquants, occasionnels ou réguliers, de course à pied, cela fait beaucoup de monde sur les routes et les trottoirs...

Autant dire que, pour bien voir et être bien vu, et ainsi éviter les accidents, mieux vaut avoir de bonnes lumières à la nuit tombée. Ce n'est pourtant pas toujours le cas. Il n'existe aucun chiffre sur le sujet, mais les témoignages indiquent que la part d'utilisateurs mal ou pas éclairés est élevée. «Dans ma ville, à Grenoble, la proportion avoisine les 60 %», estime Denis Vituel, le président de la commission sécurité au sein de la Fédération française de cyclotourisme. Tous les week-ends, il se déplace pour sensibiliser les pratiquants

sur le sujet. À l'automne dernier, la Fédération française des usagers de la bicyclette (FUB) a d'ailleurs réalisé une campagne «Cyclistes, brillez» afin d'alerter les Français.

Restent plusieurs questions. Quels sont les critères d'un bon éclairage ? Quelle puissance de lumière choisir ? Existe-t-il des produits polyvalents, qui peuvent servir pour les deux-roues et la course ? Quelle est la réglementation ? Nous avons interrogé Denis Vituel et Olivier Schneider, président de la FUB. Ce dossier contient un choix de modèles reconnus pour leur fiabilité et la sécurité qu'ils apportent. En effet, certaines pratiques – notamment sportives – nécessitent des éclairages puissants (1 000 lumens minimum), surtout lorsqu'elles se déroulent en rase campagne et/ou en pleine nuit. Mais une bonne visibilité urbaine peut

être assurée par un éclairage à partir de 20 euros. La recherche du phare délivrant un maximum de lumens (l'unité de mesure du flux lumineux) n'est donc pas forcément pertinente.

«Attention aux éclairages trop puissants (plus de 1 500 lumens). Ils peuvent devenir contre-productifs en éblouissant les autres utilisateurs. Les fabricants doivent ainsi travailler sur la forme du faisceau», explique Olivier Schneider. De même, soyez vigilants avec les feux amovibles : l'angle du faisceau, souvent réglé de manière aléatoire, peut gêner les autres cyclistes. Enfin, le respect de la réglementation – qui n'impose aucune puissance minimale pour un éclairage donné – n'est pas un gage de sécurité, d'après les spécialistes. Cependant, la FUB a créé une Commission éclairage qui teste et note de nombreux modèles disponibles sur le marché*. Avec cette sélection et celle de GEO Aventure, vous devriez y voir plus clair. ■

*<https://www.fub.fr/tests-eclairages>

**Attention aux feux
trop puissants !
Ils risquent d'être
contre-productifs
en éblouissant
les autres**

Les éclairages pour vélo

LES PACKS AVANT / ARRIÈRE

Avec ce type de produit, on fait d'une pierre deux coups. Grâce à deux LED puissantes, le pack Bontrager (2) combine un excellent mix d'éclairage (1 300 lumens à l'avant et 200 lumens à l'arrière) avec un plus : un feu arrière au mode de clignotement visible de jour jusqu'à 2 km et connecté au GPS. Dans la même gamme de prix, celui de la marque Knog (1) est aussi intéressant : il offre une excellente visibilité à 330° (important aux carrefours) et possède un USB de recharge intégré. Pour un budget plus serré, le pack de Sigma Sport (3) présente un bon rapport qualité/prix avec un feu avant qui garantit une visibilité à 70 m et un à l'arrière d'une portée de 400 m. Il se fixe sur tout vélo.

1. Knog, Big Cobber TwinPack, 159,99 €.

2. Bontrager, Ion Pro RT et Flare RT, 169,99 €.

3. Sigma Sport, Buster 300 / Nugget Flash USB K-Set, 51,95 €.



LES SYSTÈMES AVEC BATTERIE



1. Hope, Lampe R2 LED Vision (batterie 3,2 Ah), 215 €.



2. Lupine, SL AF (batt. 3,5 Ah), 420 € ; (batt. 6,9 Ah), 466 €.

Pour la puissance et l'autonomie, privilégiez les feux dotés d'une batterie externe, parfaits pour une utilisation sportive. La Lupine SL AF (2) intègre deux modes d'éclairage puissants, plein phare et croisement pour ne pas éblouir les autres usagers, de respectivement 1 300 et 1 000 lumens. Moins chère, la Hope R2 (1) offre six modes d'éclairage et est livrée avec un support de montage pour guidon, casque et même en frontale.

LES PRODUITS INNOVANTS



1. Cosmo Connected, Cosmo Ride, à partir de 69,95 €.



2. Look, Geo Trekking Vision, 99,9 €.

Cosmo Ride (1) est le premier feu amovible connecté au smartphone. Adapté à la majorité des casques de vélo et de trottinette, il indique la direction que le conducteur va prendre, et son intensité lumineuse augmente au freinage. De son côté, Look (2) propose une pédale avec un éclairage d'une autonomie de 30 heures, rechargeable par micro-USB. Intégrant une face automatique compatible avec les cales SPD, le système est adapté à une pratique sportive.



Niterider, Sentinel 150, 59,99 €. C'est le seul éclairage à émettre un faisceau laser sur le sol pour éviter que les véhicules ne s'approchent trop près du vélo. Il propose 2 niveaux d'éclairage (150 lumens max), 2 modes flash pour la journée et 3 modes laser. D'une autonomie de 21 h, il se recharge en 4 h sur une prise USB.



The Beam, Lucia, 49 €. Il se monte sur le rail de selle. Il est équipé d'un accéléromètre, qui déclenche un feu de stop en cas de freinage, et d'un capteur de luminosité, qui allume l'éclairage en cas de lumière insuffisante. Autres points forts : son poids plume (39 g) et une autonomie de 22 h.





1. MET,
Crossover,
60 €.

Les casques

Le Crossover (1) est d'un excellent rapport qualité/prix. Il possède une LED intégrée, une visière amovible - pour la ville et sur les chemins -, un filet anti-insectes et des mousses intérieures lavables. Plus haut de gamme, le Pedelec 2.0 (4) est un modèle urbain : capuche de pluie intégrée, grande visibilité grâce à sa lumière LED à l'arrière du casque et réflecteurs lumineux. Si vous aimez le high-tech, prenez un Lumex Pro (3). Il est livré avec une télécommande, un système Bluetooth et un micro intégré, qui permettent d'activer ses lumières et la fonction clignotant, et aussi de téléphoner. MET propose également une lumière LED (2) à clipser sur tous ses casques.



2. MET, USB LED Light, 29 €.



3. MFI, Lumex Pro, 199 €.



4. Abus,
Pedelec 2.0,
149,95 €.

Les textiles réfléchissants



1. Ozio, cuissard long Gran Fondo 2 bleu navy, 139 €.

Pour assurer sa sécurité à vélo, un gilet haute visibilité est recommandé de nuit comme de jour. Castelli (6) propose une veste d'hiver en tissu Gore Windstopper dotée de panneaux réfléchissants sur les épaules et dans le bas du dos. Moins cher, mais idéal pour une utilisation sportive : le gilet Jacqueline Audax (2) offre une protection coupe-vent, avec deux poches cargo. Pour une sécurité maximale à moindre coût, vous pouvez opter pour le VisioPlus de L2S (3), d'un très bon rapport qualité/prix : respirant, il est doté de bandes réfléchissantes en microbilles, parfait en ville. Pour le reste du corps, Ozio a conçu un cuissard long, moulant et confortable de haute qualité avec des empiècements et un logo réfléchissants (1). Dotés d'un rembourrage gel, les gants d'hiver Night Explorer (4) sont 100 % réfléchissants, comme les surchaussures Raceviz (5), au tissu élastique coupe-vent et imperméable permettant de garder les pieds au chaud quand il fait entre 0 et 10 °C.



2. Café du cycliste, gilet Jacqueline Audax, 125 €.



3. L2S, gilet VisioPlus réfléchissant, 25 €.



4. Wowow, gants Night Explorer, 34,95 €.



5. Raceviz, Shoe Cover Artic, 44,99 €.

6. Castelli, veste technique Mortirolo V Reflex, 239,95 €.

Les feux polyvalents

L'Eclipse (1) est un éclairage passif (qui permet d'être vu) d'un bon rapport qualité/prix. Rechargeable en micro-USB, il se clipse sur les vêtements ou le sac à dos. Il est équipé d'une LED dont la couleur (blanche ou rouge) peut être changée selon la localisation (avant ou arrière). La Bike and Camp (2) s'attache sur le guidon, la tige de selle ou la sacoche, et aussi en frontale grâce à son bandeau intégré. Plus haut de gamme, la Blika R7 (3) est une lampe polyvalente idéale en utilisation sportive. Dotée d'une grande puissance (2 100 lumens), elle éclaire les chemins sombres, que vous soyez à vélo, en trail, à ski ou en randonnée. Elle est livrée avec un système d'accroche qui se fixe sur un casque.



1. Bookman,
Eclipse, 29 €.



2. Blackburn, Outpost Bike and Camp Light, 59,95 €.



3. Lupine, lampe Blika R7 SC, (batterie 6,9 Ah), 442 €.

LES RÈGLES POUR S'ÉCLAIRER LA NUIT

Quelle est la réglementation en vigueur pour les vélos ?

Elle exige que le feu en position avant émette une lumière «non éblouissante, jaune ou blanche» et éclaire jusqu'à 30 m devant. Celui en position arrière doit être «nettement visible», mais aucun chiffre de puissance n'est indiqué. Les vélos doivent aussi être équipés de catadioptrés (ils permettent de réfléchir la lumière) et, plus précisément, «d'un catadioptré blanc visible de l'avant, d'un ou de plusieurs catadioptrés à l'arrière, de catadioptrés orange visibles latéralement et de catadioptrés sur les pédales. Attention, il faut souvent installer ces derniers après l'achat. De même, le gilet jaune est obligatoire la nuit hors agglomération ou lorsque la visibilité est limitée.

Est-ce suffisant pour la sécurité ?

Non, puisque la réglementation n'impose aucune puissance minimale. «Elle est insuffisante pour ceux qui roulent en rase campagne et se déplacent la nuit», assure Olivier Schneider, président de la FUB, la fédération des usagers. Selon cette dernière, une puissance de 500 lumens (l'unité de mesure utilisée) est un minimum à l'avant, et 1 000 en pleine nuit à la campagne. Attention : au-delà, on risque d'éblouir les autres. Privilégiez aussi les feux avec un bon angle d'ouverture (au moins 150°) pour être visible aux carrefours.

Et pour les trottinettes électriques ?

Avec sa loi mobilité du 25 octobre 2019, le gouvernement a modifié le code de la route pour y inclure les engins type hoverboard (sorte de skate futuriste), gyroroue (roue sur lesquelles on se tient debout) et la trottinette électrique. Cette dernière est désormais interdite sur les trottoirs et doit être équipée de feux avant et arrière ainsi que de catadioptrés avant, arrière et latéraux. Elle nécessite aussi le port d'un gilet rétro réfléchissant en cas de faible visibilité et la nuit.

Qu'en est-il pour la course à pied et la marche la nuit ?

Il n'existe aucune règle spécifique. Pour limiter les risques d'accident, mieux vaut être bien équipé quand la lumière décline, avec des textiles réfléchissants et au moins un éclairage amovible. En pleine nuit, privilégiez une lampe frontale d'une puissance minimale de 150 lumens. ■

prismaSHOP

VOUS OFFRE VOTRE MAGAZINE



Pour vous remercier de votre fidélité,
nous vous offrons un numéro de **votre magazine préféré**
en version numérique !



Pour profiter de cette offre, rendez-vous sur :

www.bit.ly/prisma20

Leur prochain trip

Une traversée sur le fil de l'arête

NOM PAUL BONHOMME **SIGNE**
PARTICULIER ALPINISTE HUMANISTE
DEVISE PLUS C'EST PENTU, MIEUX C'EST

Bien qu'il soit né dans le plat pays et qu'il ait grandi en banlieue parisienne, c'est dans la verticalité que Paul Bonhomme excelle. La passion pour la montagne lui est venue plus tard, vers la trentaine. Comme pour compenser le temps perdu, il s'y adonne depuis avec urgence, sans choisir une discipline plutôt qu'une autre. Le quadra allie ainsi trail, alpinisme et ski de pente raide. Son credo : «Partir du fond de la vallée, monter vite et en autonomie pour remettre le mot aventure au cœur de notre manière d'aborder la montagne. Et sans aller à l'autre bout du monde.»

Ses principaux exploits, il les réalise donc en France, en s'efforçant de leur donner du sens. Comme ce tour du Queyras en moins de trois jours au profit de la Croix-Rouge. Ou la traversée de la chaîne des Aravis d'Annecy à Chamonix en deux jours au bénéfice d'Amnesty International. Prochaine cime : la Meije (3 984 m), un des sommets les plus techniques des Alpes, et le dernier à avoir été gravi, en 1877. Alors que son ascension se fait habituellement en quatre jours, Paul Bonhomme entend en venir à bout, avec son ami Benjamin Ribeyre, en... 24 heures. «Il n'est pas possible de courir sur les 10 km de son arête très effilée, donc tenir ce temps sera un défi aussi technique que physique.» C'est d'ailleurs la troisième fois que l'alpiniste s'y essaie. Cette tentative sera-t-elle la bonne ? Qu'importe. «Ce qui compte, c'est la beauté du geste.» ■

SANDRA STAVO-DEBAUGE

1975 Naissance à Nivelles (Belgique). **2005** Ascension du Cho Oyu, son premier et unique 8 000 m. **2020** Sortie de son livre *Raïde vivant* (éd. Guérin).





Les sentiers du Ladakh à vélo

NOM PERRINE FAGES **SIGNE PARTICULIER** FORCENÉE DU DÉNIVELÉ **DEVISE** JAMAIS SANS MA MONTURE

Attention, voici une boulimique du kilomètre. La jeune femme de 39 ans, originaire de Montpellier, n'arrête jamais. Dans son bureau du Qatar, où elle a migré pour des raisons logistiques (plus pratique pour rallier l'Asie ou l'Afrique), Perrine Fages a affiché son planning d'exploratrice à vélo. «Tous les quinze jours, je m'organise un trip. Ouganda, Pakistan, Tibet, Madagascar...» Ancienne cavalière – trois ans en équipe de France junior de concours complet –, elle aurait rêvé d'être défenseure des droits humains. «Mon diplôme de droit en poche, j'ai frappé à toutes les portes des organisations, mais elles sont restées fermées.» A défaut de sauver le monde, elle se met à le parcourir. Dans tous les sens, surtout celui de la hauteur. Vite, les démons de l'ultra-distance l'accaparent : ascensions de sommets himalayens, marathons, triathlons, Ironman, BikingMan... Elle enchaîne, se déchaîne. Son plus gros exploit à ce jour : avoir battu en août 2018 le record féminin de l'Enduroman, (140 km à pied de Londres à Douvres, 34 km à la nage de Douvres à Calais et 289 km à vélo jusqu'à Paris). Le tout en 67 h 21 min. Prochain défi ? Une traversée du Ladakh (Inde), en solo de Manali à Leh, en passant uniquement par des sentiers : 14 000 m de dénivelé, 800 km à rouler sur son gravel bike, un engin qu'elle avoue ne pas trop bien maîtriser. Ce qui pourrait l'arrêter ? «A moins que le Pakistan et l'Inde entrent en guerre ouverte, je ne vois pas...» ■

PATRICIA OUDIT

1980 Naissance à Montpellier. **2017** Premier ultra-trail de 76 km aux Emirats arabes unis. **2018** Pulvérise le record de l'Enduroman féminin (Londres-Paris).



Avec des ados, vaincre l'Atlantique

NOM LAURA DEKKER **ATOUT** UNE DÉTERMINATION INOXYDABLE **DEVISE** SEUL LE VOYAGE COMPTE, PAS LA DESTINATION

Elle ne savait pas encore marcher, qu'elle avait déjà le pied marin. Née sur le bateau de ses parents dans un port de Nouvelle-Zélande, Laura Dekker leur annonce à 8 ans qu'elle veut faire le tour du monde à la voile. A 13 ans, elle se prépare depuis les Pays-Bas, mais les services de protection de l'enfance interdisent son départ. Elle s'entête, achète et retape un deux-mâts de 11,50 m qu'elle nomme *Guppy*, obtient son brevet de secourisme, suit des cours sur la gestion du sommeil... Et fait céder les juges. En août 2010, elle peut donc mettre les voiles depuis Gibraltar, pour rallier, après 519 jours de voyage autour du globe, l'île de Saint-Martin (Antilles). Elle devient ainsi, à 16 ans, la plus jeune navigatrice à réaliser le tour du monde en solitaire. De retour à terre, elle travaille comme monitrice pour adolescents. «A leur contact, je n'avais qu'une idée : les mettre sur un voilier en pleine tempête pour les secouer un peu ! A cet âge-là, on est en plein développement, on se cherche... Un bateau, c'est l'endroit idéal.» L'idée mûrit si bien qu'il y a deux ans, elle crée son association. Objectif : embarquer une douzaine d'ados de 13 à 17 ans pendant deux à quatre mois pour une traversée de l'Atlantique. «Confiance en soi, détermination, travail d'équipe, responsabilité... J'espère leur communiquer ces valeurs que j'ai moi-même apprises en mer.» Pour l'instant en quête de financement, Laura espère lever l'ancre d'ici à 2022. ■

ÉLODIE BARAKAT

1995 Naissance en Nouvelle-Zélande. **2008** Première traversée en solitaire (Pays-Bas-Angleterre). **2012** Devient la plus jeune navigatrice à boucler un tour du monde.

ABONNEZ-VOUS À **GEO** ET SES

LE PLUS

un cahier de 12 pages d'infos pratiques en lien avec la thématique de couverture dans chaque numéro.



12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ? **Découvrez chaque mois GEO**, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs**.

HORS-SÉRIES !



6 numéros par an

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. Des plus belles pentes du monde, au modèle de vie nordique, en passant par le légendaire Tour de France, GEO Hors-série satisfera votre curiosité !

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à renvoyer sous enveloppe affranchie à GEO
Service abonnements - 62066 ARRAS cedex 9

☒ OUI, je m'abonne à GEO

1 - JE CHOISIS MON OFFRE

☐ Offre sans engagement ⁽¹⁾ (18 n^{os}/an)

12 GEO + 6 Hors-Séries

pour 7,80€ par mois au lieu de 9,90€

Je recevrais l'autorisation
de prélèvement
à remplir par courrier

» N'advancez pas d'argent
» Payez en petites mensualités
» Arrêtez votre abonnement quand vous voulez

MEILLEURE
OFFRE

☐ Offre annuelle ⁽²⁾ (1 an / 18 n^{os})

GEO + Hors-Séries 99€ au lieu de 119€40*

Je règle mon abonnement ci-dessous.

2 - JE M'ABONNE

► En ligne sur prismashop.fr + simple et + rapide

-5% supplémentaires
en vous abonnant en ligne

1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

2 CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP »

Clé Prismashop

3 SAISISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP
INDIQUÉE CI-DESSOUS

HGEDNN93

Me réabonner Clé Prismashop

Commandez en reportant ci-dessous le
code qui figure sur votre coupon ou
magazine.

Clé Prismashop

Voir l'offre

Paiement sécurisé en ligne VISA Mastercard PayPal

► Par téléphone 0 826 963 964

Service 0,20 € / min
+ prix appel

► Par chèque à l'ordre de GEO en complétant les informations
ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire) : ☐ Mme ☐ M.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

* Prix de vente au numéro. ** Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mise en place. (1) Offre Durée indéterminée : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr, les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. (2) Offre Durée Déterminée : Engagement d'une durée ferme. Après enregistrement de mon abonnement, je serai prélevé en une fois du montant de l'abonnement annuel. Photos non contractuelles. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Délai de livraison du 1er numéro : 8 semaines environ après enregistrement du règlement, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et liberté du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Media au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

HGEDNN93



GEO HORS-SÉRIE AVENTURE

Au plus près de la nature

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.

RÉDACTEUR EN CHEF : Eric Meyer

SECRÉTARIAT : Dounia Hadri

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT : Jean-Luc Coatalem

DIRECTRICE ARTISTIQUE : Delphine Denis

CHEF DE SERVICE PHOTO : Claire Brault

CHEFS DE SERVICE : Clément Imbert, Sandrine Trouvelot

PREMIÈRE SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Laurence Maunoury

SERVICE MAQUETTE : Thibault Deschamps, Béatrice Gaulier, Christelle Martin,
chefs de studio ; Patrica Lavaquerie, première maquettiste

GEO.FR ET RÉSEAUX SOCIAUX :

Claire Frayssinet, responsable éditoriale ; Emeline Férard, Léia Santacrose, rédactrices ;
Thibault Cealic, responsable vidéo ; Elodie Montréer, cadreuse-monteuse ;
Marianne Cousseran, social media manager ; Claire Brossillon, community manager

ONT CONTRIBUÉ À LA RÉALISATION DE CE NUMÉRO :

Emmanuelle Beaucaillou, Alice Checcaglini, Sandrine Lucas, Hugues Piolet

FABRICATION : Stéphane Roussiès, Mélanie Moitié

Magazine édité par

PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.

Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans,
ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses principaux associés sont
Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Rolf Heinz

DIRECTRICE EXÉCUTIVE PÔLE PREMIUM : Gwendoline Michaelis

DIRECTRICE MARKETING ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT : Dorothee Fluckiger

CHEF DE GROUPE : Hélène Coin

DIRECTRICE DES ÉVÉNEMENTS ET LICENCES : Julie Le Floch-Dordain

RÉDACTEUR EN CHEF TECHNIQUE : Jean-François Brosset

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

DIRECTEUR EXÉCUTIF PMS : Philipp Schmidt (5188)

DIRECTRICE EXÉCUTIVE ADJOINTE PMS : Virginie Lubot (6448)

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ PMS PREMIUM : Thierry Dauré (6449)

BRAND SOLUTIONS DIRECTOR : Arnaud Maillard ((4981)

AUTOMOBILE & LUXE BRAND SOLUTIONS DIRECTOR : Dominique Bellanger (4528)

ACCOUNT DIRECTOR : Florence Pirault (6463)

SENIOR ACCOUNT MANAGERS : Evelynne Allain Tholy (6424), Sylvie Culerrier Breton (6422)

TRADING MANAGERS : Tom Mesnil (4881), Virginie Viot (4529)

PLANNING MANAGERS : Laurence Biez (6492), Sandra Missue (6479)

ASSISTANTE COMMERCIALE : Catherine Pintus (6461)

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE CREATIVE ROOM : Viviane Rouvier (5110)

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DATA ROOM : Jérôme de Lempdes (4679)

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ INSIGHT ROOM : Charles Jouvin (5328)

DIRECTRICE DES ÉTUDES ÉDITORIALES : Isabelle Demailly Engelsen (5338)

DIRECTEUR MARKETING CLIENT : Laurent Grolée (6025)

DIRECTRICE DE LA FABRICATION ET DE LA VENTE AU NUMÉRO : Sylvaine Cortada

DIRECTION DES VENTES : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674)

IMPRESSION :

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.
Provenance du papier : Allemagne. Taux de fibres recyclées : 4 %. Eutrophisation : 0,01 kg/tonne.

© Prisma Média 2020. Dépôt légal : avril 2020. ISSN : 0220-8245.

Création : avril 2018. Numéro de commission paritaire : n° 0923 K 83550



Notre publication
adhère à
et s'engage à suivre ses recommandations en faveur
d'une publicité loyale et respectueuse du public.
Contact : contact@bvp.org ou ARPP
11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



Parce que vous souhaitez
faire les bons choix,
Capital est à votre service.



Plus de 35 services en un clic pour vous accompagner
au quotidien sur [Capital.fr/services](https://www.capital.fr/services) :



ASSURANCE



CRÉDIT



PLACEMENT



RETRAITE



LOGEMENT



CARRIÈRE



BANQUE

Préparez, gérez et optimisez
vos finances personnelles

Capital



Le jour où...

«Les services secrets russes m'ont pris pour un espion»

PAR JEAN-LOUIS ÉTIENNE,
médecin et explorateur des mondes polaires

Le 5 avril 2010, Jean-Louis Etienne embarque pour ce qu'il croit être une promenade de santé. Sa mission ? Décoller de l'archipel norvégien du Spitzberg à bord d'une rozière (une aéro-montgolfière) de 30 m de haut, survoler le pôle Nord, puis atterrir en Alaska. 3 000 km en ballon : facile pour le médecin et explorateur français, qui s'est déjà frotté à des expéditions bien plus périlleuses. Il a été le premier à atteindre le pôle Nord en solitaire, à pied, en 1986. Deux ans plus tard, il a réalisé la plus longue traversée de l'Antarctique à traîneau à chiens. En 2002, il s'est laissé dériver pendant près de trois mois à bord du *Polar Observer* pour étudier le réchauffement climatique...

Dès le départ, pourtant, les vents favorables soufflent à plus faible altitude que prévu. Il lui faut donc naviguer sous les nuages. Résultat : les panneaux solaires, non alimentés, le lâchent. Reste juste assez d'énergie pour le GPS et le système de navigation. «Je devais tout faire manuellement, impossible de dormir !» Arrivé au pôle le troisième jour, le ballon est pris dans une tempête : huit heures durant, les vents le font tourbillonner en altitude, tomber en chute libre, puis monter de nouveau... à 90 km/h. Le quatrième jour, un des deux brûleurs prend feu et du gaz enflammé atteint la nacelle. L'aventurier parvient à maîtriser l'incendie d'un coup d'extincteur. Au bord de l'épuisement, il est pris d'hallucinations. «J'avais l'impression que quelqu'un était assis à côté de moi, j'entendais des oiseaux. Mais en regardant dehors, il n'y avait que l'océan gelé.» Le cinquième jour, il monte à 5 000 m d'altitude, s'accorde une sieste, mais se réveille avec de violents maux de tête : œdème cérébral d'altitude. Il est trop haut ! Il se met sous oxygène, avale un diurétique, du paracétamol... et serre les dents. «Je n'avais jamais connu une telle intensité en termes de stress, de fatigue, de tout !» se souvient l'explorateur.

Il n'est pas au bout de ses peines. Les vents l'ont poussé vers la Sibérie, au-dessus d'une zone interdite depuis la guerre froide. Il reçoit alors un appel de France. C'est un avertissement du Commissariat à l'énergie atomique : il ne faut pas que les Russes mettent la main sur le magnétomètre de pointe qu'il lui a confié. «Ce que j'ignorais, c'est que cet appareil est capable de détecter un sous-marin à proximité.» Après 5 jours, 2 heures et 15 minutes de vol, il se pose sur le sol sibérien. Il a tout juste le temps de glisser le magnétomètre dans son sac à linge sale et le passer à son équipe avant d'être arrêté par le FSB, le service de sécurité intérieure russe. Tout le reste est confisqué. «Ils m'ont interrogé jusqu'à 2 heures du matin. Ils se relayaient, deux par deux.» Les agents lui répètent les mêmes questions – Pourquoi est-il venu en Sibérie ? Souhaite-t-il faire appel à un avocat ? – et passent son matériel au peigne fin. «Ils analysaient tout : mon stylo, ma bouteille d'eau... C'était long et destabilisant, mais je savais qu'il n'y avait aucune trace du magnétomètre dans les ordinateurs puisque je n'avais pas pu le faire fonctionner.» Pendant trois jours, le FSB poursuivra ses investigations. Verdict : «Nos météorologues ont confirmé votre témoignage. Vous êtes libre de quitter la fédération de Russie.» L'explorateur est soulagé de ne pas avoir été pris pour un espion. «J'ai pu repartir, heureux d'avoir accompli mon rêve... Et heureux d'être en vie !» ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉLODIE BARAKAT



**GEO
BOOK**

TOUT UN MONDE À VISITER !



Des livres indispensables pour choisir et préparer son séjour

DISPONIBLES EN LIBRAIRIES



www.editions-prisma.com





**Parce que ce n'est pas toujours facile
d'être un héros du quotidien**

**J'agis
avec
ENGIE**

**ENGIE récompense ceux
qui consomment moins et
vous donne le pouvoir d'agir.**

Découvrez notre nouveau programme sur
monprogrammepouragir.fr*

**ENGIE**

L'énergie est notre avenir, économisons-la!

* « Mon programme pour agir » est un service gratuit réservé aux clients ENGIE ayant souscrit une offre de marché qui a pour objectif de valoriser les actions des consommateurs qui s'engagent en faveur de la transition énergétique. Grâce à leurs actions éco-responsables, ils peuvent cumuler des KiloActs et les utiliser pour accéder à des avantages et soutenir des projets.

ENGIE : SA AU CAPITAL DE 2 435 285 011 € - RCS NANTERRE 542 107 651. © Getty Images, Louise Carrasco.